

LES

HARANGUES DE L'EXIL

Brux.—Typ. de A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, rue Royale, 3, imp. du Parc

ÉTUDES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

LES HARANGUES DE L'EXIL

PAR

F. D. BANCEL

TOME I

CORNEILLE

RACINE. — MOLIÈRE

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
13, RUE DE GRAMMONT, 13
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
A BRUXELLES, LIVOURNE ET LEIPZIG

1863



J'ai été proscrit le 9 janvier 1852 pour avoir défendu la loi.

Quatre ans après, l'Université de Bruxelles me chargeait de lectures publiques destinées à réveiller le goût de la littérature française du dix-septième et du dix-huitième siècle.

Grâce à la bienveillance du public, aux encouragements de M. Tielemans, recteur, grâce surtout aux vieilles franchises communales consacrées par la Constitution belge et qui sont la racine de tout droit civil et politique, ces lectures se transformèrent peu à peu en conférences, le professeur succéda au

lecteur et le discours personnel au commentaire.

Je donne aujourd'hui quelques-unes de ces conférences telles qu'elles ont été prononcées. Autant que je l'ai pu, j'ai conservé ou rétabli le texte de mon improvisation. Cette fidélité nuit au livre sous le rapport de la correction, de l'élégance, de la méthode; mais elle m'a paru un devoir : j'ai souhaité que mon style fût l'écho de ma parole et que l'écrivain, en moi, confirmât l'orateur.

Quant au but que je me proposais d'atteindre par ces harangues de l'exil, il est le but même de ma vie : j'ai voulu, dans l'art, dans la philosophie, dans l'histoire, dans les religions, enseigner la liberté, la dignité, la vérité, la bonté, en un mot la justice.

Vivant en un temps de capitulations et de sophismes, je me suis efforcé de préserver la bravoure de l'esprit et la probité de la raison.

Au milieu d'une société qui se débat entre les spectres du passé et les fantômes de l'avenir, prompte à se rengager dans le moyen âge

ou à se précipiter dans l'utopie, tour à tour satisfaite et désespérée, éperdue, également prête à tout subir et à tout entreprendre, j'ai rappelé aux fils les principes qui avaient sauvé les pères, j'ai renoué la chaîne des temps, proclamé l'Idéal, et rattaché à la Révolution le monde moderne qu'elle a engendré.

Quelle que soit l'amertume de l'heure présente et sa lourdeur stérile, je me souviens que la France est la patrie de Roland, d'Étienne Marcel, de Molière, de Voltaire et de Marceau.

F. D. Bancel.

CORNEILLE. — CINNA

Messieurs,

Lorsque je lisais devant vous *Horace* et *Le Cid*, je n'avais à juger que le poète. Les sujets de ces tragédies empruntés, l'un aux temps fabuleux de Rome, l'autre à l'époque chevaleresque des romanceros espagnols, prêtaient largement à la fantaisie. Il me suffisait alors, prenant Corneille pour guide, de m'aventurer avec lui dans ces belles contrées de l'héroïsme, du sacrifice et du devoir. Austère et doux pèlerinage que je n'oublierai jamais, car vous m'avez accompagné dans cette dévotion aux vieilles reliques de l'honneur.

Aujourd'hui, il ne s'agit plus de marcher à la

suite du Campéador et de Chimène; d'écouter le sonore écho des premières batailles romaines, de fouler d'un pied indifférent la légende espagnole et la tradition latine. Le sujet de Cinna est taillé dans l'histoire comme en un bloc de marbre. Il s'agit de savoir si le ciseau du sculpteur a été fidèle. Ce n'est pas seulement le poète, c'est son héros qu'il faut juger : Auguste, cette figure flegmatique, si longtemps masquée, non seulement pour ses contemporains, mais pour la postérité; Auguste, qui fut Octave, et du fonds sanglant des proscriptions et des guerres civiles, monta sur le trône du monde. — Quelle anxiété j'éprouve en abordant cette étude, ils la comprendront ceux pour qui l'histoire n'est pas le domaine du caprice, mais de la justice. Que je me fusse trompé en critiquant le tragique, il n'y avait péril que pour le goût littéraire. Mais rendre, en histoire, un arrêt inique, dicté par le sophisme ou par la passion, au lieu d'un jugement équitable, il y a danger pour la conscience, pour la mienne et pour la vôtre. Ceux d'entre vous qui savent, seraient offensés; ceux qui ignorent, seraient égarés. Égarer l'ignorance, c'est à dire l'innocence;

tromper, sans le vouloir, l'ingénuité d'une raison qui s'éveille! Non, messieurs, je ne le ferai pas. — Je n'ai garde d'aborder seul un si grave débat; j'apporte ici mes témoins ; ils se nomment Cicéron, Tacite, Suétone, Justin, Florus, Voltaire, Gibbon et Montesquieu.

« Les autres nations peuvent souffrir la servitude; la liberté est le patrimoine du peuple romain. »—Ainsi parlait M. Tullius, au Capitole, devant le sénat, dans sa sixième Philippique. Les patriciens applaudirent. Cinquante ans plus tard, le sénat gratifiait Octave-Auguste du pouvoir consulaire à vie, avec tous les insignes du consulat, en sorte que l'empereur réunissait la puissance des tribuns, celle des censeurs, des proconsuls, des préteurs, le souverain pontificat, en un mot tous les pouvoirs. L'âme romaine était incarnée en un seul homme, c'est à dire abolie. Parmi les ruines des institutions et la décadence des mœurs, au milieu de la dignité humaine en poussière et des lois en lambeaux, Auguste recevait sous son obéissance le monde entier fatigué par les discordes civiles.

Comment s'était accompli ce changement pro-

digieux? Tacite nous l'enseigne dans ses *Annales;* Montesquieu nous l'explique dans son livre *De la Grandeur et de la Décadence des Romains.* Tous les deux, avec un génie presque égal, pénètrent au fond des causes. Pour moi, je pense, comme eux, que le principal avantage d'Octave et la source de son incroyable fortune furent sa parenté avec César. Aveuglé par la légende du divin Jules, le peuple romain se livra à son héritier. La légende! Soupçonnez-vous sa force? C'est elle qui règne depuis le commencement : les hommes légendaires sont les tyrans posthumes de l'humanité.

La tranquillité du règne d'Auguste parut d'ailleurs un bienfait après les proscriptions de Marius, de Sylla, de Pompée et d'Antoine. *Ubi servitutem faciunt, pacem appellant*, disait Tacite : Ils donnent le nom de paix à la servitude qu'ils ont créée.

Je voudrais, messieurs, vous montrer Auguste au faîte de la puissance, rappeler et peindre avec Suétone : Rome agrandie et embellie, une Rome de marbre succédant à une Rome de brique; la fréquence des spectacles et des jeux auxquels l'empereur assistait du haut de sa

maison du mont Palatin bâtie au dessus du cirque Maxime; le peuple, corrompu par les distributions de blé, abusé et satisfait par les mots de liberté, de sénat et de république conservés après la ruine des choses, — on gouverne les peuples avec des mots ; — les partis abdiquant aux mains de César; la simplicité affectée de ce maître de l'univers ; la protection accordée aux lettres ; Horace reniant ses principes, abjurant la mémoire de Brutus qui fut son compagnon, pour devenir le poète de l'indifférence politique, le chantre de la paix, de la volupté et des doux loisirs ; Virgile décernant la dictature fatidique à la maison des Jules issue de Vénus et d'Anchise ; Tite-Live créant l'histoire romaine et rappelant dans ses harangues une éloquence qui n'était plus ; l'éclat des arts éblouissant les âmes et leur cachant la servitude. Je voudrais vous raconter Auguste mort, l'empire dévolu à Tibère, l'ardeur du sénat, des consuls, des chevaliers à se précipiter sous ce nouveau joug, *ruere in servitium;* leur visage composé, suivant Tacite, de peur de paraître ou joyeux à la mort d'un prince, ou tristes avec excès au début d'un règne, et les larmes, la joie,

les regrets, les flatteries confondus. Puis les funérailles, et César mis au rang des dieux. — Durant toute la période impériale, sa mémoire est vénérée. Il est vanté par les historiens comme l'égal des Vespasien, des Titus, des Nerva et des Marc-Aurèle. Le souvenir des Caligula et des Claude rehausse sa renommée. La longue habitude servile use peu à peu le ressort de l'âme, en sorte que, suivant une forte expression de Corneille, le monde ancien ne discute plus que sur le choix des tyrans.

Au moyen âge, la gloire d'Auguste pieusement recueillie fut consacrée par deux causes également profondes : premièrement, sous son règne le Christ est né; Auguste est le contemporain de Dieu. Théologiens, docteurs, moines et sermonnaires s'agenouillent devant cette mystique et symbolique concordance de dates. Il semble que ce règne soit le berceau de la rédemption. — Deuxièmement, il représente la tradition, l'idéal de l'empire romain; tradition persévérante même sous les invasions, car la figure de Rome dominait les Barbares, après les avoir attirés; idéal que Charlemagne tente de réaliser une dernière fois. Quelle tradition

pesante! Quelle puissance magnétique dans cet idéal! Pendant huit siècles ne furent-ils pas ceux de l'Italie, et n'est-ce point cette piété séculaire, cette obstination à se tourner vers les morts qui l'ont empêchée de naître? Elle a demandé vainement à la cendre des tombeaux le secret de la vie. Ses meilleurs, ses plus grands citoyens ont été dupes de cette fantasmagorie du passé. Dante appelle le fondateur de l'empire : le bon Auguste, *il buon Augusto*. Dante, le justicier, le verbe du châtiment!... messieurs, il appartenait au parti gibelin; implorant l'unité italienne de la main des Césars germaniques, comme le parti guelfe du patriotisme de la papauté, il opposait une ombre à une autre ombre. O fatales obscurités de l'esprit de parti! O iniquité des passions politiques! Dante se faisait le courtisan de la mémoire d'Octave!

Au seizième siècle, même adoration, inspirée surtout par la splendeur des lettres. C'est le protecteur de Virgile que vénère la Renaissance; elle aime l'ami d'Horace, de Mécène et d'Atticus. Montaigne, si malaisé à séduire, après avoir écrit sur Rome ces belles paroles : « J'ai attaqué cent querelles pour la deffense de Pom-

« peius et de Brutus. Me trouvant inutile à ce « siècle, je me rejette à cet autre, et en suis si « embabouiné que l'État de cette vieille Rome « libre, juste, florissante (car je n'en aime ni la « naissance, ni la vieillesse), m'intéresse et me « passionne, » Montaigne est séduit comme tout le reste. — Un seul, mais le plus étincelant de tous, Arioste, suivant l'excellente remarque de M. J. J. Ampère, Arioste, ce poète du bon sens « Auguste ne fut pas si saint et si débonnaire « que le chante la trompette de Virgile, qui lui « pardonna les proscriptions parce qu'il se con- « naissait en poésie. »

Au dix-septième siècle, Bossuet écrivait sa politique sacrée, c'est à dire le code de l'absolutisme. L'idéal de Louis XIV était l'idéal même d'Auguste : une servitude durable et glorieuse. Tous les esprits considèrent cet astre éteint comme une sorte de soleil levant de la monarchie absolue. Auguste est le grand, le généreux, le clément, le pacificateur. C'est ainsi que Corneille le reçoit et l'accepte des mains de son temps et d'une histoire aussi complaisante que le sénat de Tibère. Qu'il est difficile à déraciner un préjugé planté depuis dix-huit siècles!

Que la vérité coûte de larmes aux peuples, et d'expériences, et de sacrifices!... Et combien j'admire ces vaillants qui aspirent à fonder la liberté en trois jours! Une heure suffit pour la conquérir, mais elle ne dure que par les mœurs qui sont filles du temps. — Tout le monde connaît le sujet de la tragédie. Emprunté à Sénèque le philosophe, Corneille le développe, le passionne. Il s'agit de la conspiration de Cinna, homme d'un caractère faible et imbécile : *Stolidi ingenii.* Neveu de Pompée, il entreprend de venger par un assassinat la mémoire de son oncle. Son projet découvert, Auguste, sur les instances de Livie, lui fait grâce. — Les hésitations, les discours contradictoires de l'empereur, *voces varias et inter se contrarias;* le conseil de Livie, *muliebre consilium*, enfin l'entrevue de César et de Cinna, l'éloquente amertume des reproches, l'humilité du repentir, pour ne pas dire sa bassesse; tels sont les détails que Sénèque fournissait au poète. — Voltaire éprouve quelque scrupule, que je partage, à recevoir comme authentique cette amplification du fameux chapitre sur la clémence. Suétone, si fertile en détails, ne dit mot de cette magnanime histoire.

Quoi qu'il en soit, lorsque Corneille écrivit CINNA en 1639, il était dans toute la maturité de son génie. Déjà il avait donné à la scène française *Horace* et *le Cid* qui suffiraient à la gloire d'un tragique; *le Cid* surtout pour lequel je ressens cette prédilection qu'inspire la jeunesse. Ah! la jeunesse, éclair, printemps; elle vient et elle n'est plus. On passe une moitié de sa vie à l'attendre, l'autre à la regretter. — En CINNA cependant, il y a progrès, non pour la hauteur des caractères et des maximes. Qui dépassera Don Diègue et Rodrigue? Qui égalera Chimène? noble et chaste fille, elle demeure le modèle des femmes, l'espérance et le gage des légitimes amours. Quel père fera oublier la sévère tendresse, la patriotique douleur du vieil Horace? et les larmes tombées de ses yeux ne baigneront-elles pas éternellement l'amitié paternelle. — CINNA est supérieur par la composition : sage, habile, méthodique, dramatique, progressive, elle est d'un génie qui connaît sa force, qui a creusé son sillon, qui a tracé sa route. Corneille s'est donné des leçons à soi-même; c'est la manière des grands hommes. Supérieur surtout par la forme plus simple, moins déclamatoire, moins

espagnole, plus originale, c'est la tragédie par excellence du vers cornélien, de ce vers sculpté, de cette poésie saine et cordiale qui charme le cœur et réjouit la raison. Je souscris, sauf les réserves de l'histoire, aux éloges que se décernait ce naïf poète qui est son propre critique, et son meilleur :

« Ce poème a réuni tant d'illustres suffrages « qui lui donnent le premier rang parmi les « miens, que je me ferais trop d'importans enne- « mis si j'en disais du mal : je ne le suis pas « assez de moi-même pour chercher des défauts « où ils n'en ont point voulu voir, et accuser le « jugement qu'ils en ont fait, pour obscurcir la « gloire qu'ils m'en ont donnée. Cette approba- « tion si forte et si générale vient sans doute de « ce que la vraisemblance s'y trouve si heureu- « sement conservée aux endroits où la vérité lui « manque, qu'il n'a jamais besoin de recourir au « nécessaire. Rien n'y contredit l'histoire, bien « que beaucoup de choses y soient ajoutées ; rien « n'y est violenté par les incommodités de la « représentation, ni par l'unité de jour, ni par « celle de lieu... Comme les vers de ma tragédie « d'*Horace* ont quelque chose de plus net et de

« moins guindé pour les pensées que ceux du
« *Cid*, on peut dire que ceux de cette pièce ont
« quelque chose de plus achevé que ceux d'*Horace*, et qu'enfin la facilité de concevoir le
« sujet, qui n'est ni trop chargé d'incidens,
« ni trop embarrassé des récits de ce qui s'est
« passé avant le commencement de la pièce, est
« une des causes sans doute de la grande approbation qu'il a reçue. »

Je consens à cette apologie de Balzac :

« Vous nous faites voir Rome tout ce qu'elle
« peut être à Paris, et ne l'avez point brisée en
« la remuant. Ce n'est point une Rome de Cassiodore, et aussi déchirée qu'elle était au siècle
« des Théodoric; c'est une Rome de Tite-Live
« et aussi pompeuse qu'elle était au tems des
« premiers Césars. Vous avez même trouvé ce
« qu'elle avait perdu dans les ruines de la République, cette noble et magnanime fierté; et
« il se voit bien quelques passables traducteurs de ses paroles et de ses locutions; mais
« vous êtes le vrai et le fidèle interprète de ses
« mœurs et de son courage. Je dis plus, monsieur, vous êtes souvent son pédagogue, et
« vous l'avertissez de la bienséance quand elle

« ne s'en souvient pas. Aux endroits où Rome « est de brique, vous la rebâtissez de pierre; « quand vous trouvez du vide, vous le rem- « plissez d'un chef-d'œuvre, et je prends garde « que ce que vous prêtez à l'histoire est tou- « jours meilleur que ce que vous empruntez « d'elle. »

Ce que Corneille prête à l'histoire, dans CINNA, c'est l'austère et vaillante figure d'Émilie, et la figure abjecte de Maxime (abjecte, non aux premiers actes, mais aux derniers lorsqu'il s'avilit au rôle de délateur, présage des mœurs de la décadence). — Émilie fille du proscrit Toranius, tuteur d'Auguste, est l'âme même de la conjuration; elle seule et sa vengeresse beauté poussent le faible Cinna; en elle on sent battre le cœur ulcéré de la République romaine, en elle vivent implacables la cause personnelle et la cause de la patrie; c'est à elle que Cinna raconte les résolutions des conjurés :

Plût aux dieux que vous-même, eussiez vu de quel zèle
Cette troupe entreprend une action si belle!
Au seul nom de César, d'Auguste, et d'empereur,
Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,

Et dans un même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur et rougir de colère.
« Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux
Qui doit conclure enfin nos desseins généreux ;
Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,
Et son salut dépend de la perte d'un homme,
Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
A ce tigre altéré de tout le sang romain,
Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues ?
Combien de fois changé de partis et de ligues !
Tantôt ami d'Antoine, et tantôt ennemi,
Et jamais insolent ni cruel à demi ! »
Là, par un long récit de toutes les misères
Que durant notre enfance ont enduré nos pères,
Renouvelant leur haine avec leur souvenir,
Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.
Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles
Où Rome par ses mains déchirait ses entrailles,
Où l'aigle abattait l'aigle, et de chaque côté
Nos légions s'armaient contre la liberté ;
Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves
Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves ;
Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers,
Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers ;
Et l'exécrable honneur de lui donner un maître
Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître,
Romains contre Romains, parens contre parens,
Combattaient seulement pour le choix des tyrans.

J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreuse, inexorable.
Funeste aux gens de bien, aux riches, au sénat,
Et, pour tout dire enfin, de leur triumvirat;
Mais je ne trouve point de couleurs assez noires
Pour en représenter les tragiques histoires.
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants,
Rome entière noyée au sang de ses enfants :
Les uns assassinés dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques.
Le méchant par le prix au crime encouragé;
Le mari par sa femme en son lit égorgé;
Le fils tout dégouttant du meurtre de son père
Et sa tête à la main demandant son salaire.....
..... Vous dirai-je les noms de ces grands personnages
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,
De ces fameux proscrits, ces demi-dieux mortels,
Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels?
Mais pourrais-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémissements, à quelle violence,
Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
Ont porté les esprits de tous nos conjurés?
Je n'ai point perdu temps, et voyant leur colère
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
J'ajoute en peu de mots : « Toutes ces cruautés,
La perte de nos biens et de nos libertés,
Le ravage des champs, le pillage des villes,
Et les proscriptions, et les guerres civiles,

Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix
Pour monter sur le trône et nous donner des lois.
Mais nous pouvons changer un destin si funeste,
Puisque de trois tyrans c'est le seul qui nous reste,
Et que, juste une fois, il s'est privé d'appui,
Perdant, pour régner seul, deux méchants comme lui :
Lui mort, nous n'avons point de vengeur ni de maître ;
Avec la liberté Rome s'en va renaître ;
Et nous mériterons le nom de vrais Romains,
Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains. »

Voltaire avait raison : « Ce discours de Cinna « est un des plus beaux morceaux d'éloquence « que nous ayons dans notre langue. » Cet éloge même ne suffit pas à caractériser la poésie cornélienne. L'enthousiasme manque à Voltaire pour juger comme il convient le père du théâtre français ; l'enthousiasme, cette vertu si rare chez les critiques, et pourtant la première. Non seulement la harangue de Cinna est admirable comme morceau oratoire, mais le sens profond de l'histoire éclate ici, et l'on peut dire que Rome, le triumvirat, l'empire ressuscitent et parlent dans chaque vers. Un savant de nos jours a dit justement que le théâtre de Corneille est une école d'histoire romaine. — Ai-je besoin,

messieurs, de faire ressortir la fierté de l'accent, l'âpre murmure de l'offensé? Ne reconnaissez-vous pas l'ardeur contenue et sombre, l'habileté, l'invective, le fanatisme d'un chef de conjurés? Ce n'est pas le Cinna de Sénèque qui parle; Corneille, pour un moment, lui inspire son énergie romaine; plus tard, tout à l'heure, par une profonde sagacité dramatique du poète, vous verrez Cinna faiblir, chanceler, se déshonorer et se perdre; mais ici il me paraît trempé dans le génie de la conspiration; Machiavel le reconnaîtrait pour le digne fils de l'antique Italie. Vous diriez que Corneille commente le livre du *Prince*, et qu'il sait par cœur le chapitre six du livre troisième des Décades.

Ce n'était pas la première fois qu'une conjuration formait le nœud d'un drame; ce ne fut pas la dernière. Auparavant, Shakespeare dans *Jules César*, eut recours à ce ressort puissant, depuis, Schiller, dans *Fiesque* (cent autres), l'ont employé. Là où Corneille raconte, Shakespeare et Schiller peignent sans discourir; ce n'est pas un récit, c'est une action; vous n'entendez pas le lointain écho des projets et des serments; serments et projets se déroulent sous vos yeux.

BRUTUS.

Posez tous, l'un après l'autre, vos mains sur la mienne.

CASSIUS.

Et jurons d'accomplir notre résolution.

BRUTUS.

Non, point de serments. Si la destinée des hommes, la souffrance de nos âmes, les abus de cet âge, si ce sont là des motifs faibles, rompons ici sans délai. Allons nous rendre à nos lits oisifs, laissons la tyrannie à l'œil hautain tirer le sort des hommes dans une loterie de mort, et les ravager jusqu'à ce que le dernier tombe. Mais si, comme je le sens, ces motifs portent un foyer de flamme dans le sein du lâche, et donnent la trempe du fer aux tendres cœurs des femmes, alors, compatriotes, quel autre aiguillon nous faut-il que votre propre cause pour nous exciter à faire justice? Qu'avons-nous besoin d'autre lien, que de la parole de Romains unis, qui l'ont donnée et qui ne reculeront pas? d'autre serment, que de la promesse de l'honneur à l'honneur, que le bien sera fait, ou que nous périrons pour lui? Jurez, vous, prêtres; vous, hommes lâches et frauduleux; vous, ruines de l'homme, débiles vieillards, âmes infirmes qui accueillez l'outrage. Qu'ils jurent dans la cause injuste, ces viles créatures dont les hommes suspectent la foi; mais nous, ne gênons point le libre ressort de nos courages, ne profanez point la vertu de notre entreprise, par l'idée que notre cause ou son exécution eurent besoin d'un serment. Chaque goutte du noble sang de Rome

a dégénéré dans les veines du Romain qui viole un seul mot de sa promesse, dès qu'elle est sortie de sa bouche.

Ainsi parle le descendant de Junius. — Dans le drame de Schiller, le dialogue des conjurés est vivant, pénétrant.

FIESQUE, *allant au devant d'eux.*

L'orage est en chemin; les nuages se rassemblent. Marchez doucement; fermez à double tour.

VERRINA.

J'ai fermé au verrou huit portes derrière nous; le soupçon ne peut nous approcher à cent pas.

BOURGOGNINO.

Ici il n'y a point de traître, si notre crainte ne nous trahit pas.

FIESQUE.

La crainte ne peut passer le seuil de ma porte. Salut à celui qui est encore ce qu'il était hier. Prenez place. (*Ils s'asseyent.*)

BOURGOGNINO *se promène dans la chambre.*

Je ne m'assieds pas volontiers quand je pense à détruire.

FIESQUE.

Génois, voici une heure mémorable.

VERRINA.

Tu nous as dit de méditer un plan pour la mort du tyran; interroge-nous, nous voilà prêts à te répondre

FIESQUE.

D'abord, une question qui peut paraître étrange lorsqu'elle vient si tard. Qui doit tomber? (*Tous se taisent.*)

BOURGOGNINO, *s'appuyant sur le fauteuil de Fiesque, d'un air significatif.*

Les tyrans.

FIESQUE.

Bien dit, les tyrans. Je vous en prie, faites attention à toute l'importance de ce mot. Lequel, de celui qui paraît renverser la liberté, ou de celui qui a le pouvoir de le faire, est le plus tyran?

VERRINA.

Je hais le premier, je crains le second. Qu'André Doria tombe.

CALCAGNO, *ému.*

André, ce vieillard usé, qui après-demain peut-être paiera son tribut à la nature?

SACCO.

André, ce doux vieillard?

FIESQUE.

La douceur de ce vieillard est terrible, mon Sacco; la forfanterie de Gianettino n'est que ridicule. Qu'André Doria tombe, c'est la sagesse qui l'a dit, Verrina.

BOURGOGNINO.

Que nos chaînes soient d'acier ou de soie, ce sont des chaînes; il faut qu'André Doria tombe.

FIESQUE, *s'approchant de la table.*

Ainsi, la baguette est rompue sur l'oncle et le neveu. Signez (*tous signent*); nous savons qu'il doit périr. (*Ils s'asseyent.*) Maintenant l'essentiel est de savoir comment... Parlez d'abord, ami Calcagno.

CALCAGNO.

Agirons-nous comme soldats ou comme assassins? Le premier parti est dangereux, car il nous oblige à avoir beaucoup de confidents; hasardeux, parce que nous n'avons pas encore gagné tous les cœurs... Voici cinq bons poignards; dans trois jours est la grande messe dans l'église de Saint-Laurent; les deux Doria doivent y faire leurs dévotions. Aux pieds du Très Haut l'anxiété des tyrans s'endort. J'ai dit.

FIESQUE, *se détournant.*

Calcagno, votre idée raisonnable est horrible... Raphaël Sacco!

SACCO.

Les motifs de Calcagno me plaisent, son moyen me révolte ; il vaut mieux, Fiesque, inviter l'oncle et le neveu à un banquet où, dompté par toute la colère de la république, ils auront le choix ou de recevoir la mort au bout de nos poignards, ou de la prendre dans du vin de Chypre. Cette manière est du moins commode.

FIESQUE, *avec horreur.*

Sacco ! et si cette goutte de vin qui tombera sur leurs lèvres mourantes devenait pour toi de la poix enflammée, un avant-goût de l'enfer ?... Eh bien ! qu'en dis-tu, Sacco ? Renonçons à ce projet ; parle, Verrina.

VERRINA.

Un cœur sincère marche à découvert. Un assassinat nous placerait dans la corporation des bandits. L'épée à la main annonce le héros. Mon opinion est que nous donnions le signal de la révolte et que nous appelions avec ardeur les Génois à se venger. (*Il se lève, les autres en font autant. Bourgognino se jette à son cou.*)

BOURGOGNINO.

Et que nous gagnions par les armes la faveur du destin. C'est la voix de l'honneur et la mienne.

FIESQUE.

Et la mienne, Génois. (*A Calcagno et Sacco.*) La fortune a

déjà trop fait pour nous ; c'est à nous, à présent, à nous mettre à l'œuvre... Ainsi, la révolte pour cette nuit, Génois. (*Verrina, Bourgognino étonnés ; les autres effrayés.*)

CALCAGNO.

Quoi ! cette nuit ? Les tyrans sont encore si puissants et notre parti si faible.

SACCO.

Cette nuit ! et rien n'est fait, et le soleil décline déjà à l'horizon...

Sans doute, cela est beau et plus conforme à la vie. Ces détails, réels à la fois et poétiques, la nature associée au drame me touchent et me remuent. Combien cependant je suis ébranlé par la harangue de Cinna ! Le poète français hésite le plus souvent à peindre la réalité des choses, soit par respect pour la tradition aristotélique, soit par une sorte de pudeur. Mais combien celle-ci est singulière ! La tragédie française recule devant la vérité matérielle ; elle se plonge jusqu'au fond dans la vérité abstraite ; elle n'ose montrer Hippolyte en lambeaux, ni Agamemnon égorgé, ni Œdipe aux yeux crevés et sanglants, ni César percé de vingt-quatre blessures, mais

elle étale, armée d'une redoutable analyse, les plaies morales, les angoisses de Phèdre, la jalousie d'Hermione, l'infamie de Narcisse, l'ambition d'Athalie et la férocité d'Octave.

Cependant celui-ci, fatigué de l'empire, suivant une tradition de Suétone, convoque pour les consulter, qui? Cinna et Maxime. — Ils viennent étonnés, inquiets :

J'ai souhaité l'empire, et j'y suis parvenu;
Mais, en le souhaitant, je ne l'ai pas connu.

Et ce grand blasé de la toute-puissance feint d'aspirer au repos de Sylla.

Dans sa possession j'ai trouvé pour tous charmes
D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,
Mille ennemis secrets, la mort à tous propos,
Point de plaisir sans trouble, et jamais de repos.
Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême :
Le grand César mon père en a joui de même;
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en est démis, et l'autre l'a gardé :
Mais l'un, cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville;
L'autre, tout débonnaire, au milieu du sénat
A vu trancher ses jours par un assassinat.

Ces exemples récents suffiraient pour m'instruire,
Si par l'exemple seul on se devait conduire :
L'un m'invite à le suivre, et l'autre me fait peur.
Mais l'exemple souvent est un miroir trompeur ;
Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées
N'est pas toujours écrit dans les choses passées :
Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt un autre est conservé.
Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.
Vous, qui me tenez lieu d'Agrippe et de Mécène,
Pour résoudre ce point avec eux débattu,
Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu :
Ne considérez point cette grandeur suprême,
Odieuse aux Romains, et pesante à moi-même ;
Traitez-moi comme ami, non comme souverain ;
Rome, Auguste, l'État, tout est en votre main :
Vous mettrez et l'Europe, et l'Asie et l'Afrique,
Sous les lois d'un monarque ou d'une république ;
Votre avis est ma règle, et par ce seul moyen
Je veux être empereur, ou simple citoyen.

Alors s'élève ce débat à jamais mémorable entre Cinna et Maxime ; alors se déroule cette scène fameuse où chacun, tour à tour, discute le gouvernement monarchique et le gouvernement populaire. Quelle hauteur ! quelle profondeur ! quelle concision ! « Véritable traité du droit des gens, » disait Voltaire. Où donc Cor-

neille a-t-il appris le secret de cette sobre éloquence? Corneille, digne, tout à l'heure, de Salluste et de Tacite par la peinture des guerres civiles, égale et annonce Montesquieu par la sûreté du coup d'œil politique. Nulle déclamation, nulle emphase : la langue du droit, prompte, pleine, sensée; la langue d'un disciple d'Aristote et de Cicéron, l'idiome d'un fils d'avocat à la table de marbre; un vague écho des états de provinces ou des parlements, un souvenir des états généraux.

Me trompé-je, messieurs? ce souvenir n'est-il pas un présage? — Mirabeau à la tribune de la constituante, sur la question du veto, du droit de paix et de guerre, sur toutes les capitales questions du gouvernement, Mirabeau ne rappellera-t-il pas la logique de Corneille?

Après cet entretien où Cinna se déshonore par les conseils hypocrites qu'il prodigue à Auguste :

> Que l'amour du pays, que la pitié vous touche;
> Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
> Considérez le prix que vous avez coûté :
> Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté,

Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée ;
Mais une juste peur tient son âme effrayée :
Si, jaloux de son heur, et las de commander,
Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder,
S'il lui faut à ce prix en acheter un autre,
Si vous ne préférez son intérêt au vôtre,
Si ce funeste don la met au désespoir,
Je n'ose dire ici ce que j'ose prévoir.
Conservez-vous, seigneur, en lui laissant un maître
Sous qui son vrai bonheur commence de renaître ;
Et pour mieux assurer le bien commun de tous,
Donnez un successeur qui soit digne de vous ;

depuis cette froide préméditation que je suis tenté d'appeler le guet-apens de la dialectique et que ne justifieront pas les sophismes de la scène suivante lorsque, à Maxime stupéfait et qui l'interroge :

MAXIME.

Quel est votre dessein après ces beaux discours ?

Cinna répond :

Le même que j'avais, et que j'aurai toujours.

MAXIME.

Un chef de conjurés flatte la tyrannie !

CINNA.

Un chef de conjurés la veut voir impunie !

MAXIME.

Je veux voir Rome libre.

CINNA.

Et vous pouvez juger
Que je veux l'affranchir ensemble et la venger ;

depuis l'aveu de cette étrange doctrine par où la haine personnelle dégrade et pervertit la haine politique, Cinna hésite, indécis, alarmé, en proie à je ne sais quelle nonchalance de volonté vainement démentie par l'arrogance de son langage. Émilie alors, inexorable :

Il suffit, je t'entends,
Je vois ton repentir et tes vœux inconstants :
Les faveurs du tyran emportent tes promesses ;
Tes feux et tes serments cèdent à ses caresses ;
Et ton esprit crédule ose s'imaginer
Qu'Auguste, pouvant tout, peut aussi me donner.
Tu me veux de sa main plutôt que de la mienne ;
Mais ne crois pas qu'ainsi jamais je t'appartienne :
Il peut faire trembler la terre sous ses pas,
Mettre un roi hors du trône, et donner ses États,
De ses proscriptions rougir la terre et l'onde,
Et changer à son gré l'ordre de tout le monde ;
Mais le cœur d'Émilie est hors de son pouvoir.

« *Et cuncta terrarum subacta, præter atrocem animum Catonis.—Justum et tenacem propositi...*

« *Si, fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinæ.* »

Émilie est de la race de ceux qui inspirèrent aux poètes ces vers stoïques. — En relisant, loin de mon cher pays, cette déclaration d'inflexibilité, je me souviens de la grande tragédienne, de Rachel à la voix grave, frémissante, voix des entrailles, à l'attitude marmoréenne : avec quel geste et quel accent, avec quel regard meurtrier elle enveloppait Cinna éperdu des replis de son ironie, de son amour et de sa colère!

Je ne t'en parle plus, va, sers la tyrannie;
Abandonne ton âme à ton lâche génie;
Et, pour rendre le calme à ton esprit flottant,
Oublie et ta naissance et le prix qui t'attend.
Sans emprunter ta main pour servir ma colère,
Je saurai bien venger mon pays et mon père.
J'aurais déjà l'honneur d'un si fameux trépas,
Si l'amour jusqu'ici n'eût arrêté mon bras;
C'est lui qui, sous tes lois me tenant asservie,
M'a fait en ta faveur prendre soin de ma vie :
Seule contre un tyran, en le faisant périr,
Par les mains de sa garde il me fallait mourir.

Je t'eusse par ma mort dérobé ta captive;
Et comme pour toi seul l'amour veut que je vive,
J'ai voulu, mais en vain, me conserver pour toi,
Et te donner moyen d'être digne de moi.
  Pardonnez-moi, grands dieux, si je me suis trompée
Quand j'ai pensé chérir un neveu de Pompée,
Et si d'un faux-semblant mon esprit abusé
A fait choix d'un esclave en son lieu supposé.

A qui comparerai-je cette Émilie, messieurs? A Chimène? à Camille? à Hermione? Oui, elle est chaste comme Chimène, emportée comme Camille, fière comme Hermione. Mais surtout elle est Romaine; sur ses lèvres palpite l'*horrendum carmen*. *Adorable furie*, disait Balzac. A quelle femme du théâtre moderne ressemble-t-elle? Ni Claire de la tragédie d'*Egmont*, ni Éléonore du drame de *Fiesque*, ni Portia de *J. César* ne sont ses sœurs. Lady Macbeth?... Celle-ci souffle à son mari la fureur de l'assassinat, mais elle sait bien qu'elle le mène à l'infamie; « le sang du roi Duncan souille ses mains que la mer ne pourrait laver; » au lieu qu'Émilie, en poussant Cinna au tyrannicide, elle, croit l'envoyer à la gloire. Elle reste donc sans compagne, dans une sorte de solitude virile; je me trompe, à la

fin elle redevient femme, et pour moi je ne puis lui pardonner d'épouser (avec l'assentiment d'Auguste, et sa bénédiction) ce pleutre de Cinna!

Cependant la conspiration est découverte; Maxime a reçu son salaire. L'empereur, en proie à ces hésitations dont parle Sénèque :

Ciel, à qui voulez-vous désormais que je fie
Les secrets de mon âme et le soin de ma vie?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
Si donnant des sujets il ôte des amis,
Si tel est le destin des grandeurs souveraines
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines,
Et si votre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'est sûr : qui peut tout doit tout craindre.
   Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoi! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné!
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,
De combien ont rougi les champs de Macédoine,
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte, et revois tout d'un temps
Pérouse au sien noyée, et tous ses habitants;
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,
Ou toi-même, des tiens devenu le bourreau,
Au sein de ton tuteur enfonças le couteau :

Et puis ose accuser le destin d'injustice
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,
Et que, par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent des droits que tu n'as pas gardés !
Leur trahison est juste, et le ciel l'autorise :
Quitte ta dignité comme tu l'as acquise ;
Rends un sang infidèle à l'infidélité,
Et souffre des ingrats après l'avoir été.

Le remords, la conscience parlent. Il y a donc une conscience, et j'avais raison de dire que les poètes sont ses confesseurs et ses vengeurs. Imaginez Corneille étalant avec leurs maladies honteuses, les âmes de Tibère, de Néron, de Séjan, d'Alexandre VI, du duc d'Albe, de Catherine de Médicis! Même dans les souvenirs d'Auguste, son héros, il introduit le remords, cette larve qui hante les âmes cadavéreuses :

Depuis ce jour, mon crime a sué goutte à goutte
Cette sueur de sang qu'on nomme le remords,

soupire le vieux Job dans *les Burgraves :* Corneille en baigne le chevet de l'empereur.

Apaisé, mais non purifié par cette évocation des spectres du triumvirat, Auguste dans son entretien avec Cinna accable ce conjuré sous le

poids de la majesté impériale et sous le fardeau de sa propre ingratitude :

...... Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur et tant de gloire
Ne peuvent pas si tôt sortir de la mémoire ;
Mais ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
Cinna, te t'en souviens, et veux m'assassiner.
.... Tu veux m'assassiner demain, au Capitole,
Pendant le sacrifice, et ta main pour signal
Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal ;
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre et te prêter main-forte.
Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons ?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms ?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé :
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé ; —
...... Apprends à te connaître, et descends en toi-même :
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime,
Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux,
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux :
Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.
Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux,
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'élève au dessus du vulgaire.

« moins guindé pour les pensées que ceux du « *Cid*, on peut dire que ceux de cette pièce ont « quelque chose de plus achevé que ceux d'*Ho-* « *race*, et qu'enfin la facilité de concevoir le « sujet, qui n'est ni trop chargé d'incidens, « ni trop embarrassé des récits de ce qui s'est « passé avant le commencement de la pièce, est « une des causes sans doute de la grande appro- « bation qu'il a reçue. »

Je consens à cette apologie de Balzac :

« Vous nous faites voir Rome tout ce qu'elle « peut être à Paris, et ne l'avez point brisée en « la remuant. Ce n'est point une Rome de Cas- « siodore, et aussi déchirée qu'elle était au siècle « des Théodoric ; c'est une Rome de Tite-Live « et aussi pompeuse qu'elle était au tems des « premiers Césars. Vous avez même trouvé ce « qu'elle avait perdu dans les ruines de la Répu- « blique, cette noble et magnanime fierté ; et « il se voit bien quelques passables traduc- « teurs de ses paroles et de ses locutions ; mais « vous êtes le vrai et le fidèle interprète de ses « mœurs et de son courage. Je dis plus, mon- « sieur, vous êtes souvent son pédagogue, et « vous l'avertissez de la bienséance quand elle

« ne s'en souvient pas. Aux endroits où Rome « est de brique, vous la rebâtissez de pierre; « quand vous trouvez du vide, vous le rem- « plissez d'un chef-d'œuvre, et je prends garde « que ce que vous prêtez à l'histoire est tou- « jours meilleur que ce que vous empruntez « d'elle. »

Ce que Corneille prête à l'histoire, dans CINNA, c'est l'austère et vaillante figure d'Émilie, et la figure abjecte de Maxime (abjecte, non aux premiers actes, mais aux derniers lorsqu'il s'avilit au rôle de délateur, présage des mœurs de la décadence). — Émilie fille du proscrit Toranius, tuteur d'Auguste, est l'âme même de la conjuration; elle seule et sa vengeresse beauté poussent le faible Cinna; en elle on sent battre le cœur ulcéré de la République romaine, en elle vivent implacables la cause personnelle et la cause de la patrie; c'est à elle que Cinna raconte les résolutions des conjurés :

Plût aux dieux que vous-même, eussiez vu de quel zèle
Cette troupe entreprend une action si belle!
Au seul nom de César, d'Auguste, et d'empereur,
Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,

clusion de cette tragédie est pour moi la plus grave, la plus impartiale, la plus sévère et la plus consolante qui fut jamais. Cinna succombe non seulement sous la majesté d'Auguste, mais sous sa propre infirmité. La gît la théorie des révolutions. Il faut (c'est leur glorieuse condition, et le pacte qui les lie au droit), il faut qu'à un État corrompu, à un idéal souillé, elles substituent un idéal plus pur, une cité plus libre, plus religieuse et plus juste. Hors de là, je ne vois que débauches de la force, saturnales du succès. — Renverser ce qui est pour continuer, sous d'autres noms, les mêmes abus et s'en repaître, c'est un crime; jamais, jamais je ne décernerai le nom respecté de révolution aux fantaisies des Prétoriens, aux ambitions des Sforce ou des Borgia, au 18 brumaire de Bonaparte! Le progrès, qu'est-ce, sinon un accroissement de la justice?... Et ne voyez-vous pas que l'idéal de Cinna étant inférieur à celui d'Auguste, Corneille a eu raison d'immoler le neveu de Pompée à l'héritier de César? Cette sentence est dure, mais elle est méritée; j'ose dire qu'elle est la sentence des siècles. Voulez-vous apprendre à détrôner la tyrannie? soyez meilleurs, plus

humains, plus généreux que vos tyrans! Eh! ne savez-vous pas que la corruption, la couardise, l'indifférence des peuples sont le lit où dorment les maîtres absolus? — O nations misérables, que l'histoire nous montre courbées sous les verges, accroupies dans la honte, nul plus que moi n'est ému du spectacle de votre calamité. A Dieu ne plaise que je prononce sur vous cette dure parole : « Toute nation a le gouvernement « qu'elle mérite. » Non, je n'ajouterai pas, pauvres martyres des annales du monde, je n'ajouterai pas ce dédain et cette injure à vos souffrances; je vous aime encore et je vous vénère même dans l'abjection, patries infortunées, ô nos sœurs, ô nos mères! Où donc ai-je appris à chérir la liberté, cette santé des peuples, sinon en sondant les plaies sacrées de votre esclavage?— Vous êtes nos initiatrices et nos gardiennes, tristes victimes de la fatalité! — Non, je ne vous outragerai pas dans vos tombes! — Mais qu'il me soit permis de dire à ceux de mon temps : Vous cherchez vos maîtres hors de vous? ils sont en vous. C'est là qu'il faut regarder. Hommes de peu de foi, si vous êtes fermes et hardis, modérés et vaillants, indulgents et

honnêtes; si vous unissez à la probité de la raison la probité du cœur, le respect de la tradition au culte du progrès, si du vent du passé vous enflez les voiles harmonieuses de l'avenir, si vous êtes plus grands que vos pères, que craignez-vous?... sinon, sachez que Cinna courbe justement la tête sous l'insolente clémence de César!

Mais cet Auguste majestueux et clément, superbement drapé dans la poésie de Corneille, cet Auguste de la légende et de la tragédie, est-il celui de l'histoire? Devons-nous rester sous le charme de cette éloquence? Non, je ne subirai aucun joug, pas même celui du génie. Il nous convient de chercher la vérité sous les voiles de la tradition. C'est là ce qui donne à nos entretiens quelque valeur morale. La parole? ah! je l'ai dit bien souvent : elle n'est rien si elle ne sert la justice; non pas seulement la justice de chaque jour, contemporaine et vivante; mais celle du passé déjà lointain. Imitons l'exemple de Voltaire : que chaque blessure de l'innocence, dans le temps, nous irrite! que chaque victoire de la vertu nous console! Associons-nous à l'humanité, jugeons les hommes enseve-

lis, apprenons à connaître le droit et à le dire! que notre parole soit la servante de l'équité des siècles!

Sur la jeunesse d'Octave je n'ai rien à apprendre à personne. Tout le monde est d'accord. Suétone raconte les cruautés du triumvir; Corneille les rappelle; il suffit de regarder un portrait ou un buste d'Octave pour pénétrer le fond de cette âme violente et fausse. Mais l'empire du monde a-t-il corrigé et transfiguré le compagnon de Lépide? Celui qui de sa main arracha les yeux à Quintus Gallus, préteur, après l'avoir fait appliquer à la question comme un esclave; celui qui lorsque son collègue faisait espérer aux sénateurs que la clémence allait enfin mettre des bornes aux châtiments, répondait qu'en cessant de proscrire, il se réservait toute liberté de punir; je demande si la souveraine puissance l'a changé, si l'histoire romaine nous offre en lui je ne sais quel ancêtre du roi Louis XII qui refusait de venger les injures du duc d'Orléans?

Ici, messieurs, je cède la parole aux historiens et aux philosophes.

Tacite à flétri la servilité des contempo-

rains : « Les génies ne manquaient pas, mais « l'adulation arrivant, ils s'affaiblirent. »

Montesquieu : « Auguste, rusé tyran conduisit « les Romains à la servitude. Il n'est pas impos- « sible que les choses qui le déshonorèrent le « plus aient été celles qui le servirent le mieux. « S'il avait montré d'abord une grande âme, « tout le monde se serait méfié de lui... Au- « guste, c'est le nom que la flatterie donna à « Octave, établit l'ordre, c'est à dire une servi- « tude durable, car dans un État libre, où l'on « vient d'usurper la souveraineté, on appelle « règle tout ce qui peut fonder l'autorité sans « bornes, et on nomme trouble, dissension, « mauvais gouvernement tout ce qui peut main- « tenir l'honnête liberté des sujets. »

Voltaire : « Auguste était un fort méchant « homme, indifférent au crime et à la vertu, se « servant également des horreurs de l'un et des « apparences de l'autre, uniquement attentif à « son seul intérêt n'ensanglantant la terre et ne « la pacifiant, n'employant les armes et les lois, « la religion et le plaisir, que pour être le maî- « tre et sacrifier tout à lui-même. »

Gibbon : « Les égards respectueux d'Auguste

« pour une constitution libre qu'il avait lui-« même renversée, ne peuvent être expliqués « que par une connaissance approfondie de ce « tyran subtil. Une tête froide, un cœur insen-« sible, une âme timide, lui firent prendre, à « l'âge de dix-neuf ans, le masque de l'hypocrisie, « que jamais il ne quitta. Il signa de la même « main et probablement dans le même esprit, « la mort de Cicéron et le pardon de Cinna. »

« Ai-je bien joué la comédie de la vie? disait « Auguste mourant, applaudissez! » — « Non je « ne t'applaudirai pas, s'écrie avec une mâle élo-« quence, M. J. J. Ampère ; non je ne t'applau-« dirai pas pour avoir trompé le monde qui ne « demandait qu'à l'être!... Et qu'as-tu fait pour « être applaudi? Le peuple romain était fatigué, « et tu as profité de sa fatigue pour l'endormir. « Quand il a été endormi tu as énervé sa virilité. « Tu n'as rien préparé, rien renouvelé. Tu as « étouffé, tu as éteint. Quand ton successeur et « ton continuateur Tibère viendra, il s'écriera : « O hommes préparés pour la servitude! » Mais « qui les avait préparés, si ce n'est toi? »

Il y a dans Gibbon une remarque profonde : « Le souvenir de leur liberté, l'histoire de leur

patrie rendait odieuse aux Romains leur servitude. » — Les esprits conservant quelque hardiesse sous l'abaissement des caractères, ils la subirent en la détestant.

4 janvier 1858.

CORNEILLE. — POMPÉE

Messieurs,

« En tel état entra Pompeius dans sa tente « (après la perte de la bataille de Pharsale) : là « où il demeura assis quelque temps sans par- « ler ; jusqu'à ce que plusieurs des ennemis « entrèrent pesle mesle avec les gens fuyants « dedans son camp ; et lors encore ne dit-il autre « parole sinon : comment jusques en notre camp? « et non autre chose ; mais se levant, prit une « robe convenable à sa fortune et sortit. Quand « Pompeius fut un peu loin de son camp, il « laissa son cheval, ayant peu de monde autour « de lui ; et voyant que personne ne le poursui- « vait, il marcha à pied lentement, avec telles

« imaginations en son entendement qu'on peut « penser que devait avoir un personnage, lequel « avait accoutumé par l'espace de trente-quatre « ans de vaincre continuellement et d'être tou- « jours le plus fort, là où il commençait lors « premier à essayer sur sa vieillesse ce que c'est « que se trouver vaincu et de fuir, et qui dis- courait en lui-même, comment il avait perdu, « en une seule heure, la gloire, la puissance et « l'autorité qu'il avait acquises par tant de « guerres et tant de batailles, et pour laquelle « il était naguère suivi et obéi de tant de mil- « liers d'hommes de guerre, de tant de chevaux « et d'une si grosse flotte de vaisseaux; et lors « s'en allait ainsi petit et réduit à si petit « train que ses ennemis même qui le cher- « chaient le méconnaissaient. Passé qu'il eut la « ville de Larisse, il entra dedans la vallée de « Tempé, là où ayant soif, il se coucha sur le « ventre et but en la rivière, puis se relevant, « chemina tant qu'il arriva sur le bord de la « mer dedans une pauvre cabane de pêcheurs. »

C'est en ces termes simples, douloureusement naïfs que Plutarque traduit par Amyot, raconte l'écroulement de cette fortune prodi-

gieuse. Quelle mélancolie dans ce récit! combien de regrets! Il m'est impossible de le relire, sans songer aux grands vaincus de l'histoire et sans m'efforcer de relever ces victimes.

Mais ici, messieurs, ni le vaincu, ni le vainqueur, ni Pompée, ni César ne méritent d'être absous ou justifiés. De cette guerre de deux ambitions qui se disputent Rome et le monde, le droit est absent. — Je vois qu'ils se vantent de combattre au nom de la république, et je me persuade qu'en effet ils aspirent tous deux à l'immoler. J'entends qu'ils se réclament chacun de la constitution et des lois, et je sais qu'ils les ont maintes fois et tour à tour invoquées et trahies. Cicéron et les consuls étaient parmi les soldats patriciens de Pompée. Bibulus, Antoine et les tribuns combattaient avec les troupes plébéiennes et barbares de César. Ainsi ils déchiraient, sous les drapeaux romains, le sein de de la patrie romaine. Après la guerre sociale, après la guerre servile où l'esclavage révolté fit hésiter et pâlir le destin de la cité sibylline; après les meurtres, les confiscations, les proscriptions et les funérailles, deux hommes restaient : l'un héritier de Marius, l'autre jadis

lieutenant de Sylla; ardents, âpres à la curée des dignités, adorés du sénat ou de la multitude; César, représentant l'égalité populaire, Pompée, soldat de l'aristocratique liberté. C'est ainsi qu'ils sont nommés par la plupart des historiens. Mais moi, je ne leur décerne pas ces titres sonores, et je sais leur véritable nom : ils sont les types du pouvoir militaire, les représentants armés de la souveraineté de la force, les premiers des prétoriens. Ces hommes-là paraissent aux époques de décadence, lorsque la guerre prolongée des castes et des classes engendrant la haine, la peur, la jalousie et les soupçons, les citoyens désertent la place publique ou n'y vont que pour se vendre; lorsque l'intérêt chasse le devoir, et que, renonçant aux grandes tâches de l'esprit, les peuples se précipitent au devant de la servitude. Et d'ailleurs quand il serait vrai que Pompée représentât l'aristocratie et la liberté; quand il serait vrai que Jules César défendit l'égalité et la démocratie, je repousse, pour ma part, une aristocratie qui écrase la pauvreté, exploite le travail, humilie ma dignité; je refuse le nom vénéré de démocratie à cette plèbe envieuse et avide, inso-

lente et mercenaire, et jamais assouvie qui proscrit les intelligences, bafoue l'héroïsme, se raille des génies, se joue des lois, et fait sombrer la république romaine sous l'empire des Césars.

Si donc j'avais à juger les héros de ce drame et de cette épopée de Dyrrachium et de Pharsale, je le ferais avec la sévérité de la loi ; je courberais ces deux têtes sous le niveau de l'équité. Mais je me propose un autre but : j'aspire à vous montrer le déclin majestueux de Corneille, je veux vous faire assister au spectacle de ce soleil couchant ; le contempler avec vous dans la pourpre occidentale de ses derniers rayons. — Quant aux violateurs des institutions de leur patrie, vaincus ou triomphants, on sait assez ce que j'en pense.

Lorsque, en seize cent quarante et un, Pierre Corneille fit représenter pour la première fois la tragédie de POMPÉE, il avait déjà donné à la scène française *Médée*, *le Cid*, *Horace*, *Cinna* et *Polyeucte*. A chaque essai, son génie prenait un nouvel essor. Depuis *Médée* jusqu'à *Polyeucte*, il s'élevait sans cesse, naturellement porté par les ailes de l'inspiration et de la méditation. *Le*

Cid, cette aube de sa jeunesse, avait charmé les yeux et les cœurs de ses contemporains, séduit, captivé leurs imaginations :

Tout Paris pour Chimène eut les yeux de Rodrigue.

Et nous-mêmes, messieurs, ne sommes-nous pas encore épris de cette fière enfant en qui l'amour et ses tendresses combattent le devoir et ses austérités? *Horace* révéla aux Français, étonnés et ravis, la simplicité, la vaillance, l'inflexibilité romaines.

Peindre Caton galant et Brutus dameret,

c'était le défaut des poètes éclos tout enrubannés de l'hôtel Rambouillet. Corneille ressuscita l'âme de Rome. On la vit la vieille et pauvre cité latine sortir de son sépulcre de pierre, et cette vision fut la vision même de l'héroïsme. En *Cinna*, Corneille désormais trempé par la lecture des anciens, jadis compagnon d'Horace et de Tullus Hostilius, se fit le contemporain d'Auguste, le complice de Cinna et son juge. On put alors mesurer la profondeur politique de ce génie. Les plus grands hommes d'État, les plus heureux capitaines applaudirent ; le grand

Condé pleura. Jamais, sur aucun théâtre, non pas même sur ceux d'Athènes ou de Corinthe, on n'entendit autant de maximes hautes et sévères; jamais on ne frémit de plus d'enthousiasme à des accents plus chaleureux; jamais le cœur de l'homme ne se sentit à la fois plus élevé et plus attendri. C'est là, sans doute, et dans *Polyeucte* que madame de Sévigné frissonnait à *ces sublimes tirades* où parle la vertu et où l'honneur respire. Que je voudrais revenir encore et m'arrêter à ces beaux jours de la jeunesse de Corneille! Que je voudrais effeuiller de nouveau ces fleurs de sa verte saison! Qu'il me serait doux de serrer devant vous la main loyale de Rodrigue, de baiser les cheveux blanchis de don Diègue et du vieil Horace, de dire à Émilie : sois ma sœur! de dire à Chimène : je vous aime! d'assister à la conjuration qui doit venger Rome et l'univers! Que je voudrais, une dernière fois, vous ouvrir l'âme d'Auguste hantée par le remords, ou l'âme de Camille habitée par la vengeance, ou le cœur de Maxime souillé par l'infamie!

Mais non : ils sont passés ces entretiens où je pouvais m'abandonner à ma vénération pour

Corneille; où l'admiration, à bon droit, débordait la critique; où nous pratiquions ensemble le culte de la Beauté. Ils sont passés... Qu'au moins leur souvenir demeure parmi nous! qu'il protége à la fois l'auditeur, l'orateur et le poète!

Quel était, messieurs, ce Pompée dont la mort inspire la tragédie? Il n'y paraît pas; mais on peut dire avec Voltaire que « son ombre la remplit et l'anime; » non pas une ombre vivante, un spectre comme celui de Banquo ou du père d'Hamlet, traversant la scène d'un pas lugubre et lent, laissant échapper de ses lèvres pâlies et desséchées les secrets de la mort; non pas une de ces créations fantastiques familières au génie de Shakespeare qui, de leur poitrine transparente et trouée, fait sortir le souffle des tombes; mais une ombre abstraite, une mémoire, un reflet de la grandeur disparue, un souvenir de la gloire éteinte, un écho de la puissance écroulée. Pompée mort ou vivant, vous ne le voyez pas, vous ne l'entendez pas. Il vous entoure de sa destinée comme d'une atmosphère invisible; c'est en lui que s'agitent les autres personnages. — Nous devons le connaître tel

que Corneille l'a reçu des mains de Lucain, de Velleius Paterculus, de Cicéron et de Plutarque.

Vous savez tous l'admiration que professait l'auteur du *Cid* pour le poète de *la Pharsale*. Les critiques ont remarqué avec raison l'affinité de ces deux génies. Le talent espagnol, éclatant, de Lucain s'alliait à merveille à l'esprit hautain de Corneille. L'un et l'autre sont curieux de grandeur, parfois même ils recherchent l'exagéré et le colossal. Ni le Français, ni le Cordouan ne sont satisfaits s'ils ne donnent à leurs héros des proportions surhumaines, à leur style une ampleur démesurée. Déjà Lope de Vega, Guilhem de Castro, les romanceros avaient attiré l'imagination de Corneille. Cette terre espagnole, ce sol chevaleresque semblait être la patrie de celui qui fit si fièrement parler la bravoure. Ce pays où tout le monde est gentilhomme, depuis le mendiant jusqu'au roi, depuis l'alcade jusqu'au détrousseur de grands chemins, ce pays de l'égalité dans la vanité, Corneille en fut volontairement le fils adoptif.

« Je me contenterai de t'avertir, dit-il au

« lecteur dans la préface de *Pompée*, que celui « dont je me suis le plus servi a été le poète « Lucain, dont la lecture m'a rendu si amou- « reux de la force de ses pensées et de la majesté « de son raisonnement, qu'afin d'en enrichir « notre langue, j'ai fait cet effort pour réduire « en poème dramatique ce qu'il a traité en « épique. Tu trouveras ici cent ou deux cents « vers traduits ou imités de lui. J'ai tâché de « suivre ce grand homme dans le reste, et de « prendre son caractère quand son exemple m'a « manqué. »

Lucain, en maint endroit de son poème, célèbre les brillantes qualités du vaincu de Pharsale. Il parle, en homme de parti, du chef qui conduisait les troupes sénatoriales aux combats suprêmes où devait périr la liberté. Même sous le règne de Néron, à Pompée fugitif, pauvre, dénué, proscrit, assassiné, il conserve cette fidélité vengeresse de laquelle M. Victor Hugo a si bien dit :

Sombre fidélité pour les choses tombées
Sois ma force et ma joie et mon pilier d'airain !

Certes, messieurs, cela est assez rare pour

valoir qu'on l'admire. — *La Pharsale* de Lucain, tant moquée par Boileau, et moi aussi j'y pourrais marquer des fautes : l'emphase, l'enflure, la déclamation. Mais quoi! ne sommes-nous pas fatigués des poèmes qui chantent les victorieux? Est-ce que le succès n'a pas fait assez de bruit dans le monde, et ne faut-il pas accorder un triste salut, un souvenir pieux au livre qui embaume religieusement la mémoire des vaincus? L'*Iliade* est le poème des guerres de la Grèce et de l'Asie; l'*Enéide* est le poème des origines de Rome; *la Pharsale* est le poème de la fidélité; c'est le dernier cri de l'âme romaine. — Lorsque Pompée est mort, Caton prononce sur lui les paroles funèbres :

Civis obit, inquit, multùm majoribus impar
Nosse modum juris, sed in hoc tamen utilis ævo
Cui non ulla fuit justi reverentia... etc. —

« Il nous est mort un citoyen qui sans doute
« n'eut pas la rigidité de nos pères pour com-
« prendre la mesure de ses droits, mais qui
« néanmoins fut un utile exemple dans cet âge
« où s'est perdu tout respect de la droiture. Il

« fut puissant, sans que la liberté périt, et seul « quand le peuple l'eût accepté pour maître, il « voulut rester citoyen. Ce fut le chef du sénat, « mais du sénat souverain. Il ne s'arrogea rien « par le droit de la guerre. Il fut trop riche, « mais il mit plus d'argent dans le trésor public « qu'il n'en garda pour lui. Il saisit le glaive, « mais il sut le déposer. Il préféra les armes à « la toge, mais il aima la paix sous les armes. « Sa maison fut chaste. Jadis la liberté fut « étouffée par les triomphes de Marius et de « Sylla : Pompée mourant, nous en perdons « même l'image. Désormais on ne rougira « plus de régner. Heureux toi qui trouvas « la mort après la défaite. Savoir mourir, « c'est pour l'homme de cœur le premier des « biens. »

Tel est, messieurs, le Pompée de Lucain. — Velleius Paterculus n'est pas moins prodigue d'éloges : « Il était beau, plein de dignité et de « fermeté; capitaine accompli; citoyen modeste; « tenace en ses amitiés; prompt à pardonner; « facile à satisfaire, n'usant de son pouvoir que « pour le bien. » — Cicéron, dans ses lettres où son âme paraît plus agitée, plus mobile et plus

incertaine que les destinées de la république, où nous assistons à ces combats, à ces angoisses d'une conscience que n'éclaire plus la justice et qui chancelle de Pompée à César, au lieu de se tenir dans la ferme assiette de sa résolution; lettres éloquentes et amères que l'on pourrait appeler le testament du Droit, le procès-verbal de l'agonie de la Loi; Cicéron nous présente Pompée sous mille aspects divers, il le peint de couleurs changeantes; vous diriez qu'il reconnaît en lui les hésitations de sa propre nature. Je pense en effet que le général d'armée qui abandonna l'Italie à César, embarqua ses légions et livra bataille aux rudes soldats du vainqueur des Gaules, avec des patriciens à moitié ivres et couronnés des roses du festin, je pense que Pompée manqua de cette décision rapide et obstinée par laquelle nous étonnons et domptons la fortune. — Quant à Plutarque, il raconte « sa beauté, sa grâce, sa libéralité, son élo- « quence, sa majesté toute royale, la douceur de « ses yeux, la fleur de sa jeunesse, sa dignité « virile, sa foi en sa parole, son adresse, sa « tempérance, les qualités, les vertus et le « charme qui en firent le favori du peuple ro-

« main. » Jamais popularité ne fut égale à la sienne, en éclat ni en durée. Il semblait avoir fixé cette déesse des carrefours dont Caïus et Tibérius Gracchus avaient auparavant connu les caresses et les morsures. Vainqueur de Domitius en Afrique, de Perpenna et d'Hérennius, lieutenants de Sertorius, en Espagne; vainqueur des pirates et des corsaires, du roi Tigrane et du roi Aristobule; consul avec Crassus, trois fois triomphateur, consul unique sur la proposition de Caton, maître en un mot de la république, maintenant il fuit devant les troupes de César dont les plus vaillantes étaient composées de vos ancêtres. O retours inattendus! O revers inconcevables! O inconstance des armes! Le grand Pompée va demander asile au roi d'Égypte, qui lui doit sa couronne, au jeune Ptolomée, frère de Cléopâtre. De tant de faste et de puissance et d'espérances, il ne lui reste rien... Je me trompe : il lui reste la consolation suprême : une femme dévouée, ferme, fidèle : Cornélie, veuve de Crassus et fille de Scipion.

La tragédie de Corneille s'ouvre par une délibération entre Ptolomée et ses conseillers Pho-

tin, Achillas et Septime. Que faut-il résoudre? dit le roi : Pompée est vaincu :

Il apporte en ces lieux les palmes ou la foudre :
S'il couronna la père, il hasarde le fils ;
Et, nous l'ayant donnée, il expose Memphis.
Il faut le recevoir, ou hâter son supplice,
Le suivre, ou le pousser dedans le précipice.
L'un me semble peu sûr, l'autre peu généreux ;
Et je crains d'être injuste, ou d'être malheureux.

Alors Photin duquel Plutarque dit « qu'il menait son roi, » Photin avec une insolence de maximes, avec un cynisme de conseils qui n'appartiennent qu'aux familiers de la tyrannie :

Seigneur, quand par le fer les choses sont vidées,
La justice et le droit sont de vaines idées ;
Et qui veut être juste en de telles saisons
Balance le pouvoir, et non pas les raisons.
  Voyez donc votre force et regardez Pompée,
Sa fortune abattue, et sa valeur trompée.
César n'est pas le seul qu'il fuie en cet état :
Il fuit et le reproche et les yeux du sénat,
Dont plus de la moitié piteusement étale
Une indigne curée aux vautours de Pharsale ;
Il fuit Rome perdue, il fuit tous les Romains,
A qui par sa défaite il met les fers aux mains ;
Il fuit le désespoir des peuples et des princes

Qui vengeraient sur lui le sang de leurs provinces,
Leurs États et d'argent et d'hommes épuisés,
Leurs trônes mis en cendre, et leurs sceptres brisés :
Auteur des maux de tous, il est à tous en butte,
Et fait le monde entier écrasé sous sa chute.
Le défendrez-vous seul contre tant d'ennemis ?
L'espoir de son salut en lui seul était mis,
Lui seul pouvait pour soi : cédez alors qu'il tombe.
Soutiendrez-vous un faix sous qui Rome succombe,
Sous qui tout l'univers se trouve foudroyé,
Sous qui le grand Pompée a lui-même ployé ?
Quand on veut soutenir ceux que le sort accable,
A force d'être juste on est souvent coupable ;
Et la fidélité qu'on garde imprudemment,
Après un peu d'éclat, traîne un long châtiment,
Trouve un noble revers, dont les coups invincibles,
Pour être glorieux, ne sont pas moins sensibles.
Seigneur, n'attirez point le tonnerre en ces lieux ;
Rangez-vous du parti des destins et des dieux ;
Et sans les accuser d'injustice ou d'outrage,
Puisqu'ils font les heureux, adorez leur ouvrage ;
Quels que soient leurs décrets, déclarez-vous pour eux,
Et, pour leur obéir, perdez le malheureux.

Voilà, dès l'exposition, la vigueur du vers cornélien. Mais combien cette préméditation de l'assassinat, malgré d'éclatantes beautés et sa sombre énergie, me paraît inférieure à la déli-

bération d'Auguste, de Cinna et de Maxime! Déjà les atteintes de la décadence vous pouvez les apercevoir sur ce mâle génie. Sans doute, Voltaire avait raison de dire : « Un homme qui « veut faire passer son avis ne lui donne point « de si abominables couleurs. La Saint-Barthé-« lemy ne fut point présentée dans le conseil de « Charles IX comme un crime, mais comme une « sévérité nécessaire. » Il s'agissait de sauver l'ordre, la religion et la famille.

Achillas et Septime se rangent à l'avis de Photin. La mort de Pompée est résolue. Un roi conspire un meurtre et se fait l'artisan d'une trahison; un roi se prépare à violer l'hospitalité! Autour de lui tout le monde l'approuve, ou se tait. Vous croiriez que le crime est le droit commun de cette maison. Le palais de Ptolomée rappelle le palais des Atrides. Seule une femme (ô grand cœur de Corneille! il savait que la pitié est leur propre vertu), Cléopâtre, s'indigne contre cette défaillance de l'honneur royal :

CLÉOPATRE.

Seigneur, Pompée arrive et vous êtes ici!

PTOLOMÉE.

J'attends dans mon palais ce guerrier magnanime,
Et lui viens d'envoyer Achillas et Septime.

CLÉOPATRE.

Quoi ! Septime à Pompée, à Pompée Achillas !

PTOLOMÉE.

Si ce n'est assez d'eux, allez, suivez leurs pas,

CLÉOPATRE.

Donc pour le recevoir c'est trop que de vous-même?

PTOLOMÉE.

Ma sœur, je dois garder l'honneur du diadème.

CLÉOPATRE.

Si vous en portez un, ne vous en souvenez
Que pour baiser la main de qui vous le tenez,
Que pour en faire hommage aux pieds d'un si grand homme.

PTOLOMÉE.

Au sortir de Pharsale est-ce ainsi qu'on le nomme?

CLÉOPATRE.

Fût-il dans son malheur de tous abandonné,
Il est toujours Pompée, et vous a couronné.

PTOLOMÉE.

Il n'en est plus que l'ombre, et couronna mon père,
Dont l'ombre et non pas moi lui doit ce qu'il espère ;
Il peut aller, s'il veut, dessus son monument
Recevoir ses devoirs et son remerciement.

CLÉOPATRE.

Après un tel bienfait, c'est ainsi qu'on le traite !

PTOLOMÉE.

Je m'en souviens, ma sœur, et je vois sa défaite.

CLÉOPATRE.

Vous la voyez de vrai, mais d'un œil de mépris.

PTOLOMÉE.

Le temps de chaque chose ordonne et fait le prix.
Vous qui l'estimez tant, allez lui rendre hommage ;
Mais songez qu'au port même il peut faire naufrage.

CLÉOPATRE.

Il peut faire naufrage, et même dans le port !
Quoi ! vous auriez osé lui préparer la mort !

PTOLOMÉE.

J'ai fait ce que les dieux m'ont inspiré de faire,
Et que pour mon État j'ai jugé nécessaire.

CLÉOPATRE.

Je ne le vois que trop, Photin et ses pareils
Vous ont empoisonné de leurs lâches conseils :
Ces âmes que le ciel ne forma que de boue.....

PHOTIN.

Ce sont de nos conseils, oui, madame, et j'avoue....

CLÉOPATRE.

Photin, je parle au roi ; vous répondrez pour tous
Quand je m'abaisserai jusqu'à parler à vous.

PTOLOMÉE, *à Photin.*

Il faut un peu souffrir de cette humeur hautaine.
Je sais votre innocence, et je connais sa haine ;
Après tout, c'est ma sœur, oyez sans repartir

CLÉOPATRE.

Ah ! s'il est encor temps de vous en repentir,
Affranchissez-vous d'eux et de leur tyrannie,
Rappelez la vertu par leurs conseils bannie,
Cette haute vertu dont le ciel et le sang
Enflent toujours les cœurs de ceux de notre rang.

Ainsi elle parle à son frère, à ce roi qui mêle, précurseur de Charles IX et d'Olivier Cromwell, la bouffonnerie à la cruauté.

Ainsi elle se plaint à Charmion sa confidente. Et cependant Cléopâtre aime César :

CHARMION.

Ainsi donc de César l'amante et l'ennemie...

CLÉOPATRE.

Je lui garde une flamme exempte d'infamie,
Un cœur digne de lui! —

Je retrouve là les accents d'Émilie et de Chimène; je crois entendre la voix de la Pauline de *Polyeucte*. Mais cette jeune fille qui se hâte d'ajouter la fadeur à l'héroïsme :

Notre séjour à Rome enflamma son courage :
Là j'eus de son amour le premier témoignage,
Et depuis jusqu'ici chaque jour ses courriers
M'apportent en tribut ses vœux et ses lauriers.
Partout, en Italie, aux Gaules, en Espagne,
La fortune le suit, et l'amour l'accompagne.
Son bras ne dompte point de peuples ni de lieux
Dont il ne rende hommage au pouvoir de mes yeux,
Et de la même main dont il quitte l'épée
Fumante encore du sang des amis de Pompée,
Il trace des soupirs, et d'un style plaintif
Dans son champ de victoire, il se dit mon captif.

Cette Cléopâtre du dix-septième siècle, mélange de coquetterie et de suffisance, cette princesse qui se vante des soupirs de César comme une demoiselle de l'escadron volant de la reine se vanterait des soupirs de M. de Guiche, est-elle la Cléopâtre de l'histoire? Je ne reconnais pas l'ambitieuse et sensuelle Égyptienne menant de front la rage du pouvoir et celle des plaisirs; croyant que l'empire du monde dépend d'une de ses faveurs; soufflant au cœur des généraux romains l'énervante nonchalance de son climat et de sa race; je ne reconnais pas la sirène, l'enchanteresse qui, après avoir remonté le Cydnus sur une galère à la poupe dorée, aux voiles de pourpre, aux rames argentées, suivant la cadence des flûtes et des lyres, entourée d'amours et de Néréides, couchée sous un pavillon égyptien, exigeait que Marc Antoine descendit de son tribunal, flattait, raillait ce soldat d'Italie et sous la volupté orientale accablait la rudesse latine. — Shakespeare seul a su la peindre :

CLÉOPATRE.

Je veux fixer la limite jusqu'où l'amour peut s'étendre.

ANTOINE.

En ce cas, il te faut découvrir de nouveaux cieux et une terre nouvelle.

CLÉOPATRE.

De grâce! ne cherche point de prétexte pour colorer ton départ; mais dis-moi adieu et va-t'en. Quand tu implorais la faveur de rester, alors les paroles étaient de mise; tu ne parlais pas alors de me quitter; l'éternité était sur mes lèvres et dans mes yeux; rien de si chétif en moi qui ne portât le cachet céleste; ce que j'étais, je le suis encore, ou toi, le plus grand guerrier de l'univers, tu en es devenu le plus grand imposteur!

Instruit par sa vie d'artiste et de bohème, Shakespeare pouvait deviner et sonder cet abîme de convoitise, d'ardeurs renaissantes, d'ambitions sans limites, de jalousie, de fierté et de bassesse, d'audace et de ruse, de fange et de lumière qu'on appelle Cléopâtre. L'âme cornélienne était trop simple, trop droite pour pénétrer le fonds de cette nature plus changeante que les flots. Il faut à Corneille des héros tout d'une pièce : ce n'est pas le peintre des nuances, ni le sculpteur délicat. Il peint à fresque, il sculpte le

marbre tragique d'un ciseau rapide et d'une main robuste.

Aussi dans POMPÉE deux figures dominent le drame : celle de César et celle de Cornélie. En les créant, Corneille s'est montré digne de lui-même. Jamais l'éloquence antique ne se drapa de plis plus amples et plus majestueux que dans la réponse de César à Ptolomée :

PTOLOMÉE.

Seigneur, montez au trône, et commandez ici.

CÉSAR.

Connaissez-vous César, de lui parler ainsi?
Que m'offrirait de pis la fortune ennemie,
A moi qui tiens le trône égal à l'infamie?
Certes, Rome à ce coup pourrait bien se vanter
D'avoir eu juste lieu de me persécuter;
Elle qui d'un même œil les donne et les dédaigne,
Qui ne voit rien aux rois qu'elle aime ou qu'elle craigne,
Et qui verse en nos cœurs, avec l'âme et le sang,
Et la haine du nom, et le mépris du rang.
C'est ce que de Pompée il vous fallait apprendre :
S'il en eût aimé l'offre, il eût su s'en défendre;
Et le trône et le roi se seraient ennoblis
A soutenir la main qui les a rétablis.

Vous eussiez pu tomber, mais tout couvert de gloire :
Votre chute eût valu la plus haute victoire ;
Et si votre destin n'eût pu vous en sauver,
César eut pris plaisir à vous en relever.
Vous n'avez pu former une si noble envie.
Mais quel droit aviez-vous sur cette illustre vie?
Que vous devait son sang pour y tremper vos mains,
Vous qui devez respect au moindre des Romains?
Ai-je vaincu pour vous dans les champs de Pharsale?
Et, par une victoire aux vaincus trop fatale,
Vous ai-je acquis sur eux, en ce dernier effort,
La puissance absolue et de vie et de mort?
Moi qui n'ai jamais pu la souffrir à Pompée,
La souffrirai-je en vous sur lui-même usurpée,
Et que de mon bonheur vous ayez abusé
Jusqu'à plus attenter que je n'aurais osé?
De quel nom, après tout, pensez-vous que je nomme
Ce coup où vous tranchez du souverain de Rome,
Et qui sur un seul chef lui fait bien plus d'affront
Que sur tant de milliers ne fit le roi de Pont?
Pensez-vous que j'ignore ou que je dissimule
Que vous n'auriez pas eu pour moi plus de scrupule,
Et que, s'il m'eût vaincu, votre esprit complaisant
Lui faisait de ma tête un semblable présent?
Grâces à ma victoire, on me rend des hommages
Où ma fuite eût reçu toutes sortes d'outrages;
Au vainqueur, non à moi, vous faites tout l'honneur :
Si César en jouit, ce n'est que par bonheur.

Amitié dangereuse, et redoutable zèle,
Que règle la fortune, et qui tourne avec elle!

Merveilleuse harangue où l'habileté politique, l'ironie du Romain, l'éloquence du défenseur de Catilina se mêlent à la brève parole du soldat de l'Espagne et des Gaules! harangue de sénateur, de triomphateur et de capitaine. Ainsi parlait, il y a cinquante ans, le vainqueur de l'Égypte, de l'Italie, de l'Allemagne et de la liberté.

Faut-il, messieurs, insister sur l'habileté de César déplorant en termes pleins de larmes la mort de son rival? N'est-ce point là le J. César dont parle Cicéron, le magnanime et prudent César chez qui la douceur et la clémence étaient, non des vertus de l'âme, mais des moyens de politique?

O combien d'allégresse une si triste guerre
Aurait-elle laissé dessus toute la terre,
Si Rome avait pu voir marcher en même char,
Vainqueurs de leur discorde, et Pompée et César!
Voilà ces grands malheurs que craignait votre zèle.
O crainte ridicule autant que criminelle!
Vous craigniez ma clémence! Ah! n'ayez plus ce soin;
Souhaitez-la plutôt, vous en avez besoin.

Alors, parmi l'épouvante de cette cour, devant César tout resplendissant de sa victoire et tout paré de sa justice, Cornélie pâle, en long voile de deuil, résignée :

César, car le destin, que dans tes fers je brave,
M'a fait ta prisonnière et non pas ton esclave,
Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur
Jusqu'à te rendre hommage, et te nommer seigneur;
De quelque rude trait qu'il m'ose avoir frappée,
Veuve du jeune Crasse et veuve de Pompée,
Fille de Scipion, et, pour dire encore plus,
Romaine, mon courage est encore au dessus.
..... N'attends pas que j'abaisse ma haine.
Je te l'ai déjà dit, César, je suis Romaine,
Et, quoique ta captive, un cœur comme le mien,
De peur de s'oublier, ne te demande rien.
Ordonne; et, sans vouloir qu'il tremble, ou s'humilie,
Souviens-toi seulement que je suis Cornélie.

Là, messieurs, je retrouve Corneille tout entier. Par la peinture du caractère de Cornélie il remonte au niveau de sa grandeur première. En Chimène, quelle douleur! en Camille, quelle colère! en Émilie, quelle énergie! mais en Cornélie quelle tristesse et quelle majesté! c'est l'épouse, la matrone romaine, la fille de la terre

qui produisit Lucrèce et la mère des Gracques. Elle s'avance et traverse la scène d'un pas lent et grave, du pas de ceux qui reviennent de visiter le champ où sont les morts. Devant César qui l'admire, elle s'arrête comme la statue de la piété conjugale et de la fidélité.

Pourquoi faut-il qu'à des scènes si belles succèdent des entretiens comme celui de César et de Cléopâtre? Par quel oubli de l'art, de sa dignité, de ses bienséances, Corneille prête-t-il au vainqueur de Pharsale un langage qu'eût répudié même le vainqueur de Mahon?

CÉSAR.

Tout miracle est facile où mon amour s'applique.
Je n'ai plus qu'à courir les côtes de l'Afrique,
Qu'à montrer mes drapeaux au reste épouvanté
Du parti malheureux qui m'a persécuté;
Rome, n'ayant plus lors d'ennemis à me faire,
Par impuissance enfin prendra soin de me plaire;
Et vos yeux la verront, par un superbe accueil,
Immoler à vos pieds sa haine et son orgueil.
Encore une défaite, et dans Alexandrie
Je veux que cette ingrate en ma faveur vous prie;
Et qu'un juste respect, conduisant ses regards,
A votre chaste amour demande des Césars.

C'est l'unique bonheur où mes désirs prétendent ;
C'est le fruit que j'attends des lauriers qui m'attendent :
Heureux si mon destin, encore un peu plus doux,
Me les faisait cueillir sans m'éloigner de vous !
Mais, las ! contre mon feu, mon feu me sollicite.
Si je veux être à vous, il faut que je vous quitte.
En quelques lieux qu'on fuie, il me faut y courir
Pour achever de vaincre et de vous conquérir.
Permettez cependant qu'à ces douces amorces
Je prenne un nouveau cœur et de nouvelles forces,
Pour faire dire encore aux peuples pleins d'effroi,
Que venir, voir, et vaincre, est même chose en moi.

Et lorsque le rire est prêt de châtier ce César gascon, ce d'Artagnan-César, comment ne pas retenir ce rire vengeur, comment ne pas demeurer frappé de vénération et de surprise alors que la veuve, l'épouse trahie, la mère sans asile, la désolée Cornélie apprenant que Ptolomée trame l'assassinat de son nouvel hôte, dénonce l'attentat et démasque le parjure ?

César, prends garde à toi :
Ta mort est résolue, on la jure, on s'apprête ;
A celle de Pompée on veut joindre ta tête.
Prends-y garde, César, ou ton sang répandu
Bientôt parmi le sien se verra confondu.

Mes esclaves en sont ; apprends de leurs indices
L'auteur de l'attentat, et l'ordre, et les complices :
Je te les abandonne.

O Corneille ! ô maître ! n'est-ce pas, messieurs, n'est-ce pas qu'il est pur l'air moral qui circule dans toutes ses tragédies? Comme il fait du bien ! oh ! quelle douceur de le respirer ! à quelle hauteur ne gravirons-nous pas, si la femme s'élève à de pareils sommets? — Je sais les reproches adressés au caractère de Cornélie par Voltaire et par Laharpe. Elle est trop fière! s'écrient-ils, elle est trop roide ! En effet, elle ne ressemble ni à madame du Châtelet, ni à Mélanie, ni à Zaïre... ni peut-être à personne... Mais cette fierté et cette raideur s'amollissent dans les vers mélancoliques adressés à l'urne qui contient les cendres de Pompée ; car je vois bien qu'elle pleure, et si l'étincelle de la vengeance brille, c'est à travers les larmes qu'elle veut en vain retenir :

O vous, à ma douleur objet terrible et tendre,
Éternel entretien de haine et de pitié,
Reste du grand Pompée, écoutez sa moitié.
N'attendez point de moi de regrets, ni de larmes ;
Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes.

Les faibles déplaisirs s'amusent à parler,
Et quiconque se plaint cherche à se consoler.
Moi, je jure des dieux la puissance suprême,
Et, pour dire encor plus, je jure par vous-même,
Car vous pouvez bien plus sur un cœur affligé
Que le respect des dieux qui l'ont mal protégé :
Je jure donc par vous, ô pitoyable reste,
Ma divinité seule après ce coup funeste,
Par vous, qui seul ici pouvez me soulager,
De n'éteindre jamais l'ardeur de le venger.
Ptolomée à César, par un lâche artifice,
Rome, de ton Pompée a fait un sacrifice;
Et je n'entrerai point dans tes murs désolés,
Que le prêtre et le dieu ne lui soient immolés.
Faites-m'en souvenir, et soutenez ma haine,
O cendres, mon espoir aussi bien que ma peine;
Et, pour m'aider un jour à perdre son vainqueur,
Versez dans tous les cœurs ce que ressent mon cœur.

« Cette scène immortelle, s'écrie un critique, achève de nous montrer toute la beauté de l'âme à la fois sublime et tendre de Cornélie. » M. Nisard dira-t-il d'elle ce qu'il disait de la Cornélie de Lucain : « qu'elle ne peut pleurer son mari sans faire rire? »... Et même celle-ci, vous paraît-elle risible lorsqu'elle mêle le cri de la vengeance au cri de sa douleur?

« Ne pourrai-je jamais offrir à mon époux de « saintes funérailles? ne pourrai-je jamais pleu- « rer sur des urnes pleines? mais qu'ai-je besoin « des tombeaux? ô ma douleur! qu'as-tu affaire « de monuments? Impie! ton cœur ne suffit-il « pas à contenir Pompée... Lorsque l'heure fa- « tale aura marqué ma mort, ô mon fils! conti- « nuez après moi la guerre civile; que jamais, « tant qu'il restera quelqu'un de notre race, il « ne soit permis aux Césars de régner. Soulevez « au bruit de mon nom, et les rois, et les villes « encore fortes de leur liberté. Voilà les alliés et « les soldats que je vous laisse! qu'il vous suffise « d'avoir un cœur indomptable et le souvenir « des droits paternels! »

Cela est-il risible, encore un coup? Ah! malheur à qui fait les femmes veuves et les fils orphelins! Ces paroles de Cornélie prophétisent les ides de Mars fatales au divin Jules! elles brillent par avance de l'éclair des poignards de Brutus, de Casca, de Cimber! elles sonnent la mort du fondateur de l'empire!...

Messieurs, la cause de Pompée que je ne confonds pas avec celle de la liberté dont elle n'était et ne pouvait être que l'image (image sacrée que

les peuples adorent), cette cause a eu la gloire et la douceur d'être défendue par Caton, pleurée et vengée par Cornélie : *causa victrix Diis plæcuit!*... Le victorieux fut le favori des dieux, mais le vaincu fut l'ami de Caton, dit Lucain dans sa Pharsale. Parole éloquente, profonde, hardie; la plus hardie peut-être qui soit tombée des lèvres de l'antiquité. Qu'est-elle sinon l'affirmation du droit de la conscience humaine contre le caprice de la Providence? Les dieux ont dit : meure Pompée! Le destin sombre a dit : je veux que la liberté succombe! « Et moi, dit le Romain, couvert de son sayon de poil de chèvre : je ne veux pas; et si elle meurt, je mourrai! Destin, je te défie! dieux, je vous ajourne! l'humanité est plus forte que toi, ô Jupiter! » Caton se tua en effet, après la journée de Philippe, mais la parole de Lucain a tué la fatalité.

A cette revendication de la volonté il convient d'associer Cornélie; et c'est pourquoi je la considère comme un des plus beaux caractères de femme qui soient au théâtre. Caractère idéal, et par là même type de beauté et de grandeur morales. Car je vous le déclare : si les femmes du

théâtre contemporain, ce mélange odieux et fade de romanesque et de vulgaire, d'agent de change et de Manon Lescaut, de pensionnaire et de banquier, si cet amalgame bizarre, cet alliage monstrueux des grands vices et des vertus mesquines, si c'est là la vérité, qu'on nous ramène aux chimères! Mais non, messieurs, ne faisons ni à nos sœurs, ni à nos mères ce sanglant affront et cette injure de ternir leur visage sacré par le soupçon de ces ressemblances! Cherchons en elles, en nous-mêmes, et chez les puissants artistes l'idéal vers lequel la femme doit graviter!

A qui décernerai-je la couronne parmi cette foule de femmes qui ont animé de leur vie, de leurs passions, de leurs colères et de leurs amours le théâtre ancien et le théâtre moderne? La donnerai-je à Clytemnestre, à la mère désolée et trahie :

« O ma fille! tu es donc venue pour mourir et
« ta mère aussi du même coup. Ah! je l'ai ame-
« née en épouse et couronnée de fleurs; et main-
« tenant je conduis la victime à la mort. »

Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée!...

Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avait semés!

Ainsi pleure la pauvre mère dans Euripide et dans Racine. Mais je n'ai pas besoin de couronner l'amour maternel : il est couronné devant toutes les nations. Je n'ai pas besoin de l'enseigner : « Toute mère aime, depuis l'Océan jusqu'aux étoiles! »

Donnerai-je la palme à Agrippine, cette aïeule de Catherine II? Certes, l'ambition ne doit pas s'éteindre au cœur de la femme; mais je la veux moins impatiente, ayant pour but et pour sollicitude, non pas un trône, mais un berceau.

Est-ce toi que je couronnerai, Macbeth? Tu veux que ton mari soit roi; mais tu as oublié que la femme est aussi la gardienne de l'honneur.

Viens Électre, viens Antigone, venez Andromaque et Cornélie! C'est vous que je proclame, chastes modèles de la tendresse et de la force, héroïnes de la volonté et de l'amour. Électre! tu as aimé ton frère proscrit; Antigone! tu as guidé, soutenu, nourri ton père aveugle; Cornélie, Andromaque, vous êtes restées fidèles à

votre époux vaincu. Elles ont protesté contre l'insolence du sort et contre l'injustice des hommes! elles ont aimé, défendu, pratiqué ces lois éternelles qui n'ont ni codes, ni ministres, ni satellites et qui reposent inviolables au fonds même de l'Être!

Aujourd'hui, messieurs, il y a dans le monde une éclipse du droit; à peine derrière les nuées de l'intérêt, quelques obstinés aperçoivent encore la lueur du juste. La liberté fuit des lieux où elle était née; à peine lui reste-t-il quelques asiles sans cesse menacés; les grandes causes tombent sous les coups de la force, ou de l'indifférence. Ah! si les femmes se souvenaient d'Électre, de Cornélie, d'Andromaque et d'Antigone!... si elles osaient!... si, de leurs mains délicates et vaillantes, elles faisaient de la charpie pour les blessures de ces pâles crucifiées qu'on appelle dignité, liberté, justice, l'avenir serait conquis et l'univers consolé.

13 décembre 1859.

JEAN RACINE. — BRITANNICUS

MESSIEURS,

« Oui, mon fils, il était né tendre, et vous « l'entendrez assez dire ; mais il fut tendre pour « Dieu lorsqu'il revint à lui; et du jour qu'il « revint à ceux qui dans son enfance, lui avaient « appris à le connaître, il le fut pour eux sans « réserve; il le fut pour ce roi dont il avait tant « de plaisir à écrire l'histoire; il le fut toute sa « vie pour ses amis; il le fut depuis son mariage « jusqu'à la fin de ses jours pour sa femme et « pour tous ses enfants, sans prédilection; il « l'était pour moi-même, qui ne faisais que de

« naître quand il mourut, et à qui ma mémoire « ne peut rappeler que ses caresses. »

C'est en ces termes que Louis Racine caractérise son père. Je ne crois pas qu'il soit possible de donner une meilleure définition de l'âme de Racine; son tempérament est en effet la meilleure part de son génie (1). Les tragédies de Corneille sortaient d'un fonds d'héroïsme et de grandeur qui lui était en quelque sorte naturel; celles de Racine, je parle des meilleures, coulent d'une source moins pure peut-être, mais non moins profonde : elles prennent naissance dans les abîmes de l'amour. On peut dire du premier que son fier et vigoureux génie respirait dans ses héros; et du second que sa douceur timide et mélancolique soupirait dans les siens. La postérité qui ne se trompe pas sur les hommes et qui les marque souvent

(1) Tendre envers sa femme, ses enfants; tendre pour Louis XIV, pour les solitaires de Port-Royal, pour madame de Maintenon, Racine vécut de ce doux sentiment, et l'on peut dire qu'il en est mort, car un mot du roi a tué ce candide amoureux; — tendre aussi pour mademoiselle de Champmeslé. Au sujet de cette dernière tendresse, on fit courir le couplet suivant, allusion à la mésaventure du poète supplanté par le comte de Clermont Tonnerre :

A la plus tendre amour elle fut destinée
Qui prit longtemps racine dans son cœur ;
Mais par un insigne malheur,
Le *tonnerre* est venu qui l'a *déracinée*.

d'un nom comme d'une ineffaçable empreinte, comment a-t-elle appelé le père du théâtre français? Le grand Corneille. Et l'auteur de *Phèdre*, d'*Iphigénie* et de *Bérénice?* Le tendre Racine. Même durant le dix-septième siècle dont les jugements devancèrent plus d'une fois ceux de l'incorruptible avenir, on disait : « Les sublimes tirades de Corneille enlèvent et transportent » — (le mot est de madame de Sévigné). — Les plaintes éloquentes de Racine font pleurer. Il convient d'assigner à l'un la royauté des héros, l'austère enseignement du devoir et du sacrifice; à l'autre le gouvernement orageux, des hommes, le domaine troublé des passions. Le théâtre de Corneille est un exemplaire lointain, malaisé à imiter et à conquérir, et qui nous attire par sa beauté morale. Le théâtre de Racine est un miroir où nous nous reconnaissons, en frémissant, les yeux remplis de larmes et la pâleur sur le visage. — Parmi vous y a-t-il des Rodrigue, et des Polyeucte, et des Chimène? Peut-être. Mais interrogez-vous avec sincérité, descendez dans cet endroit de l'âme dont parle Bossuet, où la vérité luit, et dites-moi si vous n'avez pas éprouvé les angoisses d'Andromaque,

les chastes amours de Junie, parfois même la colère d'Achille et les ressentiments de Mithridate? Je n'ose pas vous demander si vous avez souffert de la jalousie de Roxane ou de l'ambitieuse rage d'Athalie : — *Rabbia fremente.*

Corneille s'est proposé de redresser les passions. Racine a-t-il été leur courtisan et leur complaisant? Pendant que le premier donnait pour but à l'art tragique ce que je suis tenté de nommer la transfiguration de l'homme; le second s'est-il contenté de peindre l'homme tel qu'il est, satisfait de trouver une sanction dans la lutte et dans le déchaînement tumultueux des instincts? Victimes d'eux-mêmes, ses personnages accomplissent-ils l'expiation par les souffrances de leur propre cœur? La douleur de Phèdre est-elle l'excuse ou la punition de son détestable amour? En un mot, messieurs, sortirons-nous du théâtre de Racine amollis par une pitié coupable pour les faiblesses humaines, ou bien trempés et affermis dans le culte de la vertu?

Voilà ce que je me propose d'examiner en lisant avec vous la tragédie qu'il avoue avoir

le plus travaillée parmi toutes les autres, et dont il était le plus fier; je veux parler de BRITANNICUS.

Comment Racine s'est-il élevé à cette hauteur? D'où est-il parti, quel chemin a-t-il parcouru avant de se mesurer à Tacite, « au plus grave des historiens, » disait la Boétie; à celui que lui-même appelait le plus grand peintre de l'antiquité?

Voulez-vous, messieurs, revenir, avec moi, sur les traces de ce lumineux génie; saisir, si nous le pouvons, dans les années de sa jeunesse, le secret des moissons de sa maturité? Je ne connais pas d'étude plus intéressante que celle d'épier les premiers pas des grands hommes. Il semble que nous en faisons ainsi nos égaux et nos compagnons. Plus tard, ils nous dominent du haut de leur gloire. Approchons-nous d'eux tandis qu'ils nous ressemblent.

Jean Racine est né le 21 décembre 1639, à la Ferté-Milon, petite ville du Valois; trois ans après la première représentation du *Cid*. Il était fils de Jean Racine, contrôleur du grenier à sel de la Ferté-Milon, et de Jeanne Sconin, fille d'un

procureur du roi des eaux et forêts de Villers-Cotterets. Sa grand'mère, Marie Dumoulin, devenue veuve, se retira à Port-Royal des Champs où elle avait déjà deux sœurs religieuses, les grand'tantes de Racine.—Celui-ci, après avoir commencé ses études latines au collége de Beauvais, entra à l'abbaye en 1655, y resta trois ans, jusqu'en 1658, époque à laquelle il devint élève en philosophie au collége d'Harcourt, à Paris.

Que faisait-il dans ce maussade Port-Royal, sous les grands arbres séculaires qui abritèrent les méditations d'Arnauld, de Nicole, de Sacy, et la désespérance de Pascal? Il traduisait le commencement du *Banquet* de Platon, composait des extraits méthodiques de saint Basile, notait quelques remarques sur Homère et Pindare; surtout, épris de poésie, amoureux de la plus belle de toutes, de la poésie grecque, on le voyait, tous les jours, s'enfoncer sous le bois discret; lisant ou plutôt méditant Sophocle et Euripide qu'il savait par cœur.—Sa mémoire était fidèle à ce point que deux exemplaires d'un roman d'Héliodore : *Les Amours de Théagène et de Chariclée*, — qu'il *dévorait*, suivant l'expres-

sion de Louis Racine — ayant été confisqués et brûlés par le sacristain Claude Lancelot, Racine surpris deux fois en flagrant délit de littérature profane, porta lui-même au sacristain un troisième exemplaire en lui disant : « Vous pouvez « encore brûler celui-là comme les deux autres, « je le sais par cœur. » — Voilà le fruit rare et merveilleux des auto-da-fé : un écolier récite les livres brûlés par la flamme orthodoxe. — Les siècles pratiquent l'impertinence des écoliers. — Je crois que ces trois années de studieuse et calme solitude ont laissé leur pieux reflet sur le talent élégiaque de l'auteur de *Phèdre* et d'*Athalie*. — L'ombre des forêts où Phèdre veut être assise (1), les chœurs des jeunes filles juives élevées dans le temple, me rappellent les ombrages de Port-Royal et sa placidité.

Au sortir de Port-Royal, comme je l'ai dit, il vint à Paris. — En 1660, le mariage du roi excita la verve des poètes (c'est l'usage). Racine composa sur ce sujet officiel une ode intitulée : la *Nymphe de la Seine*, laquelle fut portée par

(1) Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts ?...

son oncle, M. Vitart à Chapelain, qui « présidait alors sur le Parnasse. » — Chapelain loua la pièce, en admira même plusieurs stances ; mais gourmanda l'invraisemblance de celle où Racine convie aux noces les tritons qui, suivant l'opinion expérimentée du père de *la Pucelle*, ne sont pas poissons d'eau douce, mais citoyens de la mer, compagnons des Néréides, des Océanides, des chevaux de Neptune et de Vénus Anadyomène. Que répondre à cette érudition maritime et mythologique? Le jeune poète en fut accablé et chassa les tritons des strophes où ils se baignaient en contravention avec les règlements. Pour prix de son sacrifice, il toucha cent louis sur la cassette du roi, s'attira l'amitié de Colbert, admirateur de Chapelain, ministre plus consommé en finances qu'en hexamètres, et fut pourvu d'une pension de six cents livres, en qualité d'homme de lettres.

Encouragé, Racine escalada d'un seul bond les dernières cimes du Pinde : il fit, il osa faire un sonnet !... sur la naissance d'un fils de madame Vitart. « Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème, » disait Boileau. Voici le sonnet

de Racine qui permet de regretter ceux de Ronsard :

Il est temps que la nuit termine sa carrière :
Un astre tout nouveau vient de naître en ces lieux ;
Déjà tout l'horizon s'aperçoit de ses feux,
Il échauffe déjà dans sa pointe première.

Et toi, fille du jour, qui nais devant ton père,
Belle Aurore, rougis, ou te cache à nos yeux :
Cette nuit un soleil est descendu des cieux,
Dont le nouvel éclat efface ta lumière.

Toi qui dans ton matin parais déjà si grand,
Bel astre, puisses-tu n'avoir point de couchant !
Sois toujours en beautés une aurore naissante.

A ceux de qui tu sors, puisses-tu ressembler !
Sois digne de Daphnis et digne d'Amaranthe :
Pour être sans égal, il les faut égaler.

La chute en est jolie, amoureuse, admirable. — Le petit Vitart, soleil au maillot, astre en nourrice, cette fille du jour qui vient au monde avant son père me paraissent d'un goût délicat. C'était le goût du temps. Molière n'avait pas encore tancé *les Précieuses ;* le jargon de l'hôtel de Rambouillet (exagéré par les bourgeoises) passait pour la fleur du bel esprit et du beau

langage. Scudéry régnait, avec Voiture et Vaugelas pour chambellans.

Par là, messieurs, éclate une vérité que souvent je répète, presque banale à force d'être vraie et que je tiens pour triste en même temps que salutaire : les plus vaillants esprits s'affranchissent malaisément des temps où ils vivent. Il y a dans le monde une sorte d'atmosphère morale que nous aspirons et respirons malgré nous, dans laquelle nous sommes immergés. Est-elle saine? l'air vient-il des hauts lieux? nous sommes forts. — Est-elle corrompue, souffle-t-elle d'en bas? nous faiblissons. — Ainsi s'établit la solidarité des âmes, solidarité mystérieuse et cependant réelle, qui doit nous stimuler au bien, nous pousser vers le juste. Car enfin, cet air moral, il vient de nous; c'est sur nous que sa corruption retombe où que glisse sa pureté. — J'ose vous promettre que cette maxime philosophique — pardonnez-moi cet adjectif ambitieux — ressortira de notre entretien d'aujourd'hui, toute chargée de lumière, car ce qui est vrai de la morale, l'est également de la littérature : l'audace est rare et la mode, discipline du préjugé, s'impose. — Auparavant, je pourrais dire à la charge

de Racine que déjà le *Cid, Horace, Cinna* avaient détrôné les concettis à l'italienne; mais Corneille lui-même y sacrifie en maint endroit. D'ailleurs j'aime mieux vous initier aux tribulations de notre poète. Ce malheureux sonnet attira à Racine lettres sur lettres des solitaires de Port-Royal, ou plutôt, comme il le dit : « excommunications sur excommunications. » Non parce que les vers étaient mauvais, mais parce que c'étaient des vers... — « J'allais les « montrer à une vieille servante, écrit-il quel« que part. Hélas! je me suis aperçu qu'elle « était janséniste. » Bonne Laforest, servante de Molière, tu n'étais ni janséniste, ni moliniste, ni quiétiste; dans la querelle de Bossuet et de Fénelon, tu n'aurais pris parti, ni pour l'Aigle de Meaux, ni pour le Cygne de Cambrai.—Elle se contentait d'avoir du bon sens et de rire aux bons endroits de *l'Avare*, ou du *Malade imaginaire*.

Cependant, comme six cents livres de pension étaient un maigre appointement, l'auteur du sonnet sur la naissance du cousin Vitart et de l'ode de *la Nymphe de la Seine* s'en alla à la quête d'un prieuré ou d'un bénéfice, en Languedoc chez un

oncle chanoine, qu'il avait du côté d'Uzès. En ce temps-là tout le monde avait quelque part un oncle chanoine, ou une belle cousine chanoinesse.

« Mon oncle a de bons desseins sur moi, écri-« vait-il, il me fait habiller de noir des pieds à « la tête. » Et ailleurs : « Mon oncle veut m'ache-« ter des livres, et il veut que j'étudie. Il est bien « aise que j'apprenne un peu de théologie dans « saint Thomas, et j'en suis tombé d'accord fort « volontiers » (15 novembre 1661). — En effet, l'oncle voulant faire de son neveu un abbé, lui donnait à lire saint Thomas, l'ange de l'école. Mais le néophyte en théologie préférait l'Arioste qu'il lisait en cachette, en même temps qu'Héliodore, Euripide, tous ses chers poètes grecs, amis de sa jeunesse de Port-Royal des Champs, confidents et témoins de son génie naissant, conseillers intimes, docteurs révérés de cet esprit délicat effarouché par les syllogismes scolastiques. Dans ce duel du sacré et du profane, saint Thomas fut vaincu.

Racine quitta la Provence où il avait, sans la chercher, ingénument, trouvé l'occasion d'exercer sa naturelle tendresse. Les femmes de ce

pays, ces filles du midi de la France, semblables en leurs fières attitudes, aux paysanes romaines, l'éblouirent d'abord :

« Toutes les femmes y sont éclatantes, écri-
« vait-il à La Fontaine. *Color verus, corpus soli-*
« *dum et succi plenum...* Mais comme c'est la
« première chose dont on m'a dit de me donner
« de garde, je ne veux pas en parler davantage.
« Aussi bien ce serait profaner la maison d'un
« bénéficier. — *Domus mea, domus orationis.* On
« m'a dit : soyez aveugle. Si je ne puis l'être tout
« à fait, il faut du moins que je sois muet; car
« voyez-vous, il faut être régulier avec les régu-
« liers, comme j'ai été loup avec vous et les
« autres loups vos compères. »

— Ces loups, compères de La Fontaine, étaient Molière, Chapelle, le comédien Baron, quelquefois Despréaux, avec lesquels, dès son retour à Paris, Racine renoua une liaison basée sur la conformité d'humeur, et surtout sur la confraternité artistique et littéraire. C'est, je l'avoue, dans ce siècle grand et froid, majestueux et roide, dominé par Colbert, Bossuet et Louis XIV, une des choses qui me touchent le plus ; cette amitié m'émeut, simple, sincère et fidèle des



trois grands poètes. Au temps de ma jeunesse j'ai visité avec respect la rue où riait et chantait jadis le cabaret hanté par ces amants des chastes muses, gais comme des écoliers, et qui, de l'eau d'Hippocrène, ne mettaient goutte dans leur vin d'Anjou et de Cahors. — Corneille, à mes yeux le plus grand, Corneille vieillissait; Rodrigue avait moustache grise. — Si je décerne ici la grandesse poétique à Boileau, c'est à cause des excellents conseils qu'il donna toujours à Molière et à Racine. Professeur admirable, pédagogue accompli, il eut le pressentiment de la postérité lorsqu'il dit de Molière : « Le *contemplateur* est le plus fort. » Et à Racine :

> Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
> Étonner, émouvoir, ravir un spectateur.
> Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
> N'arracha plus de pleurs à la Grèce assemblée
> Que, dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
> N'en a fait sous son nom verser la Champmeslé.

Appuyé, éclairé par cette amitié prévoyante, Racine écrivit successivement *la Thébaïde ou les frères ennemis*, *Alexandre*, *Andromaque*, *les Plai-*

deurs et *Britannicus*. C'est à cette tragédie que je m'arrête. C'est elle que vous allez juger.

Le sujet de Britannicus est, comme chacun sait, emprunté au treizième livre des *Annales* de Tacite. Il s'agit du meurtre de ce jeune prince, fils de l'empereur Claude et de Messaline, héritier légitime de l'empire s'il y avait eu une légitimité dans la succession sanglante des Césars. — Les personnages de la tragédie ont vécu dans l'histoire ; voici leurs noms :

Néron ; je n'ajoute rien.

Britannicus, que Tacite nous présente comme un adolescent plein d'une gracieuse mélancolie et d'une plaintive beauté.

Agrippine : *quæ cunctis malæ dominationis cupidinibus flagrans, habebat in partibus Pallantem*. — Agrippine, qui brûlant de toutes les ardeurs d'une détestable domination, avait dans son parti Pallas ; l'auteur des noces incestueuses et de l'adoption funeste qui avaient perdu Claude.

Burrhus : *militaribus curis et severitate morum*... connu par ses mœurs sévères et ses talents militaires.

Narcisse : *cujus abditis adhuc vitiis per avari-*

tiam ac prodigentiam mirè congruebat : ce Narcisse dont l'avarice et la prodigalité s'accordaient merveilleusement avec les vices encore cachés de Néron.

Junie : la fille de Silanus, celle que Sénèque appelle *festivissima omnium puellarum* : la plus aimable des jeunes filles.

Tels sont les acteurs de ce drame antique; figures burinées dans la mémoire des hommes par la plume de Tacite, et que le poète français doit reproduire telles qu'elles sont dans l'histoire. La fantaisie serait ici un anachronisme. Et d'ailleurs, quelle fantaisie monterait à la hauteur de la réalité?

Quatre figures principales attirent, absorbent, passionnent le spectateur. Autour d'elles et au dessous d'elles, se groupent et savamment s'ordonnent les figures secondaires, diverses de galbe, de langue et d'attitude, mais qui concourent à l'effet de l'ensemble, pareilles aux bas-reliefs sculptés qui s'enroulent au pied des colonnes. — Ces quatre dominateurs de l'action dramatique sont Agrippine, Néron, Britannicus et Narcisse.

Le drame tout entier respire en eux; c'est

sur eux qu'il repose. Il a pour inspirateurs et pour guides l'ambition de l'impératrice, la cruauté lascive de Néron, la mélancolique et fière humeur de Britannicus, la cautèle de Narcisse. — Une impératrice, un empereur, un espion, une victime; n'est-ce pas toute l'histoire de la décadence romaine?

Burrhus et Junie ne sont que des *accessoires* (pour parler la langue crue et plate du théâtre contemporain). Mais quelle habileté dans leur emploi, et quelle sagesse! Le premier représente la dignité; la seconde, la chasteté. Le poète a compris que ces deux souvenirs des mœurs d'autrefois, ces deux débris de la pudeur romaine, à la cour de Néron, devaient rester dans l'ombre. Et telle est cependant l'efficace de la vertu que leur sévérité et leur virginité suffisent à faire abhorrer la fangeuse hypocrisie des âmes impériales. J'aime à contempler, au sein des corruptions, ces deux êtres candides en qui demeure une dernière lueur : ce ciel sinistre et orageux se déchire; j'aperçois l'éternel et immuable azur. Messieurs, l'humanité ne perd jamais ses droits : lorsque les ténèbres voilent la face du monde; lorsque la liberté, la foi, la

probité, le serment se courbent ou s'exilent; lorsque l'histoire n'est plus que le procès-verbal funéraire de la justice et que la terre crie : Malheur aux vaincus! ah! qu'une âme résiste, qu'un esprit refuse de plier, que l'image du droit resplendisse sur un dernier sommet, et l'univers est consolé! — Maintenant, entrons dans la tragédie. Suivez-moi dans cette caverne qu'on appelle le palais de Néron.

Mais auparavant qu'il me soit permis de remettre sous vos yeux ces paroles caractéristiques de la préface :

Voici celle de mes tragédies que je puis dire que j'ai le plus travaillée. Cependant j'avoue que le succès ne répondit pas d'abord à mes espérances : à peine elle parut sur le théâtre, qu'il s'éleva quantité de critiques qui semblaient la devoir détruire. Je crus moi-même que sa destinée serait à l'avenir moins heureuse que celle de mes autres tragédies. Mais enfin il est arrivé de cette pièce ce qui arrivera toujours des ouvrages qui auront quelque bonté : les critiques se sont évanouies, la pièce est demeurée. C'est maintenant celle des miennes que la cour et le public revoient le plus volontiers. Et si j'ai fait quelque chose de solide, et qui mérite quelque louange, la plupart des connaisseurs demeurent d'accord que c'est ce même BRITANNICUS.

A la vérité j'avais travaillé sur des modèles qui m'avaient extrêmement soutenu dans la peinture que je voulais faire de la

cour d'Agrippine et de Néron. J'avais copié mes personnages d'après le plus grand peintre de l'antiquité, je veux dire d'après Tacite, et j'étais alors si rempli de la lecture de cet excellent historien, qu'il n'y a presque pas un trait éclatant dans ma tragédie dont il ne m'ait donné l'idée.

Je remarque deux aveux précieux : le premier c'est que Britannicus n'obtint d'abord qu'un médiocre succès, et je ne m'en étonne pas, le ton général de cette pièce étant trop ferme, trop grave pour la plupart des auditeurs. Britannicus est un de ces drames que la scène diminue, et qui gagnent à être médités. Le second, à peine croyable pour un poète de nos jours, mais commun alors, c'est que l'invention, l'éloquence, l'éclat appartiennent à Tacite. En effet, vous diriez que Racine écrit, sous la dictée du rigide Romain, les admirables vers du rôle d'Agrippine. Cette mère ambitieuse, jalouse de dominer et de régner sous le nom de son fils, s'apercevant qu'il lui échappe, et devant la porte de Néron rencontrant Burrhus qui en défend l'entrée :

Prétendez-vous longtemps me cacher l'empereur ?
Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune ?
Ai-je donc élevé si haut votre fortune

Pour mettre une barrière entre mon fils et moi?
Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foi?
Entre Sénèque et vous, disputez-vous la gloire
A qui m'effacera plus tôt de sa mémoire?
Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat?
Pour être, sous son nom, les maîtres de l'État?
Certes, plus je médite, et moins je me figure
Que vous m'osiez compter pour votre créature,
Vous dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition
Dans les honneurs obscurs de quelque légion;
Et moi qui sur le trône ai suivi mes ancêtres,
Moi, fille, femme, sœur et mère de vos maîtres!
Que prétendez-vous donc? Pensez-vous que ma voix
Ait fait un empereur pour m'en imposer trois?
Néron n'est plus enfant : n'est-il pas temps qu'il règne?
Jusqu'à quand voulez-vous que l'empereur vous craigne?
Ne saurait-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux?
Pour se conduire, enfin, n'a-t-il pas ses aïeux?
Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibère;
Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon père.
Parmi tant de héros je n'ose me placer;
Mais il est des vertus que je lui puis tracer :
Je puis l'instruire au moins combien sa confidence
Entre un sujet et lui doit laisser de distance.

Rapprochez, messieurs, cette arrogance, ces interrogations précipitées, heurtées, hautaines, rapprochez-les de la scène incomparable dans

laquelle Agrippine rappelle à son fils, farouche, songeur, résolu et muet, les crimes qu'elle a commis pour lui décerner l'empire :

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place.
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse.
J'ignore de quel crime on a pu me noircir :
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.
Vous régnez : vous savez combien votre naissance
Entre l'empire et vous avait mis de distance.
Les droits de mes aïeux, que Rome a consacrés,
Étaient même sans moi d'inutiles degrés.
Quand de Britannicus la mère condamnée
Laissa de Claudius disputer l'hyménée,
Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix,
Qui de ses affranchis mendièrent les voix,
Je souhaitai son lit, dans la seule pensée
De vous laisser au trône où je serais placée.
Je fléchis mon orgueil; j'allai prier Pallas.
Son maître, chaque jour caressé dans mes bras,
Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce
L'amour où je voulais amener sa tendresse.
Mais ce lien du sang qui nous joignait tous deux
Écartait Claudius d'un lit incestueux :
Il n'osait épouser la fille de son frère.
Le sénat fut séduit : une loi moins sévère
Mit Claude dans mon lit, et Rome à mes genoux.
C'était beaucoup pour moi, ce n'était rien pour vous.

Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille ;
Je vous nommai son gendre, et vous donnai sa fille :
Silanus, qui l'aimait, s'en vit abandonné,
Et marqua de son sang ce jour infortuné.
Ce n'était rien encore...
...... Cependant Claudius penchait vers son déclin.
Ses yeux, longtemps fermés, s'ouvrirent à la fin :
Il connut son erreur. Occupé de sa crainte,
Il laissa pour son fils échapper quelque plainte,
Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.
Ses gardes, son palais, son lit, m'étaient soumis.
Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse ;
De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse :
Mes soins, en apparence, épargnant ses douleurs,
De son fils, en mourant, lui cachèrent les pleurs.
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte...

souvenez-vous de l'apostrophe à Burrhus :

Hé bien ! je me trompais, Burrhus, dans mes soupçons ?
Et vous vous signalez par d'illustres leçons !...

et dites si l'historien n'est pas égalé par le poète. Certes, vous chercheriez vainement la concision, le style bref et lapidaire de Tacite. Quelques traces cependant en subsistent, admirables. Mais la langue racinienne est avant tout nombreuse, harmonieuse, périodique; Corneille et Tacite, volontiers procèdent par bonds et

soubresauts; Racine d'un geste noble, abondant, déroule la trame éblouissante de sa pensée. Les premiers rappellent Démosthène, sa manière simple, brusque, rapide et qui vous enlève; le second se plie à la méthode de Cicéron, variée, insinuante, et qui savamment nous enveloppe et nous entraîne. Mais quel regard assuré et ferme, pénétrant et profond il a jeté sur le caractère d'Agrippine! Déjà je reconnais, je salue le peintre de Roxane, de Clytemnestre, de Phèdre et d'Athalie.

Néron, sera-t-il dessiné d'un crayon aussi imperturbable? Voici qu'il fait à Narcisse la confidence de son amour :

NÉRON.

Narcisse, c'en est fait, Néron est amoureux.

NARCISSE.

Vous?

NÉRON.

Depuis un moment; mais pour toute ma vie.
J'aime, que dis-je, aimer? j'idolâtre Junie.

A celle-ci il se déclare dans la troisième scène du deuxième acte.

NÉRON.

Vous vous troublez, madame, et changez de visage!
Lisez-vous dans mes yeux quelque triste présage?

JUNIE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser mon erreur;
J'allais voir Octavie, et non pas l'empereur

NÉRON.

Je le sais bien, madame, et n'ai pu sans envie
Apprendre vos bontés pour l'heureuse Octavie.

JUNIE.

Vous, seigneur?

NÉRON.

Pensez-vous, madame, qu'en ces lieux
Seule pour vous connaître, Octavie ait des yeux?

JUNIE.

Et quel autre, seigneur, voulez-vous que j'implore?
A qui demanderai-je un crime que j'ignore?
Vous qui le punissez, vous ne l'ignorez pas :
De grâce, apprenez-moi, seigneur, mes attentats.

NÉRON.

Quoi! madame, est-ce donc une légère offense
De m'avoir si longtemps caché votre présence?
Ces trésors dont le ciel voulut vous embellir,
Les avez-vous reçus pour les ensevelir?
L'heureux Britannicus verra-t-il sans alarmes
Croître, loin de nos yeux, son amour et vos charmes?
Pourquoi, de cette gloire exclus jusqu'à ce jour,
M'avez-vous, sans pitié, relégué dans ma cour?

Est-ce Néron qui parle? ou plutôt n'est-ce pas le jeune roi Louis XIV rencontrant une demoiselle d'honneur, provinciale adorable et inconnue, beauté neuve qui se glisse, se trahit en un couloir de Saint-Germain ou de Fontainebleau? 1669, c'est le règne de la Montespan.

Mais le Néron de Tacite, le fils d'Œnobarbus parle à son tour; je reconnais le despote qui tuera sa maîtresse Poppœa d'un coup de pied dans le ventre, je reconnais le cynique implacable qui assassinera sa mère et d'un œil luxurieux dévorera ses flancs sacrés. Il ordonne à Junie de chasser Britannicus :

Caché près de ces lieux, je vous verrai, madame.
Renfermez votre amour dans le fond de votre âme :

Vous n'aurez point pour moi de langages secrets;
J'entendrai des regards que vous croirez muets;
Et sa perte sera l'infaillible salaire
D'un geste ou d'un soupir échappé pour lui plaire.

Je l'entends encore s'écrier avec un geste impatient et nerveux :

Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne.

Ou bien, lorsque Burrhus s'imagine que, sur les instances d'Agrippine, il se réconcilie avec Britannicus, j'applaudis à ces deux vers :

Elle se hâte trop, Burrhus, de triompher :
J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

D'ailleurs, autour de lui, souple, vil, complaisant, n'a-t-il pas Narcisse qui l'excite au meurtre? Que diront les Romains? s'écrie Néron : « Ils mettront ma vengeance au rang des parricides. » Alors Narcisse :

Et prenez-vous, seigneur, leurs caprices pour guides?
Avez-vous prétendu qu'ils se tairaient toujours?
Est-ce à vous à prêter l'oreille à leurs discours?
De vos propres désirs perdrez-vous la mémoire?
Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire?

Mais, seigneur, les Romains ne vous sont pas connus :
Non, non, dans leurs discours ils sont plus retenus.
Tant de précaution affaiblit votre règne :
Ils croiront, en effet, mériter qu'on les craigne.
Au joug, depuis longtemps, ils se sont façonnés ;
Ils adorent la main qui les tient enchaînés.
Vous les verrez toujours ardents à vous complaire :
Leur prompte servitude a fatigué Tibère.

« O hommes préparés à servir! » s'écriait le successeur d'Auguste « *O homines ad servitu-* « *tem parati!* » Ce rôle de Narcisse me paraît un des plus beaux qui soient au théâtre. Seul, Iago dans *le More de Venise* le dépasse en hypocrisie et en scélératesse. Shakespeare est allé plus au fond; il a sondé et remué cette fange qu'on appelle l'âme d'un espion. Mais Iago est jaloux d'Othello, tandis qu'en Narcisse je ne vois que l'affranchi, souillé des vices de l'esclave et qui ne peut gravir aux vertus de l'homme libre.

Que dirai-je maintenant, messieurs, de l'éloquent récit de l'empoisonnement de Brintannicus? Pourquoi Racine ne nous fait-il pas assister à cette scène que son maître et son inspirateur Tacite avait peinte d'un pinceau

vigoureux et vengeur? Pourquoi ne voyons-nous pas la coupe pleine du poison préparé par Locuste? Pourquoi n'entendons-nous pas le triste Britannicus chanter sa navrante histoire? Néron impassible, les convives tour à tour émus de compassion et de terreur, la victime pâlissant, et mourant pendant que tous les yeux demeurent attachés sur le visage de l'empereur meurtrier; d'un côté cette tranquillité dans l'assassinat, de l'autre cette complicité servile, quel tableau! Le spectre du père d'Hamlet, les ombres de Banquo dans *Macbeth*, de Hastings et de Clarence dans *Richard III* avaient-ils secoué plus d'épouvante? Mais Racine n'ose pas; timide, sa muse s'effare devant ces hardiesses familières cependant à Eschyle, à Euripide, à Sophocle. Par là la tragédie française me paraît inférieure à la tragédie grecque. Ce dédain pudique des fortes réalités, cette obstination dans le discours lorsqu'il conviendrait de se précipiter dans l'action, d'y entraîner le spectateur et de l'étreindre sous le poids de l'émotion tragique; cette économie, pour ne pas dire cette avarice dans le mouvement, en un mot cette désertion de la vie, il m'est impos-

sible de les considérer comme une preuve de goût et comme un progrès dans l'art. M. Eugène Géruzez dit avec raison : « L'art a une « autre destination que de faire naître le dé- « goût; son but est d'élever et d'épurer les âmes « par l'image idéalisée des vertus et des vices. » Mais je ne puis lui accorder « qu'Agrippine « n'est pas moins odieuse, Néron moins mépri- « sable, Narcisse moins vil, parce que la réalité « brutale de leurs passions et de leurs vices « nous échappa; et qu'il suffit que l'image nous « en soit présente dans leurs discours et dans « leur conduite, et que la vérité des sentiments « qu'ils expriment prête les *apparences* de la vie « à la passion ou à l'idée qu'ils représentent. » La tragédie est autre chose qu'une tapisserie à personnages.

Racine lui-même est loin de se satisfaire des apparences de la vie, car sur le passage de Néron, au sortir du banquet funèbre, il plante superbement, indignée, frémissante, Agrippine qui l'arrête par ces mots :

Arrêtez, Néron : j'ai deux mots à vous dire.
Britannicus est mort : je reconnais les coups ;

Je connais l'assassin.

NÉRON.

Et qui, madame?

AGRIPPINE.

Vous.

Faut-il vous rappeler la malédiction de la mère? Faut-il évoquer cette apparition de la vengeance et du remords?

Poursuis, Néron : avec de tels ministres,
Par des faits glorieux tu te vas signaler;
Poursuis. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer :
Ta main a commencé par le sang de ton frère;
Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère.
Dans le fond de ton cœur je sais que tu me hais;
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.
Mais je veux que ma mort te soit même inutile :
Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille;
Rome, ce ciel, ce jour que tu reçus de moi,
Partout, à tout moment, m'offriront devant toi.
Tes remords te suivront comme autant de furies;
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries;
Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours,
D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours.
Mais j'espère qu'enfin le ciel, las de tes crimes,
Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes;

Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien,
Tu te verras forcé de répandre le tien ;
Et ton nom paraîtra, dans la race future,
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.
Voilà ce que mon cœur se présage de toi.
Adieu ; tu peux sortir.

Comme cela est beau, messieurs! quelle fermeté! quelle simplicité! quelle énergie! C'est surtout par là que Racine triomphe, par la pureté, l'élégance, l'ampleur, la splendeur du langage. C'est un maître en l'art d'écrire, et je comprends l'admiration de Voltaire pour cet admirable artiste.

Comment aurai-je le courage de critiquer celui que tout le monde vénère? (Car le goût pour Racine est un véritable culte, enthousiaste, religieux, mystique, intolérant.)

Il le faut cependant. Je ne suis ici que le serviteur de la vérité, et non le sigisbé des beautés littéraires. Je parlerai dans la liberté de ma raison, dans la simplicité de mon cœur.

N'attendez pas de moi une critique d'analyse. Je sais tout ce qu'on pourrait dire sur ces héros romains habillés à la française; il me serait facile de signaler les allusions discrètes au

règne de Louis XIV, peut-être même à ses amours. Mais je n'ai pas voulu travestir la tragédie en pamphlet. Je demeure fidèle à ce que j'ai dit à propos du théâtre cornélien : « L'art « tragique doit élever l'esprit, créer la gravita- « tion vers le bien, entraîner les âmes comme « autant d'étoiles autour de ce centre immobile et « lumineux la *vérité!* » J'adresse à la tragédie de BRITANNICUS deux reproches principaux : premièrement celui de nous montrer Néron amoureux de Junie; non pas, comme l'avaient déjà fait remarquer certains scoliastes, parce que Junie, fille de Silanus était une « vieille coquette. » Sénèque répond à ce reproche (singulier et où se trahit la galante légèreté de la critique française) : la Junie racinienne est jeune, belle, chaste, pure. C'est Ophélie, moins la grâce inimitable et la fantaisie de Shakespeare; c'est une fiancée; c'est la jeune patricienne romaine sous sa couronne de verveine, dans sa robe de lin aux longs plis pudiques. Mais Racine égaré par sa propre innocence, dupe de sa candeur, prête à Néron un sentiment qui fut toujours étranger à ce précurseur d'Héliogabale; il ment à la vérité psychologique et à l'histoire.—Quoi!

ce Néron souillé d'amours étranges dont le nom seul profanerait cette enceinte, aurait senti mollir son cœur sous la douce influence de la virginité! L'amant de la courtisane Acté, l'époux de Poppœa, l'incestueux Domitius... il aurait aimé?... Messieurs, c'est la honte de la débauche et son éternel châtiment de ne pouvoir se purifier au souffle des chastes amours.

Non, ce n'est pas Junie, c'est Acté qu'indiquait à la fois la morale et l'histoire. C'est de cette affranchie que l'impératrice était jalouse : *Agrippina, libertam æmulam, nurum ancillam, muliebrites fremere* « Agrippine, de frémir comme une femme, d'avoir pour rivale une affranchie, pour belle-fille une esclave. »

Je reproche en second lieu à Racine, non pas de peindre Néron comme un monstre en dehors de l'humanité, ce qui est vrai; mais de ne point indiquer en un seul de ses vers que tel est le résultat du pouvoir absolu, que la puissance sans bornes engendre fatalement la corruption sans limites, que l'encouragement à tout entreprendre est de pouvoir tout oser, en un mot que Rome, asservie, produit, comme le fruit naturel de sa décadence, les plus détestables tyrans.

Racine pouvait-il s'élever à cette sévérité philosophique? A-t-il songé à raconter les annales de la servitude? L'âme de Machiavel, fils de Florence, auparavant le cœur navré de Tacite s'étaient unis en frémissant à la tristesse des patriciens dépouillés et proscrits; ils avaient souffert de la honte de Rome; ils s'associaient, ulcérés, à l'incurable mélancolie des derniers Romains fidèles à la liberté et comme ensevelis dans les souvenirs de la République; les douleurs et les vengeances de l'histoire étaient leurs propres vengeances et leurs propres douleurs; ils se reconnaissaient en Silanus et en Thraséas. Mais cette parenté manquait au génie de Racine; son âme n'appartient pas à cette filiation héroïque; doux, modeste, soumis il vénérait la royauté, il aimait Louis XIV, c'est trop peu de dire qu'il aimait, il adorait ce roi dont la France fut, quarante ans, infatuée; Fribourg, Nordlingen, Lens, Namur, les Invalides, l'éclatant et lourd Versailles dissimulaient le despotisme; évêques, capitaines, écrivains, hommes d'État sont conquis par cette orgie de guerres et de pierres :

« Ce règne avait comme enivré l'histoire. »

— Sauf en Vauban, en Catinat et chez les exilés protestants, nul sentiment de la dignité humaine; la politesse unie à la bassesse et lui servant de dame d'honneur. — Où trouverons-nous donc, messieurs, la leçon et l'enseignement? — Est-ce moi qui vais vous instruire? C'est un témoin, c'est Tacite. Apprenons de lui le secret de l'empire :

« La première victime du nouveau règne fut « Junius Silanus, proconsul d'Asie : *Prima novo « principatu mori Junii Silani proconsulis Asiæ.* » O commencement sinistre de cette histoire sinistre! « Au dehors, repos; à l'intérieur, dé« bauches honteuses : *Otium foris, fœda domi « lascivia.* »

« Il restait cependant quelque image de la « République : *Manebat nihilominùs quædam « imago reipublicæ.* »

« L'impudicité devint la source de grands « maux pour l'État : *Impudicitia magnorum reipu« blicæ malorum initium fuit.* »

« Superbe, il triomphait de l'esclavage public. »

« Les mœurs nationales se dégradent peu à peu, on les détruit de fond en comble par des

innovations licencieuses; de sorte que tout ce qui pourra être corrompu ou corrompre sera vu dans Rome. Que les nuits soient jointes au scandale, de peur qu'un seul moment ne reste à la pudeur! »

Prince populaire, habile à flatter la plèbe, à la prendre par ses instincts, à caresser ses convoitises. « Néron hésita s'il n'ordonnerait pas la « suppression de tous les impôts, présent le plus « beau dont il put gratifier le genre humain. » *Dubitavit Nero an cuncta vectigalia omitti juberet, idque pulcherrimum donum generi mortalium daret.* — Enfin, comme pour associer le ciel à ses forfaits :

« Autant de fois le prince ordonna des exils ou des assassinats, autant de fois on rendit grâces aux Dieux. »

Quoi! est-il vrai? Le courage civique a disparu? Tout s'écroule dans la ruine commune? Rassurez-vous, messieurs...

Sénèque mourant : « Je vous laisserai, disait-il aux siens, le seul bien et toutefois le plus beau qui me reste, l'image de ma vie. » Sa femme s'ouvrit les veines avec lui. Elle survécut ; mais la pâleur de son visage et la blan-

cheur de ses membres témoignèrent de son héroïque fidélité.

Subrius Flavius, tribun des soldats, condamné à mort : « Néron, je te détestais ; aucun de tes soldats ne te fut plus fidèle tant que tu méritas d'être aimé ; j'ai commencé de te haïr dès que tu fus parricide de ta mère et de ta femme, cocher, histrion et incendiaire.

Enfin Thraséas, celui que Tacite appelle la vertu même, *virtus ipsa*, Thraséas mourant, les veines ouvertes :

« Faisons cette libation à Jupiter libérateur.
« Regarde, jeune homme ; tu es né en des temps
« où il est besoin de fortifier son âme par des
« exemples de fermeté. »

Qu'ajouterais-je à ces mâles paroles ? Gardez-les en vous-mêmes et qu'elles soient fécondées par la méditation !

Décembre 1857.

RACINE. — ANDROMAQUE

MESSIEURS,

Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre,
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre ;
Les héros, chez Quinault, parlent bien autrement,
Et jusqu'à *je vous hais* tout s'y dit tendrement.

C'est en ces termes que, dans la troisième satire de Boileau, pérore et dogmatise un des campagnards, *grands liseurs de romans, relevant sa moustache, et son feutre à longs poils ombragé d'un panache. Alexandre* était la seconde tragédie de Racine qui auparavant, avait donné au théâtre *la Thébaïde ou les Frères ennemis.* Imitée

des *Phéniciennes* d'Euripide, de l'*Antigone* de Sophocle et de *la Thébaïde* de Sénèque, cette tragédie trahissait en son jeune auteur, avec des qualités estimables, une grande inexpérience, et, si je l'ose dire d'un poète comme Racine, une très fausse connaissance de l'antiquité. — *Alexandre,* par la fierté des personnages, l'ampleur et la force de quelques vers, marquait un progrès, mais n'accusait encore nulle originalité. Racine, disciple ingénieux, marchait sur les pas du grand Corneille, avec un peu moins de raideur dans l'attitude, mais avec une moindre noblesse dans l'accent. On pouvait, en le jugeant par ces débuts, lui appliquer justement le mot de l'auteur de *Cinna :* « Ce jeune homme, disait Corneille, a des dis- « positions rares pour la poésie, mais il n'en a « aucune pour le genre tragique. » En effet rien de plus froid que *les Frères ennemis*, rien de plus glacé que l'*Alexandre*. Encouragé cependant par des applaudissements que méritait la facile élégance de sa versification, soutenu, excité par Despréaux qui déjà sans doute entrevoyait en lui, l'auteur qui, « *seul de tant d'es-* « *prits, de Corneille vieilli sût consoler Paris*, »

Racine donna ANDROMAQUE. Ce fut son *Cid*, je veux dire l'œuvre dans laquelle il révéla la douceur, la tendresse, la passion, la flamme de son génie. Il s'est élevé plus haut; il a pénétré plus avant dans les secrets de l'art dramatique; mais il n'est jamais entré plus profondément dans les secrets du cœur humain. Semblable au *Cid*, au *Dépit amoureux*, ANDROMAQUE brille des ardeurs de la jeunesse et de ses grâces. Le poète avait vingt-sept ans, l'âge des amours lyriques et de la mélancolie. La tristesse et le lyrisme, c'est précisément le caractère de la tragédie que je me propose d'étudier avec vous. La passion d'Hermione est une ode, un dithyrambe, le chant même d'Eros; l'amour maternel d'Andromaque est une élégie. On frémit et on pleure. La figure d'Oreste et ses malheurs ajoutent au drame je ne sais quel reflet de la fatalité antique; reflet affaibli, souvenir diminué, mais qui suffisent à faire planer sur ce sujet les ailes invisibles de l'éternelle pitié et de l'éternelle douleur.

ANDROMAQUE, en seize cent soixante-sept, fut dédiée par Racine à madame la duchesse d'Orléans, Henriette-Anne d'Angleterre, femme

de Philippe, frère du roi Louis XIV, fille de Charles Ier et de Henriette de France, laquelle était fille de Henri IV et de Marie de Médicis : « Madame, » écrivait le doux poëte à celle dont Bossuet a dit « qu'elle fut douce envers la mort comme elle l'avait été envers tout le monde, » « Madame, ce n'est pas sans sujet que je mets votre « illustre nom à la tête de cet ouvrage. Et de « quel autre nom pourrais-je éblouir les yeux de « mes lecteurs, que de celui dont mes spectateurs « ont été si heureusement éblouis? On savait « que Votre Altesse Royale avait daigné pren- « dre soin de la conduite de ma tragédie; on « savait que vous m'aviez prêté quelques-unes « de vos lumières pour y ajouter de nouveaux « ornements; on savait enfin que vous l'aviez « honorée de quelques larmes dès la première « lecture que je vous en fis. Pardonnez-moi, « madame, si j'ose me vanter de cet heureux « commencement de sa destinée. Il me console « bien glorieusement de la dureté de ceux qui « ne voudraient pas s'en laisser toucher. Je leur « permets de condamner l'ANDROMAQUE tant « qu'ils voudront, pourvu qu'il me soit permis « d'appeller de toutes les subtilités de leur es-

« prit au cœur de Votre Altesse Royale.—Mais, « madame, ce n'est pas seulement du cœur que « vous jugez de la bonté d'un ouvrage, c'est « avec une intelligence qu'aucune fausse lueur « ne saurait tromper. Pouvons-nous mettre sur « la scène une histoire que vous ne possédiez « aussi bien que nous? Pouvons-nous faire « jouer une intrigue dont vous ne pénétriez tous « les ressorts? Et pouvons-nous concevoir des « sentiments si nobles et si délicats qui ne soient « infiniment au dessous de la noblesse et de la « délicatesse de vos pensées?... La cour vous « regarde comme l'arbitre de tout ce qui se fait « d'agréable, »

Et en effet, messieurs, cette princesse se fit remarquer autant par la bonté de son âme, que par l'exquise délicatesse de son goût. Elle protégea Racine, elle encouragea Molière. Adonnée au culte des lettres, esprit indépendant au milieu d'une cour galante et dévote, elle n'eut d'ennemis que les fats et les cuistres. Elle fut tour à tour l'héroïne résignée et charmée de l'égoïste amour du roi, la proie du comte de Guiche et de l'impertinence du marquis de Vardes, la victime des Tartufes. Née en pleine

guerre civile, dans une place assiégée, son berceau était resté en gage aux mains des puritains. Sur sa tombe, Bossuet, attendri pour la première fois; — la seconde fut le jour de l'oraison funèbre du prince de Condé : « Heu-« reux si, averti par ses cheveux blancs du « compte que je dois rendre à mon administra-« tion, je réserve au troupeau que je dois nour-« rir de la parole de vie les restes d'une voix « qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint. » Sur cette tombe, dis-je, et sur cette mort dont on n'a jamais bien démêlé la cause, Bossuet s'écriait : « En vain Monsieur, en vain le roi tenait Ma-« dame serrée par de si étroits embrassements. « Alors ils pouvaient dire l'un et l'autre avec « saint Ambroise : *Stringebam bracchia, sed jam* « *amiseram quam tenebam* : « Je serrais les bras, « mais j'avais déjà perdu celle que je tenais. » La « princesse leur échappait parmi des embrasse-« ments si tendres, et la mort plus puissante « nous l'enlevait entre ces royales mains. Quoi « donc! elle devait périr sitôt! Dans la plupart « des hommes, les changements se font peu à « peu, et la mort les prépare ordinairement à « son dernier coup. Madame cependant a passé

« du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. « Le matin elle fleurissait, avec quelles grâces, « vous le savez; le soir nous la vîmes séchée....

« Henriette, » écrit M. Michelet en ce style de médaille qui lui est propre, « quelles qu'aient « été les taches de sa vie, était d'une extrême « bonté qui ne s'est plus retrouvée en ce siècle. « La Montespan n'amusa que par la méchan- « ceté. Et madame de Maintenon eut un sobre « esprit négatif, toute réserve, blâmant sans « blâmer, qui séchait et stérilisait. Henriette « n'était que bienveillance. Pour briller elle « n'avait nul besoin de critique, ni de saillies. « Elle fut toute douceur et toute lumière, sym- « pathique pour tous, bonne même pour ses « ennemis... — « Madame émut fort la cour « d'Angleterre » (où elle fut envoyée pour sé- « duire politiquement son frère Charles II). « Elle avait l'attrait singulier de ceux qui ne « doivent pas vivre; elle ressemblait plus au « décapité qu'à sa pétulante mère. C'était l'om- « bre d'une ombre, comme une fleur sortie du « tombeau. »

Pardonnez-moi, messieurs, de vous retenir sur ces détails, en apparence étrangers à mon

sujet. Étrangers? Ah! les malheurs sont les échos de l'histoire : ils vont, se prolongeant à travers les âges. Dans la maison de Priam qui tombe j'entends retentir la chute de la maison des Stuarts. La légende précède le réel et souvent l'explique. Il y a je ne sais quoi de touchant dans cette préface de Racine qui dédie la veuve d'Hector à la fille de Charles. J'aime à rapprocher Henriette et sa mère exilées, oubliées au Louvre, l'hiver, sans feu ni bois, d'Andromaque captive, butin du victorieux, outragée par les désirs de son maître, partagée, déchirée entre son amour de mère et sa fidélité de veuve. Cette ombre d'une ombre, n'est-ce pas Astyanax, fils d'Hector, fleur sortie du paternel tombeau? Les poèmes antiques abondent, comme vous le savez, en caractères bien tranchés, toujours les mêmes, de ceux qu'on appelle des types. Ulysse, c'est la prudence unie à la ruse; Ajax, la force; Achille, la bravoure; Agamemnon, la superbe; Hélène, la beauté; Hécube et Niobé sont les statues de la douleur maternelle; Pylade, Castor, Pollux représentent l'amitié, cette belle vertu qui chaque jour s'en va, hélas! Andromaque est l'image symbolique de

la mère et de l'épouse. Plus femme dans Homère, plus mère dans Euripide, admirable mélange des deux dans la tragédie racinienne.

Qui ne connaît l'épisode du dixième livre de l'*Iliade?* qui ne s'est maintes fois abreuvé à cette source de grâce et de fraîcheur qui coule incessamment du génie d'Homère, comme le Rhône et le Rhin des glaciers des Alpes?

« Hector, après avoir rapidement traversé la « ville, arrive aux portes de Scée par où il devait « sortir. Là Andromaque, fille du grand Éétion « qui avait régné sur les Ciliciens dans la ville « de Thèbes hypoplacienne, accourt avec la nour- « rice qui tient entre ses bras le petit prince, « unique fruit du mariage d'Hector, et dont la « beauté était semblable à celle d'un astre qui « se lève sur l'horizon... Hector, en le voyant « le caresse d'un sourire ; et Andromaque, le « visage baigné de larmes, s'approchant de son « mari l'embrasse tendrement, et avec une voix « entrecoupée de sanglots, lui parle en ces « termes : « Prince trop magnanime, hélas! « votre courage fera votre perte! vous n'avez « aucune compassion de votre fils, de cet enfant « innocent, ni de votre femme qui va être si mal-

« heureuse! Vous allez me laisser veuve; votre « fils va être orphelin, car les Grecs se jetant « tous sur vous, vont par votre mort venger « bientôt toutes leurs pertes. Hélas! qu'il me « serait bien plus avantageux, si vous devez « périr, de descendre la première dans le tom- « beau; car après cet affreux malheur, il n'est « plus de joie, plus de consolation pour l'infor- « tunée Andromaque, et l'avenir ne présente à « mon esprit accablé que douleur. Je n'ai plus « ni père, ni mère. Sous le fer du terrible Achille, « j'ai vu tomber le roi mon père; j'ai vu la ville « des Ciliciens, la superbe Thèbes en proie à « ses soldats; j'ai vu cet impitoyable ennemi « faire de ses vaillants citoyens un horrible car- « nage. Après avoir abattu mon père, il n'eut « pourtant pas la dureté de le dépouiller; mal- « gré sa fureur il respecta encore sa valeur et « son courage, et sur un bûcher honorable, il « le fit brûler avec toutes ses armes, et lui « éleva un superbe tombeau que les nymphes « des montagnes, filles du puissant Jupiter, ont « environné d'arbres touffus. J'avais sept frères « qui dans un même jour descendirent tous dans « le royaume de Pluton. Achille les attaqua

« dans les pâturages où ils gardaient les trou-
« peaux et leur ôta la vie. La reine, ma mère,
« que les flammes et le fer avaient épargnée
« fut emmenée captive dans ce camp avec le
« butin ; longtemps après Achille la remit en
« liberté pour une grosse rançon ; mais elle ne
« fut pas plus tôt de retour dans son palais, que
« Diane décocha sur elle ses flèches mortelles.
« Mon Hector, tu me tiens lieu de père, de
« mère et de frère. »

Vous souvenez-vous d'Otbert et de Regina, dans *les Burgraves* de M. Victor Hugo? Ces deux enfants amoureux, semblables à des fleurs poussées dans les murailles, embaument de leur virginité le burg farouche.

Otbert dit à Regina :

Mais je remplacerai moi ton père et ta mère,
Oui, tous les deux ! j'en prends l'engagement sans peur
Ton père ? j'ai mon bras. Ta mère ? j'ai mon cœur.

Quand ils dorment sous le gazon ces deux êtres vénérés et adorés ; le père chargé d'années et de travaux, la mère couronnée de dévouement, qui les remplacera? Le fils est seul ; la fille est seule ; voici le foyer abandonné par

ceux qui l'allumèrent jadis; voici la maison vide de ceux qui l'ont bâtie; voici le champ déserté par celui qui labourait et semait, dès l'aube levée; allez au chantier, demandez le maître, il est absent; allez dans l'étude, les livres sont ouverts sur la table, une phrase inachevée sur le papier s'arrête, la plume est auprès, l'œuvre est interrompue, le penseur est parti, l'écrivain s'en est allé. O douleur! ô souvenirs, souvenirs, regrets, heures de bonheur si vite évanouies!... O passé disparu! sérénité trompeuse! quoi! sitôt!... Alors l'épouse et l'époux orphelins se penchent sur leurs enfants, l'avenir sourit à travers les larmes, et la famille recommence.

« Toutes mes tendresses sont réunies en toi, « mon Hector. Aie pitié de ton fils et de ta « femme; ne nous expose point au plus affreux « de tous les malheurs. Demeure auprès de ce « rempart. Tu arrêteras d'ici la fuite des troupes. « Tu les obligeras à tenir ferme sur cette col- « line où sont ces figuiers sauvages, car c'est « par là qu'on peut le plus aisément escalader « nos murs et se rendre maître de Troie. Les « plus vaillans de nos ennemis, les deux Ajax, « Idoménée, les deux Atrides et le terrible fils

« de Tydée ont déjà tenté trois fois de s'ouvrir « ce chemin, et y sont venus avec toutes leurs « forces, soit que quelqu'un de leurs devins leur « eût donné ce conseil, ou qu'eux même en « combattant eussent remarqué que c'était là « l'endroit le plus faible. » — Andromaque n'est pas la mère spartiate qui attachant le bouclier à son fils lui dit : « Reviens dessus ou dessous. » Ce n'est pas Blanche de Castille disant à saint Louis : « Mieux aimerais vous voir mort « qu'en péché mortel! » Non c'est une femme qui aime, et qui a peur, pareille à la plupart des femmes. — Hector refuse de se laisser séduire par ce pieux stratagème : « Que diraient « les Troyens et les Troyennes, si comme un « lâche je me tenais éloigné du combat... Je « sais qu'un jour viendra que la sacrée ville de « Troie périra avec son roi et son peuple; mais « ni la chute de cet empire, ni la mort d'Hé« cube, ni celle de Priam, ni celle de tous mes « frères qui mordront la poussière sous les « coups de nos ennemis ne font point une si ter« rible impression sur moi que cette affreuse « pensée que quelqu'un des princes grecs (*quelque « guerrier d'Argos*, trad. de M. Saint-Marc

« Girardin) te prendra éplorée et tremblante, « t'emmènera captive dans sa patrie, et que là « il te faudra filer de la toile sous les ordres « d'une maîtresse, ou aller chercher de l'eau « aux fontaines publiques, souffrante et indi- « gnée, mais forcée de plier sous la dure néces- « sité; et alors, te voyant passer tout en larmes : « Voilà, dira-t-on la femme d'Hector qui savait « si bien combattre parmi les Troyens domp- « teurs de chevaux, quand les Grecs assié- « geaient Ilion. » C'est ainsi qu'on parlera sur « ton passage, et ce sera pour toi un nouveau « chagrin, pensant au mari que tu auras perdu « et qui aurait repoussé loin de toi le joug de la « servitude. Ah! puissé-je être mort, et la terre « amoncelée me couvrir tout entier, avant que « j'entende tes gémissements et que je voie ton « esclavage! »

Alors il embrasse son fils qui, effrayé à la vue du casque au panache flottant, se cache dans le sein de sa nourrice : puis le remettant aux bras d'Andromaque qui le reçoit avec un sourire mouillé de larmes :

« Andromaque, ne m'accuse point dans ton « cœur, et ne te plains pas avant le tems; au-

« cun guerrier tu le sais, ne me fera descendre « au tombeau avant le jour marqué par le sort; « et personne, brave ou lâche, personne, dès « qu'il est né, ne peut éviter sa destinée. Rentre « donc dans ta maison; distribue à tes esclaves « leur travail de chaque jour, le fuseau, la que- « nouille; surveille leur ouvrage; et nous tous, « guerriers nés dans Ilion, et moi surtout, nous « veillerons aux travaux de la guerre. »

Il part, après ces adieux; il part, se fiant en soi-même et aux dieux de sa patrie.

« La triste Andromaque, le visage couvert de « larmes, s'en va aussi de son côté, tournant « incessament sa tête pour revoir son cher Hec- « tor. Dès qu'elle arrive dans le palais, son « affliction et ses larmes jettent ses femmes « dans le désespoir. On n'entend partout que « pleurs, que cris et que gémissemens. Hector « vivant est pleuré comme mort. »

Telle est l'épouse dans Homère, dans ce divin poète qui contient tous les autres, pareil au ciel profond où se meuvent les étoiles. — Lorsque elle voit, du haut des remparts de Troie, le cadavre d'Hector attaché au char d'Achille, d'*Hector mort si jeune*, l'angoisse maternelle se

mêle aux regrets de la veuve, et de ses lèvres tombent ces navrantes paroles, — navrantes et vraies, hélas! — Nous que les révolutions et les exils ont ballottés de rivage en rivage, naufragés du droit, morts parmi les vivants, nous en savourons tristement la poignante réalité :

« Hélas! Hector, tu vas descendre dans les « ténèbres souterraines; et tu me laisses veuve « dans ton palais désert, et ton fils n'est encore « qu'un faible enfant! Hélas! quand même il « échapperait au courroux de la guerre, il n'a « plus à attendre que peines et malheurs. Il se « verra ravir ses champs, dont il ne pourra « pas défendre la borne consacrée! L'enfant « orphelin n'a point de protecteurs et d'amis; il « a le front baissé vers la terre et sa joue hu- « mide de larmes. En vain va-t-il, dans son « besoin, trouver les compagnons d'armes de « son père, prenant l'un par le manteau et l'autre « par la tunique; à peine par pitié lui donnent- « ils une coupe à moitié pleine qui mouille ses « lèvres et ne désaltère pas sa gorge desséchée. « Qui sait même si quelque enfant, heureux et « fier d'avoir son père et sa mère vivants encore « et puissants, ne le chassera pas du festin le

« frappant de la main et l'insultant de la parole?
« Va-t-en, misérable, dira-t-il, ton père n'est
« point assis à notre table. Et l'enfant revient
« alors en pleurant trouver sa mère qui est
« veuve. Malheureux Astyanax! qui autrefois,
« assis sur les genoux de son père, ne mangeait
« que la moelle la plus pure des viandes; et quand
« le sommeil venait le prendre à la fin de ses
« jeux, alors il s'allait reposer dans son lit, la
« tête penchée sur le sein de sa nourrice, le corps
« étendu sur une couche délicate, et s'endor-
« mait plein de joie et de bonheur. Qu'il va souf-
« frir maintenant privé de l'appui de son père! »

Admirez cette simplicité, messieurs; la nature est là vivante. Ainsi peignait le grand Homère. On ne connaissait pas alors le genre noble, le genre tempéré, ni le genre sublime; pas davantage le réalisme. Divisions des rhéteurs, vaine nomenclature des impuissants, ce n'est pas moi qui vous prendrai pour l'art éternel et divin. Vous êtes les masques de l'art qui cachez sa beauté immortelle!

Après le poète de Chio, nul n'osa rien changer au caractère de la veuve d'Hector. On toucha à ses aventures, on varia la trame de sa vie.

Nul ne toucha à ce cœur consacré, au fond duquel dormaient l'amour conjugal et l'amour maternel, ces deux axes du monde. Euripide lui-même, le révolutionnaire Euripide, respecta la tradition. Il l'a reprise dans deux tragédies : *Andromaque* et *les Troyennes*. Le sujet de celle-ci, suivant la remarque de M. Émile Souvestre. (Encore un mort parmi les rares amis de la justice! Notre chemin se remplit de tombes, et nous compterons bientôt les jours par les pierres tumulaires.) Le sujet est le partage des captives après la prise de Troie; l'intérêt est dans la destinée faite à chacune par le vainqueur. « *Les Troyennes*, dit, avec raison, M. Saint-Marc « Girardin, sont un tableau tragique plutôt qu'un « drame. » Autour d'*Hécube*, centre de l'action, personnification de la douleur de sa famille et du désastre de sa patrie, autour de l'aïeule vénérable qui déplore le néant de la magnificence des ancêtres et s'écrie :

« Hélas! hélas! et moi malheureuse, qui sera « mon maître? En quels lieux ma vieillesse lan- « guira-t-elle dans la servitude? Inutile fardeau « de la terre, cadavre animé, vain fantôme, « serai-je réduite à faire la garde devant un ves-

« tibule, ou à soigner les enfants d'une autre, « moi qui eus la gloire de régner sur Troie ? » — et ailleurs : « Je vois l'ouvrage des Dieux « qui élèvent ce qui est humble et renversent ce « qu'on croit élevé ; » — autour, dis-je, de cette image de la misère et de la résignation, pleurent et se lamentent Cassandre, Andromaque, Hélène, le chœur des captives. Cependant le malheur au malheur s'ajoute. Ce n'est point assez d'avoir assisté à la ruine d'Ilion, d'être assise en pleurant parmi ces débris, de voir fumer les décombres ; ce n'est pas assez de la mort de Priam, et d'Hector et de Polyxène ; les Grecs implacables veulent faire périr Astyanax. Cet innocent sera précipité du sommet des tours. Alors sa mère, lorsque Thaltybios lui annonce la nouvelle fatale :

« O mon fils, ô doux objet de ma tendresse, « tu vas périr par une main ennemie, tu vas « abandonner ta mère désolée ! C'est la valeur « de ton père qui te tue ; elle qui fut le salut de « tant d'autres, la vertu de ton père t'a mal « servi. O hymen infortuné, couche nuptiale, « pour lesquels j'entrai jadis dans le palais « d'Hector, non pas pour enfanter une victime

« réservée aux Grecs, mais un maître à la fertile « Asie. Tu pleures, ô mon fils! as-tu le senti- « ment de tes maux? Pourquoi tes mains m'em- « brassent-elles? Pourquoi t'attacher à ma robe, « comme un jeune oiseau s'abrite sous l'aile de « sa mère? Hector ne sortira point de la terre, « armé de sa lance redoutable, pour être ton « libérateur; ni sa famille, ni la puissance phry- « gienne ne peuvent te secourir; mais impitoya- « blement précipité la tête la première du haut « d'une roche, tu vas rendre le dernier soupir. « O fis chéri, que ta mère presse entre ses bras, « douce haleine que je respire, c'est donc en vain « que ce sein t'a nourri, en vain je me suis épui- « sée de peines et de tourmens! Pour la dernière « fois, embrasse ta mère, presse-toi contre son « cœur, de tes bras entoure mon corps, et que « ta bouche s'unisse à la mienne! »

« Quoi! ce sein virginal! ces joues, ces che- « veux blonds! ah! ma fille! » s'écrie dans *Iphigénie à Aulis* le roi Agammemnon ; car le cœur de l'homme et celui de la femme se touchent par les mystérieuses fibres de la même douleur. Le père aussi pleure en regardant son enfant qui va mourir. Insensés qui parlez de l'inégalité de

l'homme et de la femme! Ils ne sont qu'un; leur couple est unité : regardez-les tous deux au cimetière : agenouillés, pensifs, ils mouillent de leurs larmes une terre fraîchement remuée. Le mariage a pour but et pour joie le sourire du nouveau-né; mais la mort resserre son attache. Le berceau appartient à la femme. L'époux et l'épouse sont égaux devant le cercueil. — Andromaque part pour l'exil. Le cadavre de l'enfant est rapporté à Hécube pour qu'elle lui rende les honneurs funèbres :

« Infortuné, » s'écrie-t-elle à l'aspect de ce pauvre petit brisé par la chute, « comme les « murs de notre ville, ouvrage d'Apollon, ont « défiguré ta tête charmante et cette chevelure « qui reçut tant de fois les soins et les baisers « d'une mère! De ces os fracassés découle le « sang... O mains chéries dont les gestes me « rappelaient Hector! vous voilà brisées! Bou- « che adorée, qui me charmais par tes doux « propos, tu m'abusais lorsque, appuyée à mon « épaule, tu répétais : Mère, je veux couper sur « ta tombe toutes les boucles de ma chevelure, « je veux y conduire tous ceux de mon âge pour « t'adresser de tendres adieux! Hélas! c'est moi

« qui te pleure, enfant; courbée sous le faix des « années, sans famille, sans patrie, c'est moi qui « dois te rendre ces tristes et derniers devoirs. »

Oh ! si je te perdais !... Non c'est une pensée
Que je ne pourrais pas supporter un moment !
Souris-moi donc un peu. Ton sourire est charmant.
Oui, c'est toute ta mère ! Elle était aussi belle;
Tu te passes souvent la main au front comme elle,
Comme pour l'essuyer; car il faut au cœur pur
Un front tout innocence et des cieux tout azur.
Tu rayonnes pour moi d'une angélique flamme,
A travers ton beau corps mon âme voit ton âme;
Même les yeux fermés, c'est égal, je te vois.
Le jour me vient de toi. Je me voudrais parfois
Aveugle et l'œil voilé d'obscurité profonde,
Afin de n'avoir pas d'autre soleil au monde!

Telles sont, messieurs, les paroles qu'adresse à Blanche, dans *le Roi s'amuse* de M. V. Hugo, un père désolé comme Hécube et comme Andromaque. La veuve en son enfant voit son mari, l'aïeule son fils, Triboulet sa femme; tant il est vrai que l'enfance est le miroir des générations. L'humanité, comme en un lac aux ondes inviolées, se reflète dans l'enfance.

Après Homère et Euripide, Virgile reprend la légende. Énée côtoyant les rivages de l'Épire,

entre au port de Chaonie et monte à la ville élevée de Buthrote :

Littoraque Epiri legimus, portuque subimus
Chaonio, et celsam Buthroti adcedimus urbem

Là, il apprend qu'un fils de Priam, Helenus, règne sur des villes grecques; il possède le sceptre et l'épouse de Pyrrhus, et de nouveau Andromaque est soumise à un époux troyen.

Hic incredibilis rerum fama occupat aures,
Priamiden Helenum Graias regnare per urbes,
Congugio Eacidæ Pyrrhi sceptrisque potitum
Et patrio Andromachen iterum cessisse marito.

Abandonnant ses vaisseaux au rivage, il s'éloigne du port :

Progredior portu, classes et litora linquens.
— Solemnes tum forte dapes, et tristia dona,
Ante urbem in luco, falsi Simoëntis ad undam
Libabat cineri Andromache, manesque vocabat
Hectoreum ad tumulum, viridi quem cespite inanem,
Et geminas, causam lacrimis, sacraverat aras.

« En ce moment, non loin de la ville, dans un « bois sacré, préparant un festin et de funèbres « dons, Andromaque aux bords de l'onde d'un « faux Simoïs, offrait des libations à la cendre

« de son époux, entre deux autels de vert gazon.
« Sur un vain tombeau, source de ses larmes,
« elle appelait les mânes d'Hector. »

Un tombeau vide, l'onde d'un faux Simoïs! souvenirs de la patrie, images du pays absent, sites, sommets, vallées, bois, fleuves de la contrée natale, les proscrits vous emportent avec eux. Aux bords du Léman madame de Staël regrettait le ruisseau de la rue du Bac. J'ai vu des bannis au cœur fort, je les ai vu s'attendrir en respirant le parfum d'une fleur qui, là bas, poussait dans le jardin de leur mère. — Aucun poète n'a mieux chanté ces douleurs, aucun sans doute ne les a plus vivement épouvées que Virgile, né au milieu des guerres civiles, témoin des vengeances des partis, vivant sur un sol qui changeait de propriétaire à chaque secousse de la fortune.

Nos patricæ fines, et dulcia linquimus arva,
Nos patriam fugimus!...
— Fortunate senex! Ergo, tua rura manebunt
Fortunate senex! hic, inter flumina nota
Et fontes sacros, frigus captabis opacum (1).

(1) Première églogue.

« Nous fuyons les frontières, nous abandon-« nons les champs aimés, nous quittons la pa-« trie!... Heureux vieillard! ainsi tes champs te « resteront. Heureux vieillard! ici, parmi les « ruisseaux connus et les fontaines sacrées, tu « prendras le frais! »

Andromaque, trompant sa douleur, et, pareille à Cornélie, regrettant de ne pouvoir pleurer sur des urnes pleines :

Nunquam plenas plangemus ad urnas.

Andromaque aperçoit Enée :

Conspexit venientem, et Troia circum
Arma amens vidit, magnis exterrita monstris,
Deriguit visu in medio; calor ossa reliquit
Labitur...

« Hors d'elle-même, à l'aspect des armes « troyennes, éperdue à cette apparition prodi-« gieuse, la chaleur abandonne ses os, elle « tombe. » Puis, recouvrant un peu de force :

Dejecit vultum, et demissa voce locuta est :
« O felix una ante alias Priameia virgo,
Hostilem ad tumulum, Trojæ sub mœnibus altis,
Jussa mori, quæ sortitus non pertulit ullos,

Nec victoris heri tetigit captiva cubile!
Nos, patria incensa, diversa per æquora vectæ,
Stirpis Achilleæ fastus, juvenemque superbum,
Servitio enixæ, tulimus, qui deindè, secutus,
Ledæam Hermionem, Lacedæmoniosque hymenæos,
Ast illum, ereptæ magno inflammatus amore
Conjugis, et scelerum Furiis agitatus, Orestes
Excipit incautum, patriasque obtruncat ad aras. »

« Elle baissa les yeux et d'une voix plaintive : « O Polyxène! ô la plus heureuse des filles de « Priam! Condamnée à mourir sur le tombeau « d'un ennemi au pied des hautes murailles de « Troie, tu ne subis pas d'autres malheurs, le « sort ne te donna point un maître, et, captive, « tu n'entras point dans le lit d'un vainqueur. « Et moi, j'ai vu ma patrie dévorée par les « flammes ; j'ai été traînée de mer en mer; « esclave il m'a fallu supporter les dédains de « la famille d'Achille et les transports d'un « guerrier superbe. Devenue mère enfin, je me « suis vue abandonnée pour la fille d'Hélène et « l'alliance du roi de Lacédémone... Cependant « égaré par l'amour, tourmenté par les furies, « Oreste surprend le ravisseur de son épouse « et l'immole au pied des autels de sa patrie. »

« — Voilà, en peu de vers, écrivait Racine « dans sa seconde Préface, tout le sujet de cette « tragédie : voilà le lieu de la scène, l'action qui « s'y passe, les quatre principaux acteurs, et « même leurs caractères, excepté celui d'Her- « mione, dont la jalousie et les emportemens « sont assez marqués dans l'*Andromaque* d'Euri- « pide. — C'est presque la seule chose que j'em- « prunte ici de cet auteur. Car, quoique ma « tragédie porte le même nom que la sienne, le « sujet en est pourtant très différent. Andro- « maque, dans Euripide, craint pour la vie de « Molossus, qui est un fils qu'elle a eu de Pyr- « rhus (Néoptolème), et qu'Hermione veut faire « mourir avec sa mère. Mais ici il ne s'agit point « de Molossus : Andromaque ne connaît point « d'autre mari qu'Hector, ni d'autre fils qu'As- « tyanax. J'ai cru en cela me conformer à « l'idée que nous avons maintenant de cette « princesse. La plupart de ceux qui ont entendu « parler d'Andromaque ne la connaissent guère « que pour la veuve d'Hector et pour la mère d'As- « tyanax. On ne croit point qu'elle doive aimer « ni un autre mari, ni un autre fils; et je doute « que les larmes d'Andromaque eussent fait sur

« l'esprit de mes spectateurs l'impression qu'elles « y ont faite, si elles avaient coulé pour un « autre fils que celui qu'elle avait d'Hector. »

Admirable instinct de Racine. Il semble en effet que la captive livrée au vainqueur, jetée en son lit par le sort des batailles, lui enfantant un fils dans les larmes, aimant ce fils de la servitude de l'amour viscéral des mères, il semble que cette Andromaque dépouillée par la force du prestige de sa fidélité, souillée, d'une infamie même fatale, d'un stupre involontaire, perdrait, aux yeux des modernes, quelque chose de sa pureté et de sa grandeur. Andromaque, mère d'un seul enfant, enchaînée à la mémoire d'un seul homme, vivant au sein de ces deux amours qui sont le même amour, conserve je ne sais quelle intégrité virginale. — Le sujet de la tragédie d'Euripide c'est le meurtre de Molossus, exigé par Hermione, par l'épouse légitime jalouse d'une rivale captive. « Le sujet de la « tragédie de Racine, fait observer M. Saint-« Marc Girardin, est bien moins le péril d'As-« tyanax que l'amour de Pyrrhus pour Andro-« maque et son incertitude entre Andromaque « et Hermione. Qui l'emportera d'Andromaque

« ou d'Hermione? Voilà tout l'intérêt de la pièce. « L'amour de Pyrrhus, cet amour tantôt sup-« pliant et tantôt impérieux, plein de colères « qu'un coup d'œil apaise, et de résolutions « qu'un mot change, cet amour fait le fond de « la pièce et il en fait toutes les péripéties. » — Pyrrhus a été peint par Virgile, d'un pinceau fougueux et magistral :

Vestibulum ante ipsum primoque in limine Pyrrhus
Exsultat, telis et luce coruscus aëna.
Qualis ubi in lucem coluber mala gramina pastus,
Frigida sub terra tumidum quem bruma tegebat,
Nunc positis novus exuviis, nitidus que juventa,
Lubrica convolvit sublato pectore terga
Arduus ad solem, et linguis micat ore trisulcis.

« Devant le vestibule, sur le seuil même, Pyr-« rhus se dresse, resplendissant de l'éclat de « ses armes d'airain; tel reparaît à la lumière, « nourris d'herbes empoisonnées, un serpent « que l'hiver enfermait gonflé sous la terre « refroidie; maintenant, rejetant ses dépouilles, « nouveau, brillant de jeunesse, il se redresse « au soleil, élève sa poitrine, déroule sa croupe « glissante, et dans sa gueule fait resplendir « son triple dard. »

Instat vi Patria Pyrrhus ; nec claustra, neque ipsi
Custodes sufferre valent. Labat ariete crebro
Janua, et emoti procumbunt cardine postes.
Fit via ; rumpunt aditus, primosque trucidant
Immissi Danai...

« Pyrrhus bouillant de la fureur paternelle, « s'élance; ni les barrières, ni les gardes ne « peuvent l'arrêter. A coups redoublés, le bélier « ébranle les portes; arrachées de leurs gonds, « elles tombent. La force lui ouvre un chemin. « Les Grecs rompent l'étroit passage, et mas- « sacrent les vaincus. »

Cet égorgement, ces cris lamentables, cette nuit funèbre, tant de douleurs inguérissables, un si vaste écroulement de sa fortune, l'assassinat de Polyxène et de Priam, l'Andromaque d'Euripide en apporte le souvenir résigné dans la maison de Pyrrhus. Captive, humiliée, proie de la fatalité et de la luxure antiques elle partage la couche et subit les étreintes de l'artisan de sa ruine. — L'Andromaque de Racine, prisonnière dans le palais du vainqueur, mais prisonnière comme une reine; enveloppée de la majesté royale et de ses voiles de veuve, fière et triste comme celle dont je parlais en commen-

çant, la femme exilée de Charles Stuart, s'efforce de sauver à la fois sa pudeur et son fils. Elle dispute à Pyrrhus les deux derniers biens que le sort lui laisse ; elle traite avec lui d'égale à égale, de majesté à majesté. Mélancolique, hautaine, retenant ses larmes qui coulent malgré elle, dévorant ses regrets, cachant ses souvenirs, ombre du passé, doux fantôme, tantôt elle se confie à Céphise, née à Troie, autrefois témoin de sa grandeur, maintenant compagne de sa captivité, jadis esclave, aujourd'hui consolatrice :

CÉPHISE.

Madame, à votre époux c'est être assez fidèle
Trop de vertu pourrait vous rendre criminelle.
Lui-même il porterait votre âme à la douceur.

ANDROMAQUE.

Quoi ! je lui donnerais Pyrrhus pour successeur ?

CÉPHISE.

Ainsi le veut son fils, que les Grecs vous ravissent.
Pensez-vous qu'après tout ses mânes en rougissent ?

Qu'il méprisât, madame, un roi victorieux
Qui vous fait remonter au rang de vos aïeux,
Qui foule aux pieds pour vous vos vainqueurs en colère,
Qui ne se souvient plus qu'Achille était son père,
Qui dément ses exploits, et les rend superflus?

ANDROMAQUE.

Dois-je les oublier, s'il ne s'en souvient plus?
Dois-je oublier Hector privé de funéraille,
Et traîné sans honneur autour de nos murailles?
Dois-je oublier mon père à mes pieds renversé,
Ensanglantant l'autel qu'il tenait embrassé?
Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle;
Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelans,
Entrant à la lueur de nos palais brûlans,
Sur tous mes frères morts se faisant un passage,
Et, de sang tout couvert, échauffant le carnage;
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourans
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirans;
Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue:
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue;
Voilà par quels exploits il sut se couronner;
Enfin, voilà l'époux que tu me veux donner.
Non, je ne serai point complice de ses crimes;
Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernières victimes.
Tous mes ressentiments lui seraient asservis!...

Tantôt par sa douleur, par sa dignité, elle s'efforce de toucher, de calmer Pyrrhus :

PYRRHUS.

Me cherchiez-vous, madame ?
Un espoir si charmant me serait-il permis ?

ANDROMAQUE.

Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.
Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie ;
J'allais, seigneur, pleurer un moment avec lui :
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui !

Tantôt elle essaie de piquer son orgueil, et, sans l'encourager, par une coquetterie sublime, excite innocemment son amour. — La coquetterie, même dans la douleur, n'est-ce pas toute la femme moderne ! — Mais celle d'Andromaque jaillit de sa tendresse maternelle. Et d'ailleurs, elle a été belle, elle s'en souvient, elle l'est encore. On l'appelait Andromaque aux bras blancs, λευκολενος ; quelle femme oublie cela ? Combien même, je dis des plus modestes, prennent la remembrance pour la réalité, sincèrement confondent le présent et le passé ; naïvement

étalent comme roses de mai les rhododendrons qui poussent sous la neige!... Avec quelle grace! avec quelle retenue, Andromaque laisse entrevoir les charmes de sa jeunesse! *Où sont les neiges d'Antan?* — Pyrrhus, en lui annonçant qu'Astyanax va périr, s'offre à le protéger :

PYRRHUS.

Je ne balance point, je vole à son secours.
Je défendrai sa vie aux dépens de mes jours.
Mais, parmi ces périls où je cours pour vous plaire,
Me refuserez-vous un regard moins sévère?
Haï de tous les Grecs, pressé de tous côtés,
Me faudra-t-il combattre encor vos cruautés?
Je vous offre mon bras. Puis-je espérer encore
Que vous accepterez un cœur qui vous adore?
En combattant pour vous, me sera-t-il permis
De ne vous point compter parmi mes ennemis?

Ainsi parle ce Pyrrhus de Trianon. Alors Andromaque :

Seigneur, que faites-vous, et que dira la Grèce?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse?
Voulez-vous qu'un dessein si beau, si généreux,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux?
Captive, toujours triste, importune à moi-même,
Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime?

Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés
Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés?
Non, non : d'un ennemi respecter la misère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur,
Sans me faire payer son salut de mon cœur,
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asile;
Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.

Et comme Pyrrhus dont la passion s'irrite à mesure qu'Andromaque se fait plus triste, plus plaintive, tranchons le mot, plus maussade, comme Pyrrhus, en héros galant qui sait la valeur des mots et que les concetti ont bonne façon dans les discours d'un amoureux, s'écrie :

Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troie
Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,
Tant de soins, tant de pleurs, tant d'ardeurs inquiètes...
Hélas! fus-je jamais si cruel que vous l'êtes?
Mais enfin, tour à tour, c'est assez nous punir;
Nos ennemis communs devraient nous réunir.
Madame, dites-moi seulement que j'espère :
Je vous rends votre fils, et je lui sers de père;
Je l'instruirai moi-même à venger les Troyens;
J'irai punir les Grecs de vos maux et des miens.

Animé d'un regard, je puis tout entreprendre :
Votre Ilion encor peut sortir de sa cendre ;
Je puis, en moins de temps que les Grecs ne l'ont pris,
Dans ses murs relevés couronner votre fils ;

à ce madrigal de soldat, Andromaque, répond, en baissant les yeux, ses beaux yeux !

Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guère ;
Je les lui promettais tant qu'a vécu son père.
Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor,
Sacrés murs que n'a pu conserver mon Hector !
A de moindres faveurs des malheureux prétendent,
Seigneur ; c'est un exil que mes pleurs vous demandent ;
Souffrez que, loin des Grecs, et même loin de vous,
J'aille cacher mon fils et pleurer mon époux.
Votre amour contre nous allume trop de haine :
Retournez, retournez à la fille d'Hélène.

Comme elle sait qu'il n'y retournera pas, et que le meilleur moyen de l'empêcher de partir, c'est de lui dire : Allez-vous-en ! Non que je veuille insinuer qu'Andromaque aspire à remplacer Hermione, à se faire aimer de Pyrrhus. Je crois au contraire que le souvenir d'Hector suffit à son cœur. Vertueusement coquette, elle ne promet rien au fils d'Achille, mais elle ne le désespère pas. Ne peut-on rester fidèle à son

mari sans se cloîtrer? et pour sauver un fils n'est-il pas permis d'user d'un peu de manége? Combien n'ont pas cette excuse? — C'est dans ces nuances délicates, dans ces clairs-obscurs du caractère des femmes que triomphe le génie de Racine. Là, il est sans rival. Chimène, Émilie, Pauline ont-elles vécu ailleurs que dans la fantaisie héroïque de Corneille? Andromaque, Hermione, Iphigénie, Clytemnestre, je les reconnais. Vous voudriez ressembler aux premières, mesdames, et les secondes vous ressemblent. Corneille, c'est l'idéal. Racine, c'est le réel ; un réel très passionné, très gracieux, très pur et très fidèle — dont il se faut bien accommoder, en attendant mieux. — A ce sujet, M. Nisard raconte une anecdote que je vous demande la permission de reproduire. La chose se passe en Allemagne, dans le pays des légendes :

« En 183... » (date mystérieuse) « j'étais pour un « soir l'hôte d'une famille allemande nombreuse « et respectable, où l'on s'occupait beaucoup « des lettres françaises, et où l'on en parlait avec « goût et dans le plus pur français. Après « quelque conversation sur les auteurs alors à « la mode, on en vint au XVIIe siècle et à Racine.

« On l'admirait beaucoup; mais on admirait « davantage Schiller. Je protestai comme Fran- « çais et comme lettré; et parmi tout ce qu'on « voulut bien écouter de l'apologie que je fis de « Racine, j'insistai sur ce qu'il y avait d'appli- « cation à faire de ces tragédies à la plupart « de nos conditions. Et l'exemple d'Agrippine « s'étant présenté : « Combien, dis-je, n'y a-t-il « pas d'Agrippine domestiques, femmes de tête « comme on les appelle qui veulent rester maî- « tresses dans la maison d'un fils devenu chef « de famille, et qui continuent à gouverner sous « le nom de ce fils? » Je développai cette idée, « faisant d'ailleurs les différences, adoucissant « les traits de ces Agrippine, substituant des « fils simplement faibles à des fils capables de « faire assassiner leurs mères; et des mères « simplement impérieuses à des épouses empoi- « sonnant leurs maris. Mes réflexions parais- « saient fort goûtées, et j'étais heureux de pou- « voir faire honneur à Racicne d'un silence « qui n'était interrompu par aucune remarque. « L'heure de se retirer étant venue, je sortis « avec un Français, ami fort ancien de cette fa- « mille, qui, à peine dans la rue, me dit : Savez-

« vous ce que vous venez de faire? » — Quoi « donc? » — « Agrippine et Néron vous écou« taient. Vous avez fort contrarié Agrippine « qui a fait la fortune de son fils et qui veut « continuer à la gérer; mais, en revanche, vous « avez fait plaisir à Néron ; c'est un excellent « fils; il n'est pas homme à secouer le joug » (un Néron allemand); « mais il le sent, et il « sait gré à ceux qui lui conseillent de régner. « Il y a même un Burrhus; c'est un honnête « commis placé par la mère auprès du fils, et « qui prend l'intérêt de Néron plus que ne veut « Agrippine. » Je fus fâché d'avoir admiré « Racine si mal à propos; mais je retins cette « preuve en action de la vérité pratique de ses « tragédies. »

S'il se rencontre des. Agrippine en Allemagne, pourquoi pas en Angleterre des Athalie, en Italie des Phèdre, en France des Roxane, des Andromaque en Belgique? — Andromaque, messsieurs, me paraît surtout admirable dans deux scènes où Racine lui prête le langage le plus élégiaque et le plus fier qui soit tombé jamais des lèvres d'une femme. Je veux parler de la quatrième scène du troisième acte, et de

la première du quatrième. Pyrrhus blessé, outragé par les dédains de la veuve d'Hector, retourne, pour un moment, *à la fille d'Hélène.* Andromaque, mettant sous les pieds de la mère la vanité de la femme, implore Hermione en faveur d'Astyanax :

ANDROMAQUE.

Où fuyez-vous, madame ?
N'est-ce pas à vos yeux un spectacle assez doux
Que la veuve d'Hector pleurant à vos genoux ?
Je ne viens point ici, par de jalouses larmes,
Vous envier un cœur qui se rend à vos charmes.
Par une main cruelle, hélas ! j'ai vu percer
Le seul où mes regards prétendaient s'adresser :
Ma flamme par Hector fut jadis allumée ;
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée.
Mais il me reste un fils. Vous saurez quelque jour,
Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour ;
Mais vous ne saurez pas, du moins je le souhaite
En quel trouble mortel son intérêt nous jette,
Lorsque de tant de biens qui pouvaient nous flatter,
C'est le seul qui nous reste, et qu'on veut nous l'ôter.
Hélas ! lorsque, lassés de dix ans de misère,
Les Troyens en courroux menaçaient votre mère,
J'ai su de mon Hector lui procurer l'appui :
Vous pouvez sur Pyrrhus ce que j'ai pu sur lui.

Que craint-on d'un enfant qui survit à sa perte?
Laissez-moi le cacher dans quelque île déserte;
Sur les soins de sa mère on peut s'en assurer,
Et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer.

Quelle pureté! quelle harmonie! La musique racinienne, la mélodie du vers répondent à la douce résignation. — Enfin la pauvre mère se résout à épouser Pyrrhus. Cet hymen qui sauvera son fils, elle le couronnera par son suicide. A l'autel, oui; à la couche nuptiale, jamais! au tombeau! Noces funèbres; Andromaque n'y paraîtra que pour mourir. Elle ne portera pas le deuil de son honneur.

ANDROMAQUE, *à Céphise.*

Je confie à tes soins mon unique trésor :
Si tu vivais pour moi, vis pour le fils d'Hector.
De l'espoir des Troyens seule dépositaire,
Songe à combien de rois tu deviens nécessaire.
Veille auprès de Pyrrhus; fais-lui garder sa foi :
S'il le faut, je consens qu'on lui parle de moi.
Fais-lui valoir l'hymen où je me suis rangée :
Dis-lui qu'avant ma mort je lui fus engagée;
Que ses ressentiments doivent être effacés;
Qu'en lui laissant mon fils c'est l'estimer assez.

Fais connaître à mon fils les héros de sa race;
Autant que tu pourras, conduis-le sur leur trace :
Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté,
Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été;
Parle-lui tous les jours des vertus de son père
Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère.
Mais qu'il ne songe plus, Céphise, à nous venger :
Nous lui laissons un maître, il le doit ménager.
Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste :
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste;
Et pour ce reste enfin j'ai moi-même, en un jour,
Sacrifié mon sang, ma haine et mon amour.

Messieurs, j'en ai dit assez pour vous initier aux poétiques richesses du rôle d'Andromaque. Racine emprunte à Homère le caractère de son héroïne, mais il ne lui emprunte ni sa simplicité ni sa sérénité. Les conditions du drame sont autres que celle de l'épopée. — Il dépasse Euripide par la peinture de passions, par le récit de combats intérieurs inconnus aux anciens. Son Andromaque ressemble surtout à celle de Virgile, avec quelques traits de la Cornélie de Lucain; moins sévère pourtant que la veuve de Pompée, car la nonchalance asiatique s'accoutume malaisément à l'austérité des matrones

romaines. Ce que j'en admire, c'est la vérité. Elle aime, elle s'alarme, elle tremble, elle est mère, elle est épouse, elle est femme. A vingt-sept ans Racine a pénétré au fond de ce mobile mystère. Que dis-je mobile? Les autres amours le sont en effet, et capricieux, et changeants. L'amour maternel est le même depuis le premier jour. Abel a été aimé comme le sera le dernier né parmi les hommes. Éternellement tendre, éternellement dévoué, éternellement inquiet, l'amour maternel pleure et sourit sur le berceau du monde, et c'est une mère qui coudra le linceul de l'humanité. Alors, pareille à Rachel elle ne voudra pas être consolée parce que ses fils ne seront plus.

Que dirai-je des autres personnages? Je ne parle pas de Pylade sorte de confident banal qui n'est là que pour donner la réplique à Oreste, ni de Pyrrhus jugé et blâmé par tous les critiques et dont Boileau lui-même disait à Racine :

> Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
> Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus ;

je parle d'Hermione et d'Oreste, de la fille

d'Hélène et du fils d'Agamemnon : la première passionnée, amoureuse, impérieuse, jalouse; le second amer, sombre, désenchanté. Dans la tragédie d'Euripide, la jalousie d'Hermione, femme de Néoptolème, est celle de la femme libre à qui une rivale esclave dispute, non la tendresse, mais l'autorité. Ce n'est pas cette jalousie raffinée qui s'attache à conserver entier le cœur de l'époux et s'acharne à perdre celle qui le partage. C'est, si je l'ose dire, une jalousie brutale et domestique; elle veut, non l'intégrité de l'âme, mais l'intégrité du foyer. Elle représente le principe de la monogamie grecque et le défend avec l'orgueil de la race et la force de la loi contre la polygamie asiatique. Simple d'ailleurs, en son langage, mais non sans une sorte de vanité à la fois arrogante et naïve :

« Ces parures d'or qui brillent sur ma tête, ces « riches vêtemens, ces tissus précieux dont mon « corps est couvert ne sont point de la maison « d'Achille ou de Pélée; mais je les ai apportés « ici ces présens de noces de la terre de Sparte; « Ménélas mon père me les a donnés avec une « dot magnifique; j'ai donc le droit de parler « librement. Mais toi, esclave et captive par le

« sort de la guerre, tu voudrais me chasser de « ce palais pour y être maîtresse; tu me rends « odieuse à mon époux par tes maléfices, et tu « as frappé mon sein de stérilité; car l'esprit des « femmes de l'Asie est habile dans ces arts « funestes; mais je réprimerai ton audace; ni la « demeure de la fille de Nérée, ni ce temple, ni « cet autel ne te protégeront, mais tu mour- « ras... — Malheureuse, tu en viens à ce point « d'égarement d'oser entrer dans le lit de celui « dont le père a tué ton époux, et avoir des en- « fants du meurtrier. Telles sont les mœurs de « la race barbare... Mais ne t'avise pas de les « introduire chez nous; car il n'est pas honnête « qu'un seul homme tienne deux femmes sous « ses lois » (littéralement : *tienne les rênes de deux femmes*, ce qui (honni soit qui mal y pense), semblerait indiquer que les femmes grecques étaient, comme dit Molière, difficiles à brider). « Celui-là doit se contenter d'une seule com- « pagne qui veut avoir une maison bien gou- « vernée. »

Bonne ménagère d'ailleurs et prudente, elle n'a péché que par suite des mauvais conseils :

« Je nageais dans l'opulence, je régnais dans

« le palais, j'aurais mis au jour des enfants légi-
« times, et ceux de ma rivale étaient des bâtards
« à moitié esclaves des miens. Oh! que jamais,
« je le répète, que jamais les hommes sensés
« qui ont une femme ne permettent aux femmes
« d'entrer dans leur maison et de fréquenter
« leurs épouses; car elles sont des maîtresses
« de corruption. L'une est payée pour la cor-
« rompre; une autre, qui se sent coupable, veut
« l'entraîner avec elle dans le mal; un grand
« nombre par libertinage. Et voilà comment le
« désordre trouble les familles. Contre ces
« fléaux gardez les portes de vos maisons avec
« des serrures et des verroux; les visites des
« femmes du dehors ne produisent rien de
« bon; au contraire, elles font beaucoup de
« mal. »

Bartholo et Sganarelle verrouillaient la porte de Rosine et d'Agnès contre les visites d'Almaviva et d'Horace. Mieux leur en eût pris de suivre les conseils d'Euripide. Et encore....

L'Hermione de Racine ne s'abaisse ni à ces détails, ni à cette puérile arrogance. Reine, comme Andromaque, en proie aux fureurs d'un

amour insatiable, elle veut de Pyrrhus la main et le cœur, elle aspire à régner; ardente, audacieuse, superbe, soit qu'elle s'écrie :

Je ne t'ai point aimé, cruel! Qu'ai-je donc fait?
J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos princes;
Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces;
J'y suis encor, malgré tes infidélités,
Et malgré tous mes Grecs honteux de mes bontés.
Je leur ai commandé de cacher mon injure;
J'attendais en secret le retour d'un parjure;
J'ai cru, que tôt ou tard, à ton devoir rendu,
Tu me rapporterais un cœur qui m'était dû.
Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle?
Et même en ce moment où ta bouche cruelle
Vient si tranquillement m'annoncer le trépas,
Ingrat, je doute encor si je ne t'aime pas...

soit que, d'un ton bref, d'un voix impatiente et sourde, à Cléone qui s'étonne de son silence après l'abandon de Pyrrhus, elle réponde :

Fais-tu venir Oreste?

ou bien, qu'après avoir ordonné l'assassinat de son amant, elle s'abandonne à la double pen-

sée du crime et de son amour et savoure à la fois ces deux amertumes :

Où suis-je? Qu'ai-je fait? Que dois-je faire encore?
Quel transport me saisit? Quel chagrin me dévore?
Errante et sans dessein, je cours dans ce palais.
Ah! ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais?
Le cruel! de quel œil il m'a congédiée :
Sans pitié, sans douleur au moins étudiée!
L'ai-je vu s'attendrir, se troubler un moment?
En ai-je pu tirer un seul gémissement?
Muet à mes soupirs, tranquille à mes alarmes,
Semblait-il seulement qu'il eût part à mes larmes?
Et je le plains encore? Et, pour comble d'ennui,
Mon cœur, mon lâche cœur s'intéresse pour lui?
Je tremble au seul penser du coup qui le menace?
Et prête à me venger, je lui fais déjà grâce?
Non, ne révoquons point l'arrêt de mon courroux;
Qu'il périsse! aussi bien il ne vit plus pour nous.
Le perfide triomphe, et se rit de ma rage :
Triomphant dans le temple, il ne s'informe pas
Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas.
Il me laisse, l'ingrat! cet embarras funeste.
Non, non, encore un coup, laissons agir Oreste.
Qu'il meure, puisqu'enfin il a dû le prévoir,
Et puisqu'il m'a forcée enfin à le vouloir...
A le vouloir? Hé quoi! c'est donc moi qui l'ordonne?
Sa mort sera l'effet de l'amour d'Hermione?

soit enfin, qu'elle jette à Oreste éperdu, tout sanglant du meurtre de Pyrrhus, ces mots effroyables :

Tais-toi, perfide,
Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide.
Va faire chez tes Grecs admirer ta fureur,
Va : je la désavoue, et tu me fais horreur.
Barbare, qu'as-tu fait? Avec quelle furie
As-tu tranché le cours d'une si belle vie?
Avez-vous pu, cruels, l'immoler aujourd'hui,
Sans que tout votre sang se soulevât pour lui?
Mais parle : de son sort qui t'a rendu l'arbitre?
Pourquoi l'assassiner? Qu'a-t-il fait? A quel titre?
Qui te l'a dit?

Hermione est une des plus belles créations de Racine, une des plus poignantes. Sur aucun théâtre, jamais aucun poète n'a fait mieux parler, soupirer, rugir cette passion dominatrice, exclusive, ce monstrueux et sublime égoïsme de l'amour. Je demeure confondu en présence de tant d'habileté unie à tant d'éloquence, et je ne sais lequel admirer le plus de l'inspiration poétique ou de l'observation morale.

Quant à Oreste, messieurs, à cet Hamlet des temps antiques, il avait été buriné par la plume

d'Eschyle. Euripide à son tour ajoute quelques coups de ciseau à cette statue de la fatalité, mais la marque demeure du puissant Eschyle empreinte sur le socle. Les âges ne l'enlèveront pas. La statue pourra changer de nom et de visage : elle s'appellera Œdipe, Jocaste, Phèdre, Job, Hamlet, Faust, Manfred; vous diriez qu'elle marche à travers le temps, à travers les mœurs, les coutumes, les civilisations diverses, et cependant Eschyle l'a plantée sur sa base immobile. Elle reposera sans cesse sur la faiblesse humaine, elle sera sans cesse dominée, écrasée par la volonté des dieux. Cariatide courbée sous le poids énorme des cieux, Oreste figure l'humanité aplatie sous le joug des maîtres qu'elle s'est donnés. Visibles ou invisibles, ils l'enchaînent de liens qu'elle-même a forgés. — Masque tragique de la destinée pleine d'ombre, Oreste symbolise en outre la conscience humaine, car les furies qui le poursuivent ne sont pas autre chose que les vengeresses de la justice et leurs grognements indignés le cri du témoin interne et la sentence du juge.

Oui, c'est là notre loi : habiles, marchant au but, nous gar-

dons religieusement le souvenir des crimes. Nous sommes pour les mortels des juges inexorables. Nous habitons, séparées des autres dieux, un royaume triste et désolé; là ne pénètrent jamais les rayons du soleil; là les chemins sont difficiles pour les vivants et pour les morts. Quel mortel ne sent en lui une crainte respectueuse au spectacle de cette terrible puissance que m'ont attribuée les décrets du destin et la volonté des dieux? Et moi aussi, j'ai un culte antique, et ce culte jamais ne fut négligé quoiqu'on m'ait fixée sous la terre, quoique le soleil ne perce jamais les ténèbres de mon séjour.

Dans Euripide, accablé de fatigue, harassé de remords, Oreste s'est endormi; Électre et le chœur des jeunes Argiennes veillent sur lui.

ÉLECTRE.

O chers amis, marchez doucement et d'un pas léger; ne faites point de bruit, point d'éclat, votre amitié m'est bien précieuse; mais éveiller cet infortuné serait pour moi une vive douleur... — Que vous dire de sa destinée? que vous dire de son malheur? Il respire encore, mais il gémit faiblement.

LE CHŒUR.

Vois-tu? son corps se meut sous les voiles qui le couvrent?

ORESTE, *se réveillant.*

O doux charme du sommeil! remède salutaire, quel baume tu as répandu à propos sur mes douleurs! heureux oubli de maux,

que tu es bienfaisant! ô divinité secourable à ceux qui souffrent! mais d'où suis-je venu en ces lieux? comment y suis-je arrivé? Car j'ai perdu le souvenir de tout ce que j'ai fait dans mon égarement.

Électre le calme et le rassure, ingénieuse à tromper la douleur d'un frère. Alors Oreste, apprenant que Ménélas ramène Hélène ·

ORESTE.

Toi donc, fuis l'exemple de ces femmes coupables, tu le peux; et reste pure, non seulement en paroles mais encore par tes sentiments...

ÉLECTRE.

Hélas! mon frère, ton œil se trouble; tout à coup te voilà rendu à tes fureurs.

ORESTE.

O ma mère, je t'en conjure, n'excite pas contre moi ces filles au visage sanglant, et à la tête hérissée de serpens. Les voici, qui fondent sur moi!... — O Phébus! elles vont m'immoler les prêtresses des enfers, ces déesses redoutables, au visage de chien et aux regards terribles... — N'entendez-vous pas, ne voyez-vous pas la flèche ailée qui s'échappe de l'arc inévitable? Eh bien, qu'attendez-vous donc? élancez-vous donc dans les airs sur vos ailes, et accusez les oracles de Phébus... — Ma sœur, pourquoi pleures-tu en cachant ta tête sous ton voile?... — Je pense

que mon père, si j'avais pu lui demander en face si je devais immoler ma mère, m'aurait conjuré, les mains étendues vers moi, de ne point plonger le fer dans le sein de celle qui m'a donné le jour...

Cette scène émouvante n'a-t-elle pas inspiré à Racine les fureurs d'Oreste qui sont le dénouement d'Andromaque? Morceau brillant, d'un grand effet oratoire, propre à faire ressortir les qualités de l'acteur et la vigueur de la déclamation, le monologue d'Oreste est loin d'égaler en pathétique la scène d'Euripide, du plus tragique des poètes, disaient les anciens, τραγικώτατος. Racine m'intéresse, Euripide me navre; mais Eschyle les domine tous deux du sommet de son invention. Celui-là a véritablement engendré. C'est pourquoi, messieurs, je partage la palme entre le soldat de Marathon et le divin aveugle, entre Eschyle et Homère.

Cette conclusion nous suffira-t-elle? Nous n'avons pas coutume de clore nos entretiens par une vérité plastique, mais par une maxime morale. Eh bien, voici l'enseignement qui ressort de la tragédie d'ANDROMAQUE, la leçon que je ramasse dans les cendres d'Ilion, sur la tombe d'Hector; voici la parole que la veuve et la mère

laisse échapper de ses lèvres qui ont bu tant de larmes : Maudit soit l'esclavage, maudite soit la guerre! L'esclavage en avilissant la femme déshonore l'humanité.

Quant à la guerre, Voltaire disait que celle de Spartacus et de ses compagnons avait été la seule guerre juste de l'antiquité. Aujourd'hui il n'en est qu'une de légitime : la guerre des peuples contre les étrangers envahisseurs et contre les tyrans.

29 janvier 1860.

RACINE. — IPHIGÉNIE EN AULIDE

Messieurs,

Il y a dans Quintilien un excellent précepte dont je m'efforcerai de faire mon profit; et sous la protection duquel je place cet entretien :

« Il faut être extrêmement circonspect et très « retenu à prononcer sur les ouvrages de ces « grands hommes, de peur qu'il ne nous arrive, « comme à plusieurs, de condamner ce que nous « n'entendons pas; et s'il faut tomber dans « quelque excès, encore vaut-il mieux pécher « en admirant tout dans leurs écrits, qu'en y « blâmant beaucoup de choses. »

Ce que disait Quintilien des poètes grecs et de leurs critiques, je pourrais le dire des poètes du dix-septième siècle et de moi-même. Ceux-ci ne sont-ils pas, en effet, des *anciens*, suivant l'expression de M. Cousin? des anciens, c'est à dire des modèles, des types, des maîtres? ne faut-il pas les traiter comme tels? avec beaucoup de circonspection et de délicatesse? car leurs qualités exquises n'étant pas de celles qui éblouissent, elles ne peuvent être saisies, sinon par une étude respectueuse et consciencieuse. Ce n'est que par un commerce assidu qu'il nous sera donné de connaître le mérite de ces génies à la fois puissants et sobres. La rigidité des lignes, en ces admirables tableaux, pourrait, aux yeux de quelques-uns, nuire à l'éclat des couleurs. Même, à vrai dire, ce n'est ni par l'éclat, ni par la richesse qu'ils se font remarquer; mais plutôt par la sagesse, la méthode, la simplicité de la composition. Rien de heurté, rien de violent, rien d'abandonné au hasard de l'inspiration, à la fougue du caprice. L'ordre au sein de la sérénité et de l'harmonie; la raison, le bon sens dominant et réglant les audaces de la pensée. Véritablement anciens, il me semble les voir

regarder d'un œil paisible l'orageuse mêlée de la poésie contemporaine.

Je parlerai donc de la tragédie de Racine comme d'une œuvre antique, d'une statue grecque, comme de quelque bas-relief d'un temple de Diane ou de Vénus. Je n'ai pas le secret de l'idéale beauté, je n'en suis ni le révélateur, ni le prophète, mais au moins pourrai-je, dans Racine et dans Euripide, vous en montrer une des faces les plus rayonnantes et les plus pures.

Louis Racine et Brumoy, les premiers, ont rapproché l'IPHIGÉNIE de Racine de celle d'Euripide. « Tous les deux, remarque M. Patin, « portèrent dans cette comparaison où se trou- « vaient engagées les passions de la critique à « cette époque : l'adoration et le mépris de l'an- « tiquité ; beaucoup d'indécision, une sorte d'im- « partialité molle et flottante. » On sait l'admiration de Voltaire pour Racine dont il avait coutume de dire : « Il n'y a qu'à écrire au bas « de toutes ses pages : beau ! admirable ! su- « blime ! » Voltaire et son disciple La Harpe sacrifient le Grec au Français, un peu par amour, par tendresse littéraires, beaucoup par vanité

nationale et fatuité patriotique. L'invention même, ils la disputent à Euripide qui n'aurait fourni que le *marbre brut* dont Racine a formé sa statue; le *canevas* grossier sur lequel il a brodé les merveilles d'un art incomparable. En revanche, Lessing, W. Schelegel, Geoffroy, Manzoni; ceux-ci avec la grâce italienne et française, ceux-là avec la hauteur et la solidité germaniques, rendent justice à Euripide, mais exhalent quelque amertume contre l'auteur de *Phèdre* et d'*Athalie*. Que voulez-vous? ce sont les menus plaisirs de la critique. Ne faut-il pas que l'éloge de l'un soit la satire de l'autre? son Olympe est si étroit qu'il n'y a pas place pour deux poëtes. Pour moi je voudrais que la critique s'élargit enfin, s'élevât aux proportions hospitalières du Panthéon romain où logeaient tous les dieux. Ni fanatisme religieux, ni exclusivisme littéraire, ni intolérance politique, c'est la profession de foi de la critique moderne. A quoi sert au monde de vieillir s'il ne se peut dépouiller des mesquines jalousies de l'enfance?

La fable d'Iphigénie, ignorée d'Homère comme Racine le fait remarquer dans sa préface, avait inspiré les deux devanciers d'Euripide : Eschyle

et Sophocle. Le premier en trace le sujet dans ce passage admirable du chœur des vieillards d'Agamemnon :

Chante l'hymne lugubre, oui lugubre, mais que l'événement soit heureux! Plein d'un esprit prophétique, Calchas s'écria : Troie sera prise et tous les trésors jadis entassés dans ses murs par un peuple opulent, la destinée les livrera au pillage. Dieu qui lance les flèches, ô Péan! je t'implore; fais que Diane ne soulève pas contre les Grecs les vents contraires; fais qu'elle ne presse pas un sacrifice cruel, impie, que n'accompagneront pas les festins; crime qui produira des crimes, qui retombera sur un époux. Car au fond d'un palais, une haine fermente, terrible, sans cesse ravivée, féconde en ruses : on se souvient d'une fille à venger. — Chante l'hymne lugubre, oui lugubre, mais que l'événement soit heureux. — Agamemnon subit le joug de la nécessité. Lui-même, après l'invocation sainte, le père ordonne aux ministres du sacrifice de la saisir comme une chèvre, de la déposer sur l'autel, enveloppée de ses voiles, la tête pendante. Par son ordre, on ferme la bouche de la victime; son sang coule et rougit la terre; ses regards percent du trait de la pitié l'âme des sacrificateurs. Elle est belle comme dans les peintures. On dirait qu'elle va parler encore. On se croirait aux jours où elle chantait dans les splendides festins de son père; où la voix de la vierge sans tache charmait l'existence fortunée d'Agamemnon.

Quelle tragédie, messieurs, sera plus pathé-

tique et plus déchirante que ce récit du vieil Eschyle? Le drame! il est là tout vivant, tout frémissant, baigné de tendresse et de larmes : l'ordre du prêtre Calchas, impitoyable comme tout sacrifice commandé au nom des dieux, la candeur virginale, la plaintive beauté de la jeune fille d'Argos; la douleur d'Agamemnon dominée par sa vanité royale; puis, au sein d'une ombre fatidique, le seuil du palais des Atrides entr'ouvert, et le spectre d'Egysthe et de Clytemnestre, un couteau à la main! Ici l'immolation; là bas la vengeance. N'est-ce pas toute la légende des ambitions sacerdotales? Euripide adoucit cette légende terrible. Son Iphigénie est sauvée par un miracle païen — le polythéisme aussi avait ses amulettes, ses fantômes, ses apparitions, ses sortiléges; ne soyons pas si fiers : les vierges de la Salette ne sont pas un privilége de notre temps. — Iphigénie donc est sauvée au dernier acte; Diane apparaît, l'emporte dans son temple de Tauride, en fait sa prêtresse, après lui avoir substitué sous le couteau sacré, une biche qui se trouve là fort à point.

A son tour Racine change quelque chose à la

fable de son maître : « Quelle apparence, s'écrie-« t-il, que j'eusse souillé la scène par le meurtre « horrible d'une personne aussi vertueuse et « aussi aimable qu'il fallait représenter Iphigé-« nie? Et quelle apparence encore de dénouer « ma tragédie par le secours d'une déesse et « d'une machine, et par une métamorphose qui « pouvait bien trouver quelque créance du temps « d'Euripide, mais qui serait trop absurde et « trop incroyable parmi nous? » — Racine, et je l'en loue, a reculé devant la biche miraculeuse. Combien de metteurs en scène, de tout genre, se montrent moins scrupuleux!...

Faut-il que je vous initie aux transformations successives qu'a subies cette fable aux mains de Rotrou en 1640, aux mains de Leclercq et de Coras en 1675, ces rivaux malheureux de notre poète? Faut-il que je vous entretienne des dissertations, des commentaires de la critique, de ses considérations pédantesques sur ce sujet vraiment tragique? Cet entretien n'y suffirait pas. J'aime mieux, après M. Patin, de l'académie française, me moquer avec Lesage de toutes ces prétentieuses obscurités, de tout ce fatras de bénédictin : Gil Blas de Santillane, rendant

visite à un ancien ami, le poète Fabrice Nunez, le trouve à table avec cinq ou six auteurs. Son arrivée imprévue interrompt une discussion littéraire, qui recommence bientôt après.

« Ces messieurs, dit Fabrice, parlaient de « l'*Iphigénie* d'Euripide. Le bachelier Melchior « de Villegas, qui est un savant du premier « ordre, demandait au seigneur don Jacinte « de Romarate, ce qui l'intéressait dans cette « tragédie. — Oui, dit don Jacinte, et je lui ai « répondu que c'était le péril où se trouvait Iphi- « génie.—Et moi, dit le bachelier, je lui ai répli- « qué (ce que je suis prêt à démontrer) que ce « n'est point ce péril qui fait le véritable intérêt « de la pièce.—Qu'est-ce donc? s'écria le vieux li- « cencié Gabriel de Léon?—C'est le vent, repartit « le bachelier.—Toute la compagnie fit un éclat « de rire à cette repartie, que je ne crus pas sé- « rieuse. Je m'imaginai que Melchior ne l'avait « faite que pour égayer la conversation. Je « ne connaissais pas ce savant; c'était un « homme qui n'entendait nullement raillerie. « — Riez tant qu'il vous plaira, messieurs, re- « prit-il froidement; je vous soutiens que c'est « le vent seul qui doit intéresser, frapper, émou-

« voir le spectateur. Représentez-vous une nom-
« breuse armée qui s'est rassemblée pour aller
« faire le siége de Troie; concevez toute l'im-
« patience qu'ont les chefs et les soldats d'exé-
« cuter leur entreprise, pour s'en retourner
« promptement en Grèce, où ils ont laissé ce
« qu'ils ont de plus cher, leurs dieux domes-
« tiques, leurs femmes et leurs enfants. Cepen-
« dant un maudit vent contraire les retient en
« Aulide, semble les clouer au port, et s'il ne
« change point, ils ne pourront assiéger la ville
« de Priam. C'est donc le vent qui fait l'intérêt
« de la tragédie. »

Les personnages de la tragédie racinienne sont les mêmes que ceux d'Euripide, sauf Ulysse qui remplace Ménélas, Ériphile qui appartient au poète français et dont l'amour jaloux, l'humeur irritée et sombre contribuent à la puissance de l'intérêt. J'aime à voir cette pâle figure de rivale traverser d'un pas, en quelque sorte, fatal la tente d'Agamemnon; j'aime son allure sinistre, son profil de Némésis, son attitude tantôt humble, tantôt hautaine, ses pleurs cachés et dévorés, sa colère contenue, sa tragique douleur, son ironie vengeresse, et lorsque, dési-

gnée à la place d'Iphigénie, elle s'immole elle-même, j'admire cette farouche pudeur s'adressant au grand prêtre interdit :

Arrête,... et ne m'approche pas.
Le sang de ces héros dont tu me fais descendre
Sans tes profanes mains saura bien se répandre.

Pour tout le reste, Racine marche sur les traces du rival de Sophocle. Avec quelle piété, avec quel respect, vous pouvez en juger par ces paroles de sa préface :

« Pour ce qui regarde les passions, je me suis « attaché à le suivre plus exactement. J'avoue « que je lui dois un bon nombre des endroits qui « ont été le plus approuvés dans ma tragédie; et « je l'avoue d'autant plus volontiers, que ces « approbations m'ont confirmé dans l'estime et « dans la vénération que j'ai toujours eues pour « les ouvrages qui nous restent de l'antiquité. « J'ai reconnu avec plaisir, par l'effet qu'a pro-« duit sur notre théâtre tout ce que j'ai imité « d'Homère ou d'Euripide, que le bon sens et « la raison étaient les mêmes dans tous les « siècles. Le goût de Paris s'est trouvé con-« forme à celui d'Athènes; mes spectateurs ont

« été émus des mêmes choses qui ont mis au-« trefois en larmes le plus savant peuple de la « Grèce. »

Ces mots, si vrais, si justes dans leur simplicité, si touchants dans leur modestie, renferment toute une poétique. Oui la passion est éternelle, oui la raison et le bon sens sont les mêmes partout, le cœur de l'homme non plus n'a pas changé; c'est l'immortelle, l'inépuisable source de l'éloquence et de la poésie!

Vous connaissez tous, messieurs, l'exposition majestueuse, solennelle, épique d'IPHIGÉNIE EN AULIDE :

AGAMEMNON.

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille.
Viens, reconnais la voix qui frappe ton oreille.

ARCAS.

C'est vous-même, seigneur ! Quel si pressant besoin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin ?
A peine un faible jour vous éclaire et me guide,
Vos yeux seuls et les miens sont ouverts dans l'Aulide.
Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit ?
Les vents nous auraient-ils exaucés cette nuit ?

Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

AGAMEMNON.

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché.

C'est bien la mélancolie hautaine, la majestueuse mélopée du roi des rois, du chef de la Grèce, de l'Agamemnon théâtral que nous nous figurons d'après la tradition classique.

Combien je préfère l'exposition familière d'Euripide!

AGAMEMNON.

Vieillard, avance au devant de cette demeure.

LE VIEILLARD.

J'avance; mais, ô roi Agamemnon, quel nouveau projet prépares-tu?

AGAMEMNON.

Tu le sauras.

LE VIEILLARD.

J'accours; certes ma vieillesse est vigilante, et elle a encore la vue perçante.

AGAMEMNON.

Quel est donc l'astre qui traverse le ciel?

LE VIEILLARD.

C'est la brillante étoile voisine des sept pléiades, encore au milieu de sa course.

AGAMEMNON.

Aussi l'on n'entend ni le chant des oiseaux, ni le bruit de la mer et les vents se taisent sur l'Euripe.

LE VIEILLARD.

Mais pourquoi sors-tu si vite de ta tente, ô roi Agamemnon? Le calme règne encore ici dans Aulis, et les sentinelles sont immobiles sur les remparts.

AGAMEMNON.

Je te porte envie, ô vieillard! je porte envie au mortel qui traverse, exempt de péril, une vie ignorée et sans gloire!

Nul doute que la vérité, la simplicité et la vie n'abondent chez le poète grec. Racine fait parler un roi et un esclave : Arcas, sorte de personnage vague qui tient le milieu entre le domestique et le confident; Euripide, plus près des mœurs primitives de sa patrie : un maître et son vieux ser-

viteur. Touchante familiarité de la tante d'Agamemnon et de celle d'Abraham! Aube de la société patriarcale et guerrière de la Grèce et de l'Asie, avec quelle fraîcheur elle brille sur le théâtre athénien ! — Pour moi, ce qui me frappe, ce n'est pas seulement cette exactitude scrupuleuse dans la légende ; c'est avant tout la nature enveloppant l'action, se mariant à elle, la pénétrant de toutes ses influences. Nous ne sommes pas ici en un palais, aux colonnes corinthiennes, aux chapiteaux réguliers ; nous sommes aux bords de la mer retentissante, la nuit, à la pâle clarté des étoiles, ainsi que les sentinelles dans l'exposition d'*Hamlet* :

BERNARDO.

Sois le bien venu, Horatio ; et toi aussi, mon cher Marcellus.

HORATIO.

Eh bien, l'apparition est-elle revenue cette nuit ?

BERNARDO.

Je n'ai rien vu.

MARCELLUS.

J'ai engagé Horatio à venir partager notre garde, afin que si

le fantôme se montre encore, il puisse confirmer le témoignage de nos yeux, et lui adresser la parole.

HORATIO.

Bah! bah! il ne paraîtra pas.

BERNARDO.

La nuit dernière, à l'heure où cette étoile que vous voyez à l'occident du pôle avait décrit son tour et venait illuminer cette partie du ciel où maintenant elle brille, Marcellus et moi, au moment où la cloche sonnait une heure...

MARCELLUS.

Paix! tais-toi! regarde, le voilà qui revient!

Ne vous semble-t-il pas, messieurs, que ces détails pittoresques rehaussent la figure un peu languissante et abstraite de la tragédie? Euripide et Shakespeare sont des peintres autant que des poètes. Leurs personnages ne marchent pas isolés et superbes dans la solitude de leurs passions; ils mêlent, pour ainsi parler, leur âme tragique à l'âme maternelle de la nature, au lieu que Racine se contente d'indiquer cette communion par un vers un peu froid :

Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune!

Gardez-vous de croire que je veuille par là justifier la ridicule prolixité de Rotrou :

Qui vit jamais les vents à l'empire de l'onde
Accorder une paix si calme et si profonde?
Du moindre mouvement l'eau ne se sent friser;
Zéphyre seulement ne l'oserait baiser;
Et les mille vaisseaux qui couvrent cette plaine
Ont pour leur plus grand vent celui de notre haleine...
Le repos est partout aussi calme que l'onde,
Le sommeil tient fermés les yeux de tout le monde.

Racine, comme le fait si bien observer M. Patin, « resserre et ennoblit ce qui dans l'ouvrage antique se répand avec abandon, avec négligence. » Seul, le nonchalant La Fontaine osait paraître négligé. Aussi ne fut-il point reçu à la cour, et toute sa vie vécut en mauvaise compagnie, avec la foule des femmes aimables et des hommes de génie.

Le personnage de Ménélas, égoïste, brutal, ardent à venger son injure, poussant au sacrifice de sa nièce, est remplacé dans la tragédie française par celui d'Ulysse qu'anime exclusivement un zèle patriotique. J'avoue que je ne regrette pas cet oncle, homérique peut-être, mais trop farouche en sa rudesse.

Le théâtre moderne nous trace d'ordinaire d'autres portraits. Il nous est désormais malaisé de nous figurer un oncle autrement que sous la perruque de Géronte, ou sous le chapeau de planteur d'un oncle d'Amérique. — Par la suppression de Ménélas, Racine épargne au spectateur une scène d'outrages entre les deux Atrides. — Avec une noblesse attendrie, le prudent Ulysse s'adresse à Agamemnon, le roi le plus mélancolique qui ait jamais ceint le bandeau, chaussé le cothurne et déclamé l'alexandrin :

Triste destin des rois!

s'écrie le malheureux monarque,

Esclaves que nous sommes
Et des rigueurs du sort et des discours des hommes,
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins ;
Et les plus malheureux osent pleurer le moins !
Je suis père, seigneur ; et faible comme un autre,

réplique le père de Télémaque :

Mon cœur se met sans peine en la place du vôtre ;

Et frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis près de pleurer.
Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime ;
Les dieux ont à Calchas amené leur victime :
Il le sait, il l'attend ; et, s'il la voit tarder,
Lui-même à haute voix viendra la demander.

En effet Clytemnestre et Iphigénie sont arrivées au camp des Grecs : « *Déjà de leur abord la nouvelle est semée.* » Pourquoi faut-il que les règles d'une bienséance dramatique, d'une pruderie académique inconnue aux anciens, aient empêché Racine d'imiter la naïveté sculpturale de l'entrée de la mère et de la fille ?—Un chœur de femmes de Chalcis, chante l'aventure d'Hélène et de Pâris ; au milieu de ces chants, arrivent sur un char, Clytemnestre, la fille de Tyndare, ayant Iphigénie à ses côtés et dans ses bras, le jeune Oreste.

CLYTEMNESTRE, *sur son char.*

Je tire un favorable augure de votre gracieux accueil et de vos paroles bienveillantes, et j'en conçois un doux espoir pour l'heureux hymen auquel je conduis ma fille. (*aux femmes de sa suite.*) Mais sortez du char les présents que je lui donne en dot, et faites-les tranporter dans le palais. Toi, ma fille, descend

aussi; et affermis ton pied faible et délicat; vous, jeunes filles, recevez-la dans vos bras, et transportez-la hors du char. Qu'une de vous me donne aussi sa main pour m'aider à descendre; que d'autres se tiennent au devant des chevaux, car ils sont faciles à effaroucher, et indociles à la voix. Prenez aussi cet enfant, Oreste, le fils d'Agamemnon, car il ne parle point encore. Cher enfant, tu t'es donc endormi? réveille-toi, pour être témoin de l'heureux hymen de ta sœur. Iphigénie, ma fille, place-toi près de moi, et que ces étrangères, en te voyant à mes côtés, m'appellent une heureuse mère.

Telle est, messieurs, l'harmonieuse simplicité du théâtre d'Euripide, et tout à la fois l'habileté profonde de ses combinaisons dramatiques. Car cette bienvenue que la reine se souhaite à elle-même, cette maternelle confiance et cette sérénité, ne contrastent-elles pas merveilleusement avec la catastrophe déjà préparée? Derrière cette scène d'églogue, je vois le sinistre Calchas.

Comparez cette scène avec le récit d'Eurybate :

EURYBATE.

Seigneur...

AGAMEMNON.

Ah! que vient-on me dire?

EURYBATE.

La reine, dont la course a devancé mes pas,
Va remettre bientôt sa fille entre vos bras;
Elle approche. Elle s'est quelque temps égarée
Dans ces bois qui du camp semblent cacher l'entrée;
A peine nous avons, dans leur obscurité,
Retrouvé le chemin que nous avions quitté.

AGAMEMNON.

Ciel!

EURYBATE.

Elle amène aussi cette jeune Eriphile,
Que Lesbos a livrée entre les mains d'Achille,
Et qui, de son destin qu'elle ne connaît pas,
Vient, dit-elle, en Aulide interroger Calchas.
Déjà de leur abord la nouvelle est semée;
Et déjà de soldats une foule charmée,
Surtout d'Iphigénie admirant la beauté,
Pousse au ciel mille vœux pour sa félicité.

Que vous semble de cet Eurybate? N'est-ce point un maréchal des logis de la grande Mademoiselle? combien à l'accueil de ses soldats enthousiastes, par trop Français, je préférais

l'accueil des femmes de Chalcis ! Et même si je l'ose dire, n'y a-t-il pas ici quelque offense à la délicatesse virginale d'Iphigénie? je sais bien que mademoiselle de Fontanges et madame de Montespan se montraient aux troupes, en galant équipage....

Racine cependant, après son maître, nous fait assister à l'entrevue d'Iphigénie et d'Agamemnon.

IPHIGÉNIE.

Vous vous cachez, seigneur, et n'osez soupirer;
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine :
Avons-nous sans votre ordre abandonné Mycène?

AGAMEMNON.

Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux;
Mais les temps sont changés aussi bien que les lieux.
D'un soin cruel ma joie est ici combattue.

IPHIGÉNIE.

Hé ! mon père, oubliez votre rang à ma vue.
Je prévois la rigueur d'un long éloignement :
N'osez-vous sans rougir être père un moment?
Vous n'avez devant vous qu'une jeune princesse
A qui j'avais pour moi vanté votre tendresse;

Cent fois lui promettant mes soins, votre bonté,
J'ai fait gloire à ses yeux de ma félicité :
Que va-t-elle penser de votre indifférence?
Ai-je flatté ses vœux d'une fausse espérance?
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis?

AGAMEMNON.

Ah, ma fille!

IPHIGÉNIE.

Seigneur, poursuivez...

AGAMEMNON.

Je ne puis.

IPHIGÉNIE.

Périsse le Troyen auteur de nos alarmes!

AGAMEMNON.

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

IPHIGÉNIE.

Les dieux daignent surtout prendre soin de vos jours!

AGAMEMNON.

Les dieux depuis un temps me sont cruels et sourds.

IPHIGÉNIE.

Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice?

AGAMEMNON.

Puissé-je auparavant fléchir leur injustice!

IPHIGÉNIE.

L'offrira-t-on bientôt?

AGAMEMNON.

Plus tôt que je ne veux

IPHIGÉNIE.

Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux?
Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille?

AGAMEMNON.

Hélas!

IPHIGÉNIE.

Vous vous taisez?

AGAMEMNON.

Vous y serez ma fille!

Certes, cela est beau, messieurs; ce langage innocent, ces répliques austères; tant d'ingénuité et tant de gravité sombre; cette fille qui sourit, ce père qui pleure en dedans; ce mélange de naïveté virginale et de royale tristesse, sont d'un grand effet dramatique. Mais quoi! c'est toujours le roi qui se plaint; c'est Louis XIV; au lieu que, chez Euripide, c'est le père :

AGAMEMNON.

Heureuse ignorance, je te porte envie! Rentre ma fille; retourne vers tes compagnes. Donne-moi ta main; donne-moi un baiser, bien doux et bien amer. Que de temps tu seras séparée d'un père! Quoi! ce sein! quoi! ces cheveux blonds!... ô ville des Phrygiens! ô Hélène! combien vous nous êtes funestes! Cessons ces discours; je pleure en t'embrassant; va-t-en, va-t-en, ma fille.

M. Victor Hugo se souviendra de ces larmes paternelles. Triboulet en baignera, dans *le Roi s'amuse*, le front lumineux de sa fille. Ainsi, à travers les âges, s'établit le courant magnifique des génies, ainsi autour des intelligences circule la vie intellectuelle et morale, ainsi se confirme, après trois mille ans, la soli-

darité de l'art et de l'inspiration, ainsi se noue la chaîne des êtres, ainsi éclate l'unité de la nature humaine au sein éblouissant de la variété des poèmes!

Cependant, Clytemnestre se jette aux pieds d'Achille :

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux.

ACHILLE, *la relevant.*

Ah, madame!

CLYTEMNESTRE.

Oubliez une gloire importune;
Ce triste abaissement convient à ma fortune :
Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir!
Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir.
C'est votre épouse, hélas! qui vous est enlevée;
Dans cet heureux espoir je l'avais élevée.
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord;
Et votre nom, seigneur, la conduit à la mort.
Ira-t-elle, des dieux implorant la justice,
Embrasser leurs autels parés pour son supplice?
Elle n'a que vous seul : vous êtes en ces lieux
Son père, son époux, son asile, ses dieux.

Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse.
Auprès de votre époux, ma fille, je vous laisse.
Seigneur, daignez m'attendre, et ne la point quitter.
A mon perfide époux je cours me présenter;
Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime,
Il faudra que Calchas cherche une autre victime :
Ou, si je ne vous puis dérober à leurs coups,
Ma fille, ils pourront bien m'immoler avant vous.

Ici Racine est plus véhément, plus pathétique; cette objurgation me touche; cette reine, que dis-je? cette mère humiliée, déchirée, me remue. — Conservera-t-il la même supériorité dans la plainte d'Iphigénie?

Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi :
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien; vous pouvez le reprendre;
Vos ordres, sans détour pouvaient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente;
Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paraît digne à vos yeux d'une autre récompense :

Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,
Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant, un sévère destin,
Si près de ma naissance, en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui, la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père;
C'est moi qui, si longtemps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses...
Non que la peur du coup dont je suis menacée
Me fasse rappeler votre bonté passée :
Ne craignez rien : mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous.

Cette résignation soudaine, subite, presque sans combat, est-elle naturelle? M. Villemain avait raison de le dire : « C'est ainsi que ré- « pond à son père, une fille obéissante et « bien élevée. » Une pensionnaire de Berlaimont ou du Sacré-Cœur. Combien sont plus vraies les plaintes de l'Iphigénie grecque! Elle obéira pourtant, elle se dévouera tout à l'heure, elle s'immolera au salut public. Laissez : qu'elle pleure au moins les caresses paternelles, les

espérances de l'hymen, la douce lumière du jour! Qu'elle se souvienne avant de mourir de la terre douce et sacrée d'Argos!

IPHIGÉNIE.

O mon père, si j'avais la voix persuasive d'Orphée, ce serait là mon refuge; mais je n'ai d'autre science que mes larmes; voilà tout ce que je peux. Comme une suppliante je presse contre tes genoux ce corps que celle-ci a mis au monde pour toi. Ne me fais pas mourir avant le temps; il est doux de regarder la lumière; ne me force pas de voir les abîmes souterrains. La première, je t'ai nommé mon père, et tu m'appelais ta fille; la première, penchée sur tes genoux, je t'ai donné de douces caresses, et j'en ai reçu de toi. Tu me disais alors : O ma fille, te verrai-je quelque jour dans la maison d'un puissant époux, heureuse et florissante, comme il est digne de moi? — et moi, je te disais, suspendue à ton cou, et, pressant ta barbe que je touche encore : Te recevrai-je vieillissant, ô mon père, dans la douce hospitalité de ma maison, pour te rendre les soins qui m'ont nourrie dans mon enfance? — Je garde la mémoire de ces paroles; mais tu les as oubliées et tu veux me faire mourir.

Quelle douceur pleine d'amertume! quelle éloquence humaine! Ces plaintes ont précédé celles d'Arthur, dans *le roi Jean* de Shakespeare; celles de *Virginie*, dans le roman de Bernardin de Saint-Pierre; celles des enfants d'Édouard,

dans la tragédie de Casimir Delavigne ; elles rappellent les larmes de la fille de Jephté sur les montagnes de Jérusalem ; elles présagent la mélancolie de la jeune Captive d'André Chénier, de la jeune prisonnière qui ne *veut pas mourir*. — Arthur désarme, pour un instant, son assassin ; les enfants d'Édouard attendrissent celui qui sera Richard III ; la fille de Jephté amollit son père ; la jeune Captive aurait fait hésiter Fouquier Tinville. Ah ! messieurs, la pitié est plus forte que la mort ! Il sort de l'innocence opprimée, du droit vaincu, de la justice exilée, une voix qui remue la conscience universelle, qui rassure et console les victimes, qui trouble et qui glace d'épouvante les sacrificateurs et les bourreaux ! Je t'écoute dans le drame et dans l'histoire, ô voix de l'équité, je t'entendrai bientôt dans l'avenir !

Là où Racine me paraît être le rival d'Euripide, et son rival heureux, c'est dans la harangue emportée et fiévreuse de Clytemnestre :

Barbare ! c'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparaient avec tant d'artifice !
Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main !

Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse?
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse?
Où sont-ils, ces combats que vous avez rendus?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus?
Quel débris parle ici de votre résistance?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence?
Voilà par quels témoins il fallait me prouver,
Cruel! que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire!
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire?
Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré?
Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille:
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié, dont il est trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime?
Pourquoi, moi-même enfin me déchirant le flanc,
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang?...
Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,
Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,
Cruel! c'est à ces dieux que vous sacrifiez!...
Est-ce donc être père? Ah! toute ma raison
Cède à la cruauté de cette trahison.
Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle,

Déchirera son sein, et, d'un œil curieux
Dans son cœur palpitant consultera les dieux!...

A quoi tient cet accent fier, irrité, dédaigneux? D'où vient cette colère âpre et superbe? Ici le cri de l'angoisse maternelle s'unit à la clameur sourde de la fierté royale offensée. Euripide, au contraire, prête à Clytemnestre une douleur calme, recueillie, en quelque sorte religieuse. La première parle au roi comme son égale. Elle l'est en effet, messieurs; elle revendique la dignité de l'épouse chrétienne. La seconde se soumet à l'ordre de son époux, et au décret des dieux. L'une laisse échapper sa conscience en révolte, et domine celle d'Agamemnon : elle parle au nom de son droit : c'est la femme moderne. L'autre, après quelques invectives, courbe la tête; elle se tait, au nom de son esclavage, de sa domesticité : c'est la femme antique. Entre elles il y a l'abîme creusé entre deux civilisations. La Clytemnestre d'Euripide, n'est-elle pas la femme asservie de l'Orient? La Clytemnestre de Racine, n'est-elle pas la libre compagne de l'homme d'Occident? Nous reconnaissons en elle, nous

vénérons, nous adorons la sainte figure de nos mères.

Je vous ai dit le dénouement de la tragédie française : Ériphile condamnée et immolée.

Dans la tragédie grecque, Iphigénie se sacrifie volontairement au salut de la Grèce; pauvre et sublime enfant, elle s'offre, comme une martyre des temps anciens, elle se dévoue :

IPHIGÉNIE.

Je me donne à la Grèce. Immolez-moi, guerriers; et, couverts de mon sang, courez renverser Troie : ses ruines seront les monuments éternels de ma gloire; ce seront mes enfants, mon hymen, mon triomphe!

Il va s'accomplir ce sacrifice : le devoir a vaincu; la patrie a vaincu. Iphigénie veut être la martyre de l'honneur de son pays. Chez les Grecs, les dévouements étaient sacrés. Les troubler par des larmes, c'était attenter aux dieux. Aussi nul ne pleure, pas même sa mère. Elle, d'un pas tranquille, traverse avec fierté la foule des Grecs ravis d'une admiration pieuse, d'un enthousiasme muet; elle se présente, seule et libre, au couteau de Calchas. Ainsi, condamnée comme elle par la justice sacerdotale, Jeanne

d'Arc marcha au bûcher, au milieu des soldats attendris et des évêques immobiles.

Tel est le robuste enseignement qui sort de ce drame. Ne l'oublions jamais, messieurs; apprenons à admirer, dans l'antiquité, non seulement une forme inimitable, mais la sagesse du fond et sa haute moralité. Ces temps lointains dont le souvenir retrempe et redresse ceux qui leur restent fidèles, ces temps évanouis admettaient les arts aux solennités religieuses et nationales. La tragédie était associée à leurs fêtes : aux grandes dionysiaques, aux lénéennes, aux anthestéries, aux petites dionysiaques, aux dionysiaques rurales. Ces fêtes de Bacchus rassemblaient autour des autels la nation tout entière. On voyait de longues théories défiler par les campagnes, chantant les hymnes sacrées. La tragédie était elle-même une fête donnée aux citoyens par les magistrats de l'État ou de la cité. Plus tard, lorsque Rome s'abîma dans sa décadence, les empereurs et les consuls imitèrent ces usages; mais comme toutes les coutumes de la liberté, en les imitant, le despotisme les déshonora. *Panem et circenses!* Du pain et des jeux! clameur des

peuples avilis. Athènes fit des représentations théâtrales une sorte d'instrument moral de gouvernement. L'amour du pays, le sentiment de l'orgueil national, l'attachemeut aux lois s'exaltaient dans les âmes quand on entendait rappeler sur la scène vaste et profonde, sous les cieux ouverts, sur les bords sonores de l'océan, ces noms antiques et vénérables qui réveillaient les plus chers souvenirs de la patrie. Politique habile autant que généreuse ! ils savaient que ceux-là seuls ont le véritable empire qui possèdent le cœur et l'intelligence des peuples.

Je ne m'étonne pas que tant de grandeur ait séduit les imaginations de la postérité. Je ne m'étonne pas que Racine se soit appliqué à doter le théâtre français de ces richesses et de ces splendeurs. Certes, l'enseignement de ses tragédies est loin d'égaler en vigueur celui des Euripide et des Eschyle. Considérez, je vous prie, que ceux-ci écrivaient au sein d'un pays libre, et que Racine était à la fois opprimé et ébloui par la monarchie absolue. Demandez-vous ce qu'aurait produit un génie si pur, si touchant et si noble, affranchi de la double étiquette de l'académie et de Versailles. Ce n'est

pas Racine qu'il faut accuser; son temps seul est coupable. Les Français de Louis XIV pouvaient à peine supporter la solide raison, la morale stoïque de Corneille : du *Cid* et de *Cinna*, le grand homme descendait à *Bérénice* et à *Pulchérie*. Cette nation de héros, ces soldats de Rocroy, de Nordlingen et de Ramillies, du théâtre n'aimaient que les soupirs et les déclarations d'amour; il fallait savoir *pousser le doux*, le *tendre* et le *passionné;* on voyait, comme on le voit encore, rouler sur des moustaches grises les larmes d'un élégiaque attendrissement. Racine, au lieu de réagir contre cette tendance aux bergeries tragiques, céda comme tant d'autres; l'amour fut le pivot de tous ses drames. — Achille est amoureux, Néron est amoureux, Britannicus est amoureux, Oreste est amoureux, Thésée qui revient des enfers où il s'était fait le sigisbé de Proserpine, sur la terre, est amoureux de Phèdre qui aime Hippolyte, lequel adore, en dépit de Diane chasseresse, la jeune et plaintive Aricie; il n'est pas jusqu'au vieux Mithridate, malgré ses soixante ans, ses cicatrices et ses contre-poisons qui ne soit amoureux de

Monime; et je soupçonne Joad de soupirer pour Josabet. — Ce ton de galanterie noble refroidit pour nous les œuvres raciniennes. Comme elles se sont rapidement fanées ces fleurs sentimentales qu'il croyait immortelles! — Ainsi, messieurs, je n'hésite pas à dire qu'aux mains de Racine, l'idéal tragique a baissé. Par combien de qualités artistiques il rachète cette faiblesse morale! Par quelle pureté de style! Par quelle connaissance profonde du cœur humain! Par quelle éloquence! Par quelle ampleur et quelle harmonie! La langue de Racine est une langue musicale, pénétrante, sympathique.

Je comprends que son *Iphigénie* ait inspiré à Gluck une partition émouvante et grandiose. Et moi qui m'avise de critiquer Racine, de lui reprocher ses langueurs, je répète tout bas le vers d'Ulysse :

Loin de blâmer vos pleurs, je suis près de pleurer.

Lamennais disait de Racine : « Il est le Raphaël du drame. » — Oui, mais un Raphaël retouché par Mignard.

Janvier 1859.

RACINE. — ATHALIE

Messieurs,

Le génie élégiaque et janséniste de l'élève de Port-Royal a puisé à trois sources principales : à la source grecque, à la source latine, à la source hébraïque. Il résume ainsi le caractère général de la littérature française, à laquelle on peut assigner les mêmes origines. — Nous avons étudié *Britannicus*, tiré des dures annales de l'empire romain ; *Andromaque* et *Iphigénie en Aulide* empruntées à la légende de la Grèce. Le premier sujet était nouveau au théâtre; nul ne l'avait traité avant Racine; nul, hormis ce grand

peintre, ce puissant dramaturge, ce justicier, Cornélius Tacite. — Les deux autres avaient fourni au poète Euripide deux de ses chefs-d'œuvre. Racine a marché sur les traces d'Euripide. Vous avez pu voir, en *Britannicus*, le génie français égaler le génie latin, le surpasser peut-être par l'admirable étude d'Agrippine. Je vous ai fait entendre les clameurs de cette impératrice menacée dans ses appétits ; vous avez assisté aux premiers rugissements de Néron. La pâle figure de Britannicus, l'austère profil de Burrhus, la virginale et plaintive beauté de Junie contrastent avec ces deux types de la corruption et de la décadence, pendant que d'un souffle de délateur et d'affranchi, Narcisse empoisonne l'âme de son maître. Le style de cette tragédie est par moment triste et amer : on sent sous la draperie française les muscles d'acier de l'historien des *Annales*. Chose étrange ! et qui démontre combien était malléable le talent racinien, avec quelle facilité sincère il s'imprégnait des idées d'autrui : ce poète des amours rencontre des accents où la haine, l'orgueil, la jalousie du pouvoir, les soupçons, l'ironie, la colère, mêlés et confondus, résonnent.

AGRIPPINE.

Ah! l'on s'efforce en vain de me fermer la bouche.
Je vois que mon silence irrite vos dédains;
Et c'est trop respecter l'ouvrage de mes mains.
Pallas n'emporte pas tout l'appui d'Agrippine,
Le ciel m'en laisse assez pour venger ma ruine.
Le fils de Claudius commence à ressentir
Des crimes dont je n'ai que le seul repentir.
J'irai, n'en doutez point, le montrer à l'armée,
Plaindre aux yeux des soldats son enfance opprimée,
Leur faire, à mon exemple, expier leur erreur.
On verra d'un côté le fils d'un empereur
Redemandant la foi jurée à sa famille,
Et de Germanicus on entendra la fille;
De l'autre, l'on verra le fils d'Ænobarbus,
Appuyé de Sénèque et du tribun Burrhus,
Qui, tous deux de l'exil rappelés par moi-même,
Partagent à mes yeux l'autorité suprême.
De nos crimes communs, je veux qu'on soit instruit,
On saura les chemins par où je l'ai conduit.
Pour rendre sa puissance et la vôtre odieuses,
J'avouerai les rumeurs les plus injurieuses;
Je confesserai tout : exils, assassinats,
Poison même...

Pendant que *Britannicus* nous révèle les secrets de la cour des empereurs de Rome, *Iphigénie en Aulide*, baignée de tendresse et de

larmes, nous convie aux sacrifices, aux immolations humaines commandées par les prêtres anciens. Pour apaiser les ardeurs de Néron, il faut Junie et la mort de son fiancé; pour assouvir la faim du prêtre Calchas et de son Dieu, il faut la chair d'Iphigénie, fille d'Agamemnon; et les sanglots de la pauvre mère, les pleurs indignés de Clytemnestre jailliront avec le sang de la vierge d'Argos :

Non, je ne l'aurai pas amenée au supplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher :
De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère!

Jamais la douleur maternelle n'éclata en sanglots plus déchirants. Mais pour les autres personnages de la tragédie, Racine nous a paru inférieur à son modèle. Ni la simplicité d'Euripide, ni sa grâce, ni la richesse de sa poésie ne brillent sur le théâtre français. Il semble que nul ne pourra s'égaler aux Grecs, à ces maîtres de l'esprit; car non seulement Racine, mais Gœthe et Schiller ont échoué à reproduire la

sérénité plastique d'Eschyle et de Sophocle; et ce n'est pas *la Cigüe* de M. Émile Augier, ou le *Moineau de Lesbie* de M. Autran qui ressuscitent la verve d'Aristophane et la grâce d'Anacréon.

Autour d'*Iphigénie* et de *Britannicus* je pourrais grouper les autres drames de Racine : *Andromaque, Bérénice, Mithridate, Phèdre.* Tous lui ont été inspirés par les mêmes modèles. *Andromaque* est fille d'Euripide et d'Homère ; *Bérénice* a vécu au temps de Titus et de Vespasien ; *Mithridate* fit la guerre à Crassus et à Pompée ; *Phèdre* est tirée de l'*Hippolyte* du tragique grec. Chacune de ces compositions se fait remarquer par des qualités diverses. Le neveu du grand Corneille, Fontenelle, auteur d'*Aspar* sifflé et de *Brutus* maltraité, Fontenelle abuse (comme tant d'autres), de sa qualité de neveu d'un grand homme, lorsque, dans son parallèle entre Corneille et Racine, il affirme que celui-ci s'est plus souvent répété que l'auteur du *Cid.* On pourrait, au contraire, démontrer aisément que les héros de Corneille sont presque tous jetés dans le même moule, et que de sa main puissante il les retire splendides, rayonnants, surhumains du même creuset d'héroïsme. Souvenez-vous cependant

d'*Andromaque*, une des premières pièces de Racine, son chef-d'œuvre peut-être. N'êtes-vous pas, messieurs, remués et attendris par la sollicitude de la mère qui s'unit, sans la troubler, à la pudeur de la veuve?

Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.
Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie;
J'allais, seigneur, pleurer un instant avec lui :
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

Et la mélancolie de ces vers adressés à Hermione par celle qui fut la femme d'Hector, cette résignation de la captive :

Je ne viens point ici, par de jalouses larmes,
Vous envier un cœur qui se rend à vos charmes.
Par une main cruelle, hélas! j'ai vu percer
Le seul où mes regards prétendaient s'adresser :
Ma flamme par Hector fut jadis allumée;
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée.
Mais il me reste un fils. Vous saurez quelque jour,
Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour;
Mais vous ne saurez pas, du moins je le souhaite,
En quel trouble mortel son intérêt nous jette,
Lorsque de tant de biens qui pouvaient nous flatter,
C'est le seul qui nous reste et qu'on veut nous l'ôter.

Hélas! lorsque, lassés de dix ans de misère,
Les Troyens en courroux menaçaient votre mère,
J'ai su de mon Hector lui procurer l'appui :
Vous pouvez sur Pyrrhus ce que j'ai pu sur lui.
Que craint-on d'un enfant qui survit à sa perte?
Laissez-moi le cacher en quelque île déserte;
Sur les soins de sa mère on peut s'en assurer,
Et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer.

Cette peur émouvante, cette avarice de l'amour maternel qui veut enfouir son enfant, ont-elles été tracées par la même main qui mit sur les lèvres d'Hermione les menaces adressées à l'infidèle Pyrrhus?

Achevez votre hymen, j'y consens; mais du moins
Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins;
Pour la dernière fois je vous parle peut-être.
Différez-le d'un jour, demain vous serez maître...
Vous ne répondez point? Perfide, je le voi,
Tu comptes les moments que tu perds avec moi!
Ton cœur, impatient de revoir ta Troyenne,
Ne souffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne.
Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux.
Je ne te retiens plus, sauve-toi de ces lieux;
Va lui jurer la foi que tu m'avais jurée;
Va profaner des dieux la majesté sacrée :

Ces dieux, ces justes dieux n'auront pas oublié
Que les mêmes serments avec moi t'ont lié.
Porte aux pieds des autels ce cœur qui m'abandonne ;
Va, cours ; mais crains encor d'y trouver Hermione !

Et ce cri où vibre une haine pleine encore de tendresse et de jalousie ressemble-t-il aux plaintes lamentables, à la confession incestueuse de Phèdre :

J'ai revu l'ennemi que j'avais éloigné :
Ma blessure, trop vive, aussitôt a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Enfin, messieurs, est-ce que le caractère de Néron, de Britannicus, d'Oreste et de Thésée, les uns odieux, les autres malheureux ; ceux-ci victimes de leurs ennemis ; ceux-là victimes d'eux-mêmes, ou bien tristes jouets de la fatalité, est-ce que ces caractères créés par Racine, imités par lui, approchent de celui de Mithridate? Ici Racine me paraît s'élever à la hauteur cornélienne. Cet ennemi de Rome et du nom romain, ce vieillard usé par les plaisirs et par la guerre, ce mélange bizarre et grandiose de satrape et de capitaine, ce voluptueux Mithridate qui aime à

soixante ans, ce soldat couvert de cicatrices, ce roi à barbe grise qui, durant vingt années, dispute son pays aux morsures de la louve, aux serres de l'aigle romaine et, dans ses ambitions, aspire à venger l'univers, je vous demande s'il ne représente pas le génie des peuples libres insurgés contre l'insolence latine?

Je sais tous les chemins par où je dois passer ;
Et si la mort bientôt ne me vient traverser,
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rends dans trois mois aux pieds du Capitole.
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours ?
Que du Scythe aves moi l'alliance jurée
De l'Europe en ces lieux ne nous ouvre l'entrée ?
Recueilli dans leur port, accrus de leurs soldats,
Nous verrons notre camp grossir à chaque pas.
Daces, Pannoniens, la fière Germanie,
Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Espagne, et surtout les Gaulois,
Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois
Exciter ma vengeance, et, jusque dans la Grèce,
Par des ambassadeurs accuser ma paresse.
Ils savent que, sur eux prêt à se déborder,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder ;
Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,
Guider dans l'Italie et suivre mon passage.

C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
Vous trouverez partout l'horreur du nom romain,
Et la triste Italie encor toute fumante
Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.
Non, princes, ce n'est pas au bout de l'univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers :
Et de près inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes !

Aujourd'hui... mais non. Qu'il me suffise de dire que les temps ne sont pas changés et que Pérouse est voisine de la ville éternelle.

Ainsi, messieurs, le génie de Racine est souple, facile, varié, flexible, abondant. Avec une habileté égale il fait vibrer les cordes du cœur humain, depuis les plus graves jusqu'aux plus plaintives. Il me semble qu'on peut dire de lui ce que Sophocle disait d'Euripide : « J'ai peint les « hommes tels qu'ils devraient être; Euripide « les peint tels qu'ils sont. » — « Les personnages d'Euripide, dit Schlegel, quittèrent leur cothurne et marchèrent tout simplement sur la terre. » Les héros de Racine me paraissent marcher encore un peu sur les cimes de l'Olympe et de l'Ida, mais non de ce pas uniforme que leur prête Fontenelle. Chaque caractère parle le lan-

gage qui lui convient; chaque sentiment a son idiome propre; amour, ambition, jalousie, vengeance, Racine harmonise la variété des passions dans l'unité de la nature humaine. Et je n'ai pas parlé de *la Thébaïde,* ni d'*Alexandre*, ces deux essais de sa jeunesse; ni de *Bajazet* dont Atalide et Roxane échauffent la froideur, quoi qu'en dise madame de Sévigné. Et je n'ai rien dit des *Plaideurs*, de cette farce alerte où reverdit la causticité des *Guêpes* d'Aristophane, où le rire gaulois éclate devant la perruque de Perrin Dandin et les paperasses de la comtesse de Pimbesche, Orbesche, etc. — De l'année 1664 à l'année 1677, Racine enrichit de dix pièces de théâtre la scène française, et marcha glorieusement, rival de Corneille. Après avoir créé *Phèdre*, il se retira tout à coup, et pendant douze années aucune tragédie nouvelle ne vint s'ajouter à ses premiers chefs-d'œuvre. — Corneille, en 1675 faisait représenter *Suréna*, sa dernière composition tragique. Il y eut donc comme une éclipse de ces deux génies; l'un usé par l'âge, l'autre retenu par sa seule volonté. La scène fut livrée aux Mairet et aux Pradon, le premier auteur d'une *Sopho-*

nisbe qui effaçait, aux yeux du public, celle du vieux Corneille; le second, père d'une tragédie de *Phèdre* qui faisait pâmer d'aise les gentilshommes et, malgré les épigrammes de Boileau, excitait plus d'applaudissements que la *Phèdre* de l'auteur de *Britannicus*. Celui-ci, retiré sous sa tente, je veux dire en son logis de la rue des Maçons-Sorbonne, s'adonnait tout entier au soin de son salut et de l'*Histoire de Port-Royal*. Il écrivait aussi les campagnes du roi Louis XIV (auxquelles il avait assisté, en carrosse, entouré de l'escadron volant des dames d'honneur), des hymnes traduites du bréviaire romain et des cantiques spirituels. Qui faut-il accuser de ce long silence? sans doute ces incorrigibles ennemis de la beauté et de l'art qui s'occupent dévotement à émonder les génies, à sarcler l'enthousiasme, *éteignant les lumières et rallumaut le feu*. Leur influence éprouvée jadis à Port-Royal des Champs, lorsque le sacristain Claude Lancelot confisquait et brûlait le roman grec des *Amours de Théagène et de Chariclée*, chef-d'œuvre d'Héliodore et délices de Racine, cette influence qui glaça l'âme de Pascal, pendant douze années retint captive l'inspiration du poète. L'ortho-

doxie mit les verroux à son imagination. Les chastes muses se transformèrent en charmeresses de saint Antoine. Pauvre Racine! il n'osa plus regarder Iphigénie; il trembla devant Hermione; il frissonna à l'aspect de Phèdre; il se signa en présence de Bérénice et il exorcisa Roxane!

M. de Sainte-Beuve se montre sévère envers cette retraite qu'il considère comme une sorte de désertion. « Corneille aussi, écrit-il, « essaya pendant quelques années de renoncer « au théâtre; mais quoique déjà sur le déclin, « il n'y put tenir, et rentra bientôt dans l'arène. « Rien de cette impatience, ni de cette difficulté « à se contenir ne paraît avoir troublé le long « silence de Racine. » — Pour moi, outre les causes que je viens de signaler, je crois pouvoir en assigner une nouvelle que M. de Sainte-Beuve et les autres critiques n'ont pas assez étudiée. Laquelle? Pourquoi se taire pendant un si long temps lorsqu'on parle avec tant de grâce le mélodieux et divin langage? Comment s'appliquer à traduire un bréviaire romain quand on a conversé avec les chœurs des filles de la Grèce? Comment se confiner rue des Ma-

çons-Sorbonne lorsqu'on a vu se lever et se coucher le soleil sur le Taygète et derrière les monts ménélaïons?

Messieurs, avez-vous quelquefois ressenti l'âpre dédain inspiré par le triomphe de la médiocrité et de la vanité? Avez-vous éprouvé l'irritante blessure que fait à l'âme droite et haute la victoire de la bassesse et de la félonie? Vous êtes-vous indignés contre le monde conquis par l'ignorance, l'hypocrisie et la sottise? Alors, vous savez le secret du silence de Racine. Boileau, l'intègre et vaillant Boileau a pénétré dans le cœur du poète ulcéré et découragé : la *Phèdre* de Pradon étalait son succès de faux aloi ; Despréaux écrivit à Racine :

Toi donc qui, t'élevant sur la scène tragique,
Suis les pas de Sophocle, et seul, de tant d'esprits,
De Corneille vieilli sait consoler Paris ;
Cesse de t'étonncr si l'envie animée,
Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
La calomnie en main quelquefois te poursuit.
En cela, comme en tout, le ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller sa profonde sagcsse.
Le mérite en repos s'endort dans la paresse ;

Mais par les envieux un génie excité
Au comble de son art est mille fois monté.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine?
. . . .
Le Parnasse français, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir.

Mais le timide et faible ami de Despréaux n'écouta pas ces conseils; il n'eut pas le courage de les suivre. — Messieurs, en présence des injustices des hommes, et pour se consoler de la servilité publique, quand on s'appelle Tacite, on écrit les annales de l'empire; quand on s'appelle Juvénal, on dresse en pleine Rome le gibet des satires; Dante proscrit rêve aux cercles de l'enfer où geignent pêle-mêle les papes débauchés, les traîtres et les tyrans; Machiavel écrit *la Peste de Florence;* Rabelais, *Gargantua;* Pascal, *les Provinciales;* Molière, *Alceste;* Beaumarchais, *Figaro;* Victor Hugo, les *Châtiments.*

Racine se tait. Il ne fut arraché à son silence que par madame de Maintenon, en 1688. Elle lui demanda une pièce pour Saint-Cyr, pensionnat fondé et dirigé par elle. « Un doux jeune rayon « lui revint de Saint-Cyr, comme une aurore en

« plein couchant. » (Michelet.) — De là, suivant « l'expression de M. de Sainte-Beuve, le réveil « en sursaut du poète à l'âge de quarante-huit « ans; une nouvelle et immense carrière par- « courue en deux pas : *Esther* pour son coup « d'essai, ATHALIE pour son coup de maître. »

En effet, je pense qu'ATHALIE est le chef-d'œuvre de Racine. Sur ce point je partage l'opinion de Despréaux qui écrivait :

Le contre-temps de votre indisposition a été bien fâcheux; car, en arrivant à Versailles, j'ai joui d'une merveilleuse bonne fortune : j'ai été appelé dans la chambre de Mme de Maintenon pour voir jouer devant le roi, par les actrices de Saint-Cyr, votre pièce d'ATHALIE. Quoique les élèves n'eussent que leurs habits ordinaires, tout a été le mieux du monde et a produit un grand effet. Le roi a témoigné être ravi, charmé, enchanté, ainsi que Mme de Maintenon. Pour moi, trouvez bon que je vous répète que vous n'avez pas fait de meilleur ouvrage.

Et cependant, ô profanation ! le rôle d'Abner, de Joad, de Mathan étaient joués... par qui?... Mais je ne veux me brouiller ni avec madame de Maintenon, ni avec mesdemoiselles de Saint-Cyr, ni avec les rois d'Angleterre et de France devant qui fut représentée ATHALIE, à huis-clos, le 5 janvier 1691.

Voltaire aussi admira ATHALIE pendant cinquante ans, jusqu'au jour où il eut la faiblesse de lui en vouloir parce que c'était un sujet chrétien. — Je n'ai garde d'imiter cette faiblesse et me souviens que :

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler.

Je m'efforce au contraire de me placer au point de vue de Racine, de m'assimiler son âme mystique. Je reviens avec lui sous les ombrages de Port-Royal; je l'accompagne à la cour dévote de Louis XIV, car je sais qu'il n'en eut jamais le caractère sec, soupçonneux et persécuteur; je me persuade qu'il a voulu plaire au grand janséniste exilé, Antoine Arnauld, mort en Flandre le 8 août 1694, enterré à Bruxelles, sous l'autel d'une petite chapelle; je m'assure qu'ATHALIE est une œuvre poétique et religieuse, qu'elle unit la ferveur du croyant à la foi de l'artiste, et que jamais l'accent de Racine ne fut plus sincère que dans cette tragédie où il mêle à la Bible les souvenirs de la Grèce, Sophocle à David, Esaïe à Homère, Euripide à Ézéchiel.

« ATHALIE, remarque M. Nisard, est une de « ces tragédies toutes faites comme les cher- « chait Racine. Il n'a rien eu à imaginer, et le « peu qu'il y a mis du sien est si admirablement « lié à la donnée de l'Ancien Testament, que le « poète semble avoir suppléé quelque omission « de l'historien sacré. L'invention, ç'a été de « trouver, dans un des plus tragiques événe- « ments de l'histoire sainte, une tragédie aux « conditions où la voulait Racine, avec toutes « ces vraisemblances qui font d'une fable une « réalité. — Les livres saints offraient à Racine, « dans l'enceinte de la même ville, deux familles « de race royale séparées par la haine et le « carnage, l'une victorieuse et sur le trône, « l'autre vaincue, mais restée maîtresse de la « religion nationale, gardant au fond du tem- « ple le roi légitime, et tolérée parce qu'on la « croyait faible. Il vit tout ce qu'il y avait de « pressant, d'irrésistible dans ce contact de « l'usurpation et du droit, de la religion et de « l'idolâtrie, outre la volonté du Dieu des ven- « geances, qui joue le même rôle, dans ATHALIE, « que le dieu Destin dans le théâtre grec. »

En effet, messieurs, la Bible raconte cette

légende au chapitre XXII des *Chroniques* :
« Achazia était âgé de quarante-deux ans quand
« il commença à régner; et il régna un an à
« Jérusalem. Sa mère avait nom Athalie. Il
« suivit le train de la maison d'Achab; car sa
« mère était sa conseillère à mal faire...—Atha-
« lie ayant vu que son fils était mort, s'éleva et
« extermina tout le sang royal de la maison de
« Juda. — Mais Jéhosabeth, fille du roi Joram,
« prit Joas, fils d'Achazia et le déroba d'entre
« les fils du roi qu'on faisait mourir, et le mit
« avec sa nourrice dans la chambre aux lits.
« Ainsi Jéhosabeth femme de Jéhojadah, le
« sacrificateur le cacha devant Athalie, de sorte
« qu'Athalie ne le fit point mourir. — Et il fut
« caché avec eux, dans la maison de Dieu, l'es-
« pace de six ans; cependant Athalie régnait
« sur le pays. — Mais un jour, on amena le fils
« du roi, et on mit sur lui la couronne et le
« témoignage, et ils l'établirent roi, et Jéhoja-
« dah et ses fils l'oignirent et dirent : Vive le
« Roi! — Et Athalie, entendant le bruit du
« peuple qui courait et qui chantait les louanges
« de Dieu autour du roi, vint vers le peuple, en
« la maison de l'éternel. — Et elle regarda, et

« voilà, le roi était près de la colonne à l'en-
« trée, et les capitaines et les trompettes étaient
« près du roi, et tout le peuple du pays était en
« joie, et on sonnait des trompettes; les chan-
« tres aussi chantaient, avec des instruments
« de musique, et montraient comment il fallait
« chanter les louanges de Dieu; et sur cela
« Athalie déchira ses vêtements, et dit : Conju-
« ration! conjuration! — Alors le sacrificateur
« Jéhojadah fit sortir les centeniers qui avaient
« la charge de l'armée, et leur dit : Menez-la
« hors des rangs. Ne la mettez point à mort
« dans la maison de l'éternel. — Ils lui firent
« donc place; et elle s'en retourna en la maison
« du roi par l'entrée de la porte des chevaux, et
« ils la tuèrent là. »

Tel est le récit simple et terrible de la Bible dans sa naïveté formidable. J'ose dire qu'aux mains de Racine il ne perd rien de sa grandeur. J'ai dû reprocher souvent au poëte d'habiller ses personnages à la mode française et de prêter aux Grecs le langage de Versailles. Mais dans Athalie, il suit pas à pas la tradition, avec un respect religieux, avec une sorte d'épouvante de la profaner. Semblable aux légendes

de l'Argolide ou de l'Attique respectées par le génie pieux d'Eschyle et de Sophocle, et que l'audacieux Euripide, seul, osait dénaturer; semblable, dis-je, à ces légendes sacrées, marmoréennes aux mains de Sophocle, granitiques aux mains d'Eschyle, l'histoire d'Athalie se déroule devant Racine et sous nos yeux avec la gravité sombre des livres hébreux. Ambitions, apostasies, fidélités, innocence, intolérance, toutes les vertus d'Israël et tous ses vices apparaissent, ornés de la plus harmonieuse poésie qu'on entendit jamais. Pendant cinq actes nous assistons à la lutte du droit contre l'usurpation, de la justice contre l'iniquité, de Jéhovah contre Baal, et notre âme va de Mathan le renégat à Joad l'inflexible. Pour la première fois Racine comprend la hauteur du rôle de poète tragique et la mesure sans pâlir. Dirais-je maintenant comme Fontenelle : « Quand on a le cœur « noble, on voudrait ressembler aux héros de « Corneille; et quand on a le cœur petit, on est « bien aise que les héros de Racine nous res- « semblent? » Non, messieurs, ATHALIE n'amollit pas le spectateur, elle le retrempe; elle ne le rapetisse pas, elle le redresse; elle n'est pas

seulement une académie de beaux vers, mais une école de morale; elle ne se contente pas de nous charmer, elle nous enseigne. Je crois que M. Michelet en méconnaît la grandeur lorsqu'il la considère comme une consolation offerte à Jacques II.

Déjà, dans *Britannicus*, on dit que Racine avait donné des leçons de dignité à Louis XIV, et qu'en racontant la manie théâtrale de Néron il avait dégoûté pour jamais le roi de France de danser, en costume mythologique, aux ballets de Molière. Les leçons contenues dans ATHALIE sont d'une tout autre portée. Il ne s'agit plus seulement d'empêcher un jeune homme de se vêtir en Phébus-Apollon. Il s'agit d'apprendre à tous les rois leurs devoirs, en leur apprenant à respecter les droits des peuples. Il s'agit de montrer la supériorité du droit sur le fait, son éternité, de paraphraser en quelque manière cette parole de Bossuet : « Il n'y a pas de droit contre le droit. » Il s'agit de l'incarner dans l'enfance, c'est à dire dans l'innocence, et de le rendre par là plus sacré. Il s'agit de couvrir de la protection de Jéhovah ses serviteurs fidèles, d'accabler de sa colère ceux qui l'ont renié et

avec lui toute humanité et toute pudeur. En un mot, messieurs, c'est le combat de la fidélité contre l'apostasie. Il n'est pas nouveau dans le monde, et par tout ce qui se passe sous nos yeux, je ne crois pas qu'il soit près de finir. — Certes je suis le premier à reconnaître que la pensée de Joad, le sacrificateur, est une pensée d'intolérance et de domination. Voudriez-vous, par hasard, que Racine nous le peignit sous les traits d'un philosophe? Je sais que Joad aspire à gouverner sous le nom de Joas; en cela véritablement prêtre; car, même leur amitié et leurs caresses sont des moyens de régner et de nous asservir. — Considérez, je vous prie, à quelle époque on jouait ATHALIE. — Je ne parle pas de la première représentation publique qui n'eut lieu qu'en 1720; mais des représentations données par mesdemoiselles de Saint-Cyr. — Le roi Louis XIV est au sommet de sa puissance, sinon de sa fortune et de sa gloire. Depuis la mort de Mazarin, c'est à dire depuis trente ans, il tient d'une main ferme les rênes de l'empire; à force de guerres justes ou injustes, il a conquis les Français, si faciles à éblouir par l'éclat des armes; la fronde est depuis longtemps disparue;

l'opposition des grands s'apaise ou s'anéantit sous les faveurs ou les rigueurs royales; les Parlements se taisent; les protestants sont partis pour l'exil; les libertés gallicanes consacrent l'absolutisme du monarque, sans émanciper les sujets; l'Europe attend, silencieuse, l'heure des représailles; poètes, ministres, magistrats, capitaines s'agenouillent à l'envi devant le prince; les plus grandes maisons ont tenu à honneur d'être déshonorées par ses caprices; paisible, il s'assied sur son trône, et d'un mouvement de ses yeux imprime la confiance ou la terreur. — Alors un poète, le plus doux, le plus timide des poètes : Dieu seul est grand! s'écrie-t-il, comme plus tard Massillon devant le tombeau de Louis. Dieu seul est grand! je dis que c'est là une forte parole, une haute leçon, en attendant que la France tout entière se lève et crie : Le peuple seul est souverain!

Tel est, messieurs, le fond philosophique sur lequel me paraît rouler la tragédie biblique. Quant au sujet même du drame, vous le connaissez tous. M. Nisard l'explique en termes clairs, que je vous demande la permission de reproduire :

« Le sujet, c'est un soupçon d'Athalie, aigri

« par un songe que rendent vraisemblable la « situation de cette reine, son esprit violent, ses « sanglants souvenirs. Dans ce songe, elle s'est « vu poignarder par un enfant; au temple, elle « reconnaît cet enfant dans Joas. Dès lors, il « faut que Joas lui soit remis, ou qu'il périsse.— « Cet événement agite et absorbe tous les per- « sonnages de la pièce, selon leurs caractères, « leurs intérêts et leurs passions. Athalie y « porte l'inquiétude attachée à l'usurpation vio- « lente, l'ardeur d'une femme impérieuse, l'au- « dace qui ne voit pas le péril; Joad, l'esprit de « Dieu, l'enthousiasme pour la foi de David « opprimée; peut-être l'ambition de la tutelle, « et la rivalité de puissance entre le pontificat « et la royauté. Les personnages secondaires « autour d'Athalie et de Joad, sont engagés dans « l'événement par des causes pour ainsi dire « proportionnées à leurs rôles : Mathan, par sa « jalousie contre Joad, et la mauvaise conscience « d'un apostat; Abner, par sa muette fidélité au « sang de ses rois, à laquelle se mêle l'esprit « d'obéissance militaire aux puissances établies; « Josabeth, par cette tendresse mêlée de crainte, « qui lui fait préférer pour son enfant adoptif la

« sécurité à la gloire ; Zacharie, son fils, par « l'âge qui le rapproche de Joas, et pas la com- « munauté de leurs pieux amusements dans le « saint lieu ; Salomith, cette charmante sœur de « Zacharie, par les soins qu'elle a donnés, de « moitié avec sa mère, au mystérieux enfant « qu'elle aime sans le connaître. — Du moment « qu'Athalie est entrée dans le temple, tous ces « cœurs sont saisis à la fois d'un trouble qui va « croissant jusqu'à la fin : il n'y a plus ni paix « ni trêve possible. »

Au premier acte Joad, confiant en Dieu, se résout à tenter l'entreprise. Sur la foi des miracles accomplis en faveur de la race de David, il réveille, il excite la vieille loyauté d'Abner; il calme, gourmande, encourage Josabeth. — Abner hésite, et comme tous les cœurs faibles rejette sur autrui sa propre incertitude :

Hé! que puis-je au milieu de ce peuple abattu?
Benjamin est sans force, et Judas sans vertu :
L'arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles.

Alors Joad, éloquent, dans la langue enflammée des prophètes :

Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles?

Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat? Quoi! toujours les plus grandes merveilles
Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles?
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours?
Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces,
Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces;
L'impie Achab détruit, et de son sang trempé
Le champ que par le meurtre il avait usurpé;
Près de ce champ fatal Jézabel immolée,
Sous les pieds des chevaux cette reine foulée,
Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,
Et de son corps hideux les membres déchirés?

« Et Jéhu vint à Jizréhel, dit la Bible; et « Jézabel ayant appris que Jéhu venait, farda « son visage, orna sa tête, et regardait par la « fenêtre. — Et comme Jéhu entrait dans la « porte, elle dit : En a-t-il bien pris à Zimri qui « tua son seigneur? — Et il leva sa tête vers la « fenêtre et dit : Qui est ici de mes gens? Qui? « Alors deux ou trois eunuques regardèrent vers « lui. — Et il leur dit : Jetez-la en bas. Et ils « la jetèrent, de sorte qu'il rejaillit de son sang « contre la muraille et contre ses chevaux; et il « la foula aux pieds. — Et étant entré, il man-

« gea et but; puis il dit : Allez voir maintenant « cette maudite-là, et l'ensevelissez, car elle est « fille de roi. — Ils s'en allèrent donc pour l'en- « sevelir ; mais ils ne trouvèrent rien que le « crâne et les pieds et les paumes des mains. — « Et étant retournés, ils le lui rapportèrent, et « il dit : C'est la parole de l'Éternel : dans le « champ de Jizréhel les chiens mangeront la « chair de Jézabel. — Et le cadavre de Jézabel « sera comme du fumier sur le dessus du champ ; « de sorte qu'on ne pourra point dire : ceci est « Jézabel. »

Certes, messieurs, les vers de Racine sont loin d'égaler la sanglante et brutale horreur du récit des chroniques. Le tableau est peint de couleurs moins violentes, dessiné d'un trait moins acerbe. C'est la différence de Raphaël à Michel-Ange ou à Ribeira.

Au second acte, Athalie consulte Mathan et Abner, et se résout à interroger Joas. Ai-je besoin de vous faire remarquer l'infamie de Mathan et de sa politique?

ABNER.

De quel crime un enfant peut-il être capable?

MATHAN.

Le ciel nous le fait voir un poignard à la main :
Le ciel est juste et sage, et ne fait rien en vain.
Que cherchez-vous de plus?

ABNER.

Mais, sur la foi d'un songe,
Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge?
Vous ne savez encor de quel père il est né,
Quel il est.

MATHAN.

On le craint : tout est examiné.
A d'illustres parens s'il doit son origine,
La splendeur de son sort doit hâter sa ruine;
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé?
Est-ce aux rois à garder cette lente justice?
Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.
N'allons point les gêner d'un soin embarrassant :
Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.

Renégats! Renégats! Renégats! race abjecte. Les plus violents et les plus fourbes, durant la révolution, sous l'apparence de l'énergie, sous le masque de la terreur, cachaient leur face de

stipendiés de l'étranger. Et quant à moi, je ne serai dans l'histoire ni le complice, ni la dupe de ceux qui font au droit et à la liberté cette abominable injure de les fonder et de les défendre par les moyens de l'arbitraire et de la tyrannie!

Cependant l'action marche et gronde. Au troisième acte, Mathan vient demander qu'on lui livre Joas. Joad chasse Mathan du temple :

Où suis-je? De Baal ne vois-je pas le prêtre?
Quoi! fille de David, vous parlez à ce traître?
Vous souffrez qu'il vous parle? Et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
Ou qu'en tombant sur lui, ces murs ne vous écrasent?
Que veut-il? De quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu?...
Sors donc de devant moi, monstre d'impiété.
De toutes tes horreurs, va, comble la mesure,
Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure,
Abiron et Dathan, Doëg, Achitophel :
Les chiens, à qui son bras a livré Jézabel,
Attendant que sur toi sa fureur se déploie,
Déjà sont à ta porte, et demandent leur proie!

Encore tout vibrant de cet anathème, le grand

prêtre prophétise, arme les lévites, remplit le temple de la majesté de Dieu et des éclairs des épées. Au quatrième acte, Joas est couronné, et c'est alors que des lèvres de Joad tombent ces admirables paroles, ces préceptes à jamais mémorables ; ils pénètrent l'âme du jeune enfant, avant que l'huile sainte ne le consacre. Et en effet, messieurs, ce qui fait la grandeur des chefs des peuples, ce n'est ni l'huile de David, ni le chrême de saint Remy, ni la bénédiction d'un pape : c'est la sagesse.

O mon fils, de ce nom j'ose encor vous nommer,
Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur ;
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois ;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même ;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;
Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné ;
Que, s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime :
Ainsi de piége en piége, et d'abîme en abîme,

Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas ! ils ont des rois égaré le plus sage.
Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,
Que Dieu fera toujours le premier de vos soins ;
Que, sévère aux méchans, et des bons le refuge,
Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge ;
Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,
Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.

Qu'ajouter à ces beaux vers où la suavité du langage se mêle à la pureté des maximes ? Quelle élévation ! quelle simplicité ! quelle douceur ! On reste sous le charme; je ne sais quelle placidité vous entre dans le cœur ; je ne sais quelle fraîcheur morale circule autour de vous. Je ne crois pas qu'en aucune langue, aucun poète ait mieux parlé des devoirs des rois. — Fénelon n'avait pas écrit encore la lettre navrante qu'il adressait à Louis XIV en 1694 :

Vos peuples que vous deviez aimer comme vos enfans, et qui ont été jusqu'ici si passionnés pour vous, meurent de faim. La culture des terres et presqu'abandonnée; les villes et les campagnes se dépeuplent ; tous les métiers languissent et ne nourrissent plus les ouvriers. Tout commerce est anéanti ; par consé-

quent, vous avez détruit la moitié des forces réelles du dedans de votre État, pour faire et pour défendre de vaines conquêtes au dehors. Au lieu de tirer de l'argent de ce pauvre peuple, il faudrait lui faire l'aumône et le nourrir. La France entière n'est plus qu'un grand hôpital désolé et sans provision. — Les émotions populaires qui étaient inconnues depuis si longtemps, deviennent fréquentes. Paris même, si près de vous, n'en est pas exempt. Les magistrats sont contraints de tolérer l'insolence des mutins, et de faire couler sous main quelque monnaie pour les apaiser; ainsi on paie ceux qu'il faudrait punir. Vous êtes réduit à la honteuse et déplorable extrémité ou de laisser la sédition impunie et de l'accroître par cette impunité, ou de faire massacrer avec inhumanité des peuples que vous mettez au désespoir en leur arrachant par vos impôts pour cette guerre le pain qu'ils tâchent de gagner à la sueur de leurs visages.

Cette page mouillée de larmes fut-elle mise sous les yeux du roi? je l'ignore. Mais il entendit les vers de Racine, et il est permis de croire, suivant l'excellente remarque de M. Géruzez, qu'Athalie « déposa au fond de l'âme de Louis XIV « le germe obscur de la colère qui éclata quel- « ques années plus tard, à la lecture de ce mé- « moire que Racine écrivit sous les auspices de « madame de Maintenon, et qui devait éclairer le « roi sur les souffrances de son peuple. »

Le poète précéda l'évêque dans la revendica-

tion de la modération et de la justice. Il a eu messieurs, l'honneur de souffrir pour la vérité. — J'ai dit qu'un mot de son roi avait tué Racine. Je le crois ; et cependant, après le bonheur de voir triompher une idée que l'on aime, il n'en est pas de plus grand que de souffrir pour elle.

Au cinquième acte, Athalie, menaçante, courroucée, entre dans le temple pour châtier les révoltés. Joad lui montre Joas. Elle recule épouvantée devant son remords vivant et couronné. Elle peut s'écrier avec Eschyle : « Je dis « que les morts tuent les vivants ! »

Dieu des Juifs, tu l'emportes !
Oui, c'est Joas ; je cherche en vain à me tromper :
Je reconnais l'endroit où je le fis frapper ;
Je vois d'Ochozias et le port et le geste ;
Tout me retrace enfin un sang que je déteste.
David, David triomphe ; Achab seul est détruit.
Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit.

Ainsi la tragédie tout entière s'agite dans le sein et dans l'ombre de Jéhovah. Je ne vous ferai pas plus remarquer la puissante unité de ce sujet que je ne vous ai fait admirer l'incomparable beauté de la poésie racinienne. Le sujet s'est

développé devant vous, majestueusement, harmonieusement accompagné de la majesté et de l'harmonie des vers.

Je veux, en finissant, toucher deux points essentiels : les chœurs d'ATHALIE et la prophétie de Joad.—Racine, en introduisant le chœur dans sa pièce, a montré une fois de plus à quel degré il possédait le délicat sentiment de l'antiquité. Le chœur, cet écho de la conscience du poète ou de la conscience de la foule, ce témoin passionné de l'action, pourquoi en priver la scène française lorsque la scène grecque avait tiré de sa présence tant de richesse et de splendeur? Je loue Racine d'avoir eu l'audace de ressusciter le lyrisme, et de mêler, à la façon des anciens, le dithyrambe et l'ode aux dramatiques accents de la tragédie. Les chœurs d'ATHALIE, bien liés à l'action générale, étroitement associés au drame, en relèvent l'éclat. Il me plaît de voir étinceler Pindare sur les cimes tragiques. Mais le lyrisme de Racine, tant vanté, si prolixement admiré par la plupart des critiques et que nous célébrons le plus souvent sur la foi de nos pères, égale-t-il le lyrisme de la Grèce ou celui de Jérusalem? Certes la correc-

tion, l'élégance, la mélodie abondent. Mais où donc éclatent les sons de la harpe de David? où soupire et murmure la lyre ionienne d'Euripide, d'Eschyle et du divin Sophocle? Si Racine raconte la gloire de l'Éternel :

> Tout l'univers est plein de sa magnificence :
> Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais !

Je me souvieus des psaumes de David : « L'Éternel roule les cieux comme une tente; « il les abaisse comme un marchepied. Ses yeux « contemplent, et ses paupières sondent les fils « des hommes. Les cieux racontent sa gloire, « annoncent sa justice; il tient ferme les monta- « gnes par sa force, et il est ceint de puissance. « Il apaise le bruit de la mer, le bruit de ses « ondes et l'émotion des peuples. »

S'il chante les consolations, l'espérance, la timidité des vierges de la Judée; je me souviens du chœur des Océanides du *Prométhée* d'Eschyle; des plaintes des Troyennes captives; je répète les mélancoliques soupirs des jeunes filles grecques, dans *Iphigénie en Tauride :*

> Oiseau plaintif, comme toi, mais privé d'ailes pour voler

vers la patrie, je pleure les doux entretiens des Grecs. Je te regrette, ô Diane, toi qui habites le mont Cynthius, à l'ombre des palmiers élégants, des lauriers touffus et du pâle olivier, non loin du lac peuplé de cygnes, dont les chants mélodieux célèbrent les muses.

Ah! que de larmes coulèrent de mes yeux, lorsqu'après la ruine de ma patrie, je dus monter sur des vaisseaux couverts de rames et de lances ennemies! Vendue à prix d'or, je suis venue dans ce pays barbare, où je sers la fille d'Agamemnon prêtresse de Diane chasseresse...

Mais elle, un navire argien couvert de cinquante rames, va la ramener dans sa patrie. Les sons aigus de la flûte de Pan, dieu des montagnes, encouragent les rameurs; Apollon fera retentir la lyre à sept cordes et accompagnera par des chants son voyage vers la splendide Athènes...

Ah! que ne puis-je, portée sur des ailes, parcourir l'immensité des cieux où le soleil promène ses ardents rayons; que ne puis-je arrêter mon vol sur la maison paternelle, me mêler, comme autrefois aux chœurs des danses sous les yeux de ma mère! Que ne puis-je encore disputer à mes compagnes le prix de la beauté, en laissant ondoyer les tissus précieux et les boucles flottantes qui voilent mon visage!

En David, quelle grandeur épique! Chez Euripide quelle douceur et quelle grâce! Quel charmant mélange de l'ode, de la pastorale et de l'élégie! Comme harmonieusement soupire la

flûte de Pan unie aux sons éclatants de la lyre! Et combien sont d'étranges critiques ceux qui refusent aux anciens la mélancolie!

Mais là où Racine me paraît pénétré de l'esprit biblique; là où il parle, sans effort, la langue des prophètes, c'est dans la vision de Joad :

Cieux, écoutez ma voix; terre, prête l'oreille,
Ne dis plus, ô Jacob que ton Seigneur sommeille!
Pécheurs, disparaissez : le Seigneur se réveille.
Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé?
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide :
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé;
Ton encens, à ses yeux, est un encens souillé.

Où menez-vous ces enfants et ces femmes?
Le seigneur a détruit la reine des cités :
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés;
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités :
Temple, renverse-toi; cèdres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur?

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert, brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez :
Jérusalem renaît plus brillante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a pas portés!
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés;
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée!
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur!

Reconnaissez l'accent du prophète, du voyant, de celui qui, chez les Hébreux, tempère, dirige, excite le sacerdoce de la tribu de Lévi. Il ne puise son autorité qu'en lui-même; il ne relève que de son inspiration et de sa volonté; souvent il sort des derniers rangs de la foule, et ce tribun du peuple de Dieu secoue la torpeur d'Israël, conserve l'éternelle lumière toujours prête à s'éteindre sous les formes immobiles du passé. De la hauteur inviolée des principes, il domine

et parcourt les profonds et lointains horizons de l'histoire. Il connaît la loi de l'agrandissement des peuples et de leur décadence. Il crie : Prophétie contre Babylone! et Babylone disparaît sous les sables. Il crie : Prophétie contre l'Égypte! et l'Égypte descend au tombeau des Pharaons. Il crie : Prophétie contre Jérusalem! et Jérusalem s'en va captive et déshonorée! — Apprenez, apprenez à connaître la puissance des principes. Ce sont eux qui mènent le monde. La raison humaine les a engendrés. — Il y a cent ans des prophètes nouveaux annonçaient aussi, parmi les peuples, la ruine des vieilles lois et des vieux fanatismes. Vous savez avec quel bruit formidable ils se sont écroulés. L'Europe en tressaille encore. Aujourd'hui, pour un peu de temps, une obscurité pesante couvre la face des peuples. On a vu traîner en exil et en prison la foi, la probité, la fidélité, le serment, la science. Des revenants risibles ou sinistres se sont efforcés d'arrêter l'esprit humain et d'immoler la pensée. Voici ce que leur répond la conscience, cette prophétesse de l'univers : J'avais créé, armé le Messie moderne ; il allait clément et pacifique parmi les nations enfin réveillées ; dans sa droite

était une branche d'olivier, dans sa gauche, le livre de la loi; sa voix disait : Progrès! son cœur disait : Justice! Vous l'avez arrêté, frappé par derrière, crucifié, mis au sépulcre, et en riant vous avez scellé la pierre... Il ressuscitera! Je le salue sur le Tabor, dans la lumière victorieuse et sacrée! il est vainqueur, il règne, il a l'empire. Quel est son nom? Il en a deux : Raison et Liberté!

Janvier 1861.

MOLIÈRE. — SON GÉNIE, SA VIE. — LE MISANTHROPE

Messieurs,

Un des plus vifs et des plus fins esprits du dix-huitième siècle, Champfort, commence son éloge de Molière par ces excellentes paroles :

> Je n'oublierai pas que je parle de comédie ; je ne cacherai pas la simplicité de mon sujet sous l'emphase monotone du panégryque, et je n'imiterai pas les comédiens français qui ont fait peindre Molière sous l'habit d'Auguste.

Et moi aussi je m'efforcerai d'être simple en parlant de ce grand homme. L'exagération et la déclamation seraient ici plus qu'un contre-sens littéraire. Elles seraient une injure à la

mémoire de celui qui, dans *les Précieuses ridicules*, a détrôné l'ithos et le pathos, et fustigé Trissotin dans *les Femmes savantes*. Il faut me savoir gré de cette modération que je vous promets. Vous le savez, il n'est pas facile d'être calme en amour, et je l'avoue, mon esprit est amoureux de Molière. — J'ai parlé de Descartes avec respect, de Corneille avec admiration, de Pascal avec une pitié mélancolique, de La Bruyère comme d'un ami dont on recherche et redoute le jugement. Si je l'osais, je parlerais de Molière avec tendresse. Pourquoi?

En voici la cause : les autres ont été de puissants artistes, d'héroïques penseurs, les flambeaux de la raison, les guides de l'âme française, les pères de la philosophie, de l'art dramatique, de la critique et de la littérature. L'un crée la méthode : avec elle, portés sur ses ailes solides nous quittons la prison du dogme, de la lettre et de l'autorité, nous osons penser! L'autre, après Marnix de Sainte-Aldegonde, Rabelais et la *satire Ménippée*, aiguise le pamphlet, cette arme héréditaire qui de ses mains passe à celles de Montesquieu, de Voltaire, de Beaumarchais, de Camille Desmoulins, de Paul-

Louis Courier, et nous rend libres, égaux, supérieurs à nos maîtres puisqu'elle nous inspire l'audace de nous moquer de leur insolence. Un troisième engendre la tragédie, dessine à larges traits l'exemplaire idéal des héros, et rehausse l'âme humaine. Un quatrième, en un style rare et ciselé, comme une liqueur précieuse dans une coupe d'argent, dépose le fruit mûr et exquis de ses observations. Tous sont nos maîtres : on voit en eux, comme en sa source même, l'esprit moderne.

Et Molière?... Celui-là, messieurs, est plus grand qu'un artiste. C'est un homme. A Molière on peut appliquer le vers de Térence : *Homo sum, et nihil humanum a me alienum puto* : « Je suis homme et rien d'humain ne m'est étranger. »

En effet, pendant que ses contemporains créent, dans leur fantaisie tour à tour grandiose et délicate, des êtres de raison, des personnages abstraits, en dessus ou en dehors de l'humanité, Molière reproduit des personnages vivants, animés du même souffle, émus, pénétrés des mêmes passions, parlant la même langue que tout le monde.

Corneille monte à des hauteurs où nous

ne pouvons atteindre. Rodrigue, Horace, Polyeucte, Auguste où êtes-vous? Là haut, là haut, par delà les nuées! Je vois bien qu'ils me font signe et qu'ils m'appellent; mais quelque chose m'attire en bas, m'attache au sol en dépit de mes efforts : c'est ma faiblesse, mon humanité.

La Bruyère sans doute est clairvoyant, sincère; mais, dites-moi, sauf de nombreux tableaux, tels que celui du riche et du pauvre, du distrait, du faux dévot, du fleuriste, où la nature est (comme je l'ai confessé moi-mêmè) prise et saisie sur le vif, dites-moi s'il n'y a pas dans son talent un côté de convention commun à tous les auteurs du siècle de Louis XIV? La solennité, la gravité, l'éclatante et lourde majesté de Versailles pèsent noblement sur les plus alertes intelligences et les arrêtent. Un seul, le plus gaulois de tous, *la fleur des Gaules*, suivant la pittoresque expression de M. l'abbé de Lamennais, un seul, courtisan de la rosée et du serpolet, le paresseux La Fontaine échappe par son insouciance et sa sauvage bonhomie à cette étiquette qui tient Boileau en respect, Bossuet en obéissance et Racine interdit.

Avec La Fontaine, son compagnon, Molière est libre. Ils appartiennent tous les deux à la famille indépendante, narquoise, gauloise, primesautière qui reconnaît pour aïeux, Rabelais, Marot et Villon ; famille de hardis bohêmes, gais enfants de la besace poétique, fils, parfois mal débarbouillés, mais sains, de l'ironie et de la malice nationales, et qui tempèrent les joyeux défauts et les péchés mignons de leur lignée par une abondance de cœur, une verdeur d'esprit, une chaleur, une charité d'âme inconnues à leurs contemporains.

« Ces deux hommes uniques, écrit M. Géru« zez, ont eu l'un pour l'autre une estime pro« fonde ; ils ont entre eux une remarquable « analogie. »

« Molière ! c'est mon homme, » dit le fabuliste. — « Le bonhomme ira plus loin que « nous, » dit le comique à Racine et à Boileau stupéfaits. — O prophétique voix de l'amitié !

« La Fontaine et Molière sont inséparables, » continue le savant commentateur, « ils se tien« nent pour ainsi dire la main devant la posté« rité qui les admire et qui les aime. Elle leur « sait gré à tous deux de n'avoir pas haï les

« hommes dont ils ont peint les travers et les « faiblesses avec tant de fidélité et par des « moyens analogues, car la fable, dans les mains « de La Fontaine est devenue

Une ample comédie à cent actes divers.

« Le parallèle entre le génie de ces deux grands « poètes était donc inévitable. Champfort l'a « fait, en critique habile, dans un morceau cé- « lèbre qu'il est inutile de reproduire ici. Con- « tentons-nous de saisir et de mettre en lumière « certaines analogies qui rapprochent ces deux « poètes philosophes, si français et si humains, « si modernes et si antiques, pour tout dire, si « vrais et si durables. Ils sont bien de leur « pays et de leur temps, mais ils conviennent à « tous les lieux et à tous les âges. Leurs fai- « blesses, et ils en ont, ne sont que des traits « de vérité plus frappants, et des arguments de « sincérité. Ce qui prouve victorieusement la « parenté et la puissance de leur génie, c'est le « don qu'ils possèdent au même degré de trans- « former ce qu'ils touchent, et de s'assimiler ce « qu'ils empruntent. Tous deux ils suivent libre-

« ment les modèles qu'ils rencontrent; là où « d'autres les ont précédés, ils créent ce qu'ils « imitent; ils emportent par droit de conquête « ce qu'ils dérobent; car ils impriment à tout ce « qu'ils mettent en œuvre le cachet de leur ori- « ginalité.

« Rome et la Grèce nous opposent des poètes « qui soutiennent la comparaison avec Corneille, « Racine et Boileau, mais elles n'ont rien à « placer légitimement en regard de Molière et « de La Fontaine. »

« Quoi donc aurait pu brouiller La Fontaine « et Molière? » demande M. de Sainte-Beuve en déplorant le refroidissement survenu entre ce dernier et Racine. Rien, sans doute, messieurs, une querelle entre eux eût été une querelle fratricide. — Me sera-t-il permis d'ajouter un trait qui caractérise et consacre cette parenté? Heureux de constater que ces deux poètes sont les Français par excellence, et que par le privilége ordinaire de mon cher pays, ce qu'il y a en eux de plus Français est précisément ce qu'il y a aussi de plus universel; heureux de me souvenir que la France expansive s'assimilait naguère les nations par le seul rayonne-

ment de ses idées, pourrai-je décorer d'un nom qui m'est aussi cher que le nom sacré de la patrie l'œuvre de La Fontaine et de Molière?

Regardez de près les écrits du dix-septième siècle ; cherchez à donner à chacun d'eux le titre philosophique qui lui convient; non contents d'analyser les beautés incomparables de la forme, allez au fond, interrogez la pensée, sondez l'âme; demandez-vous ce que signifie l'œuvre des Racine, des Bossuet, des Boileau; dites à Iphigénie, à Britannicus, à Phèdre, à Bérénice, à Mithridate : qui êtes-vous? — « Nous sommes « des princesses, des rois, des fils d'empereur, « des parents et des victimes des Dieux. » Dites à l'*histoire universelle* de l'évêque de Meaux : « Qui es-tu? Je suis la légende égoïste, exclusive, éloquente et superbe d'un seul peuple, d'une seule loi, d'un seule foi, d'une seule espérance. » — Et toi, Despréaux? — « Je suis le « grand maître des cérémonies du Parnasse, « l'huissier à verge et le chambellan des salons « de la poésie; j'ouvre les portes de la renom-« mée, et je les ferme à ma guise; je suis l'au-« guste concierge de la postérité. » — « Nous « sommes, s'écrieront-ils avec la majesté et

« l'ensemble de sénateurs interrogés, les pères « conscrits et les représentants vénérables de « l'aristocratie philosophique et littéraire. »

Au contraire, messieurs, La Fontaine fréquente la petite compagnie; Molière s'y plaît et s'y oublie. Le premier est l'ami intime et le confident des prolétaires de la nature : le rat, le lapin, la fourmi, la colombe et l'agneau; et il plaide pour le roseau contre le chêne énorme. Le second ouvre son cœur, son génie, son théâtre aux Dandin, aux Gorgibus, aux Sganarelle, à Martine, à Mascarille, à Flipote. Il donne de l'esprit aux valets, du bon sens aux servantes, la rondeur aux bourgeois, la probité aux pauvres, la dignité aux femmes. Sa maison poétique est l'asile du tiers État et du peuple. S'il rit de quelqu'un, c'est surtout des marquis; et s'il se moque des femmes, c'est de cet objet de luxe et de curiosité qu'on appelle femme savante, « arme richement ciselée, » dit La Bruyère, et que l'on pend à un clou.

Quel est donc le vrai nom du génie de Molière? Démocratie. — C'est pourquoi il est toujours vert et nouveau comme l'idée qu'il repré-

sente; idée persécutée, exilée, outragée, mais qui se rit des persécutions, qui brave les outrages, traverse les exils, et s'envole tranquille, vers l'avenir, son domaine!

Molière est l'ami du peuple, c'est à dire de tout le monde, le vôtre et le mien. Parmi les signes nombreux et divers qui témoignent de la clairvoyance et de la constance de cette amitié du poète, je n'en veux citer que deux principaux : premièrement il ne nous flatte pas; c'est un peintre véridique; démocrate et non démagogue. En second lieu, il comprend à merveille le rôle de la femme; en cela grand politique, et habile, car la place de la femme décide de celle de la civilisation. — Les voilà vengées de Bossuet et de La Bruyère.

Non, Molière ne nous flatte pas. Je sais bien que certaine école plutôt religieuse que littéraire, et plus politique que religieuse, un cercle de journalistes austères, un cénacle, un conclave de cardinaux de la critique, un concile œcuménique de pères du feuilleton lui prodiguent les épithètes de *courtisan du vice,* de *complaisant des faiblesses humaines*. Laissons dire ces cénobites de lettres : aux yeux d'Arsinoë,

Psyché elle-même passe pour Aspasie; à leurs yeux tout poète est un *moineau lascif*.

Mais nous, messieurs,

> Que la vérité seule a ses ordres engage;

nous à qui, Dieu merci, il est permis de rire; si, d'aventure, nous rencontrons un mari égoïste, suffisant, brutal, un peu niais, jaloux sans savoir pourquoi, confiant sans savoir à qui, avare, mal peigné, mal vêtu, mal en point, vieillot, ventripotent, catarrheux, et qui veut qu'on l'aime pour lui-même, « eh! disons-nous, c'est ce bon Sganarelle : »

> Cette taille, ce port que tout le monde admire,
> Ce visage si propre à donner de l'amour,
> Pour qui mille beautés soupirent nuit et jour;
> Cette *vaste* coiffure en dépit de la mode...
> Ce bon pourboint bien long, et fermé comme il faut,
> Qui pour bien digérer tient son estomac chaud;
> Ce haut de chausse fait justement pour sa cuisse,
> Des souliers où ses pieds ne sont point au supplice;

c'est lui-même, on ne peut s'y tromper. — Et ce pédant petit et grassouillet, barbouillé de grec, de latin, de sentences; lardé, bardé de fatuité, gourmé, soufflé, enflé et boursouflé? Bonjour

Trissotin. — Et sur cette chaise antique, à dossier de cuir relevé de clous à tête de cuivre poli, une femme longue, sèche, rêche, incomprise, transparente et savante? Je vous salue, Bélise. — Sous ses coiffes aux barbes dévotes et discrètes, je devine madame Pernelle. Voyez-vous ce vieillard aux lèvres minces, au nez recourbé en bec de vautour, aux ongles sordides, au pourpoint rapiécé, parlant bas comme s'il était avare de son souffle, usurier de son fils, et qui, pour de l'argent, sacrifie sa fille? Oui-dà, c'est Harpagon.

Ainsi la plume de Molière est un burin qui, dans chaque mémoire, creuse la trace durable de nos travers et de nos vices. Son théâtre est un miroir. Tant pis pour qui s'y reconnaît! Mais nous n'y reconnaissons jamais que le prochain qui, à son tour, nous y contemple et se gausse de nous.

Quant aux femmes, Molière, dans *l'École des maris*, dans *l'École des femmes*, dans *l'Amour médecin*, dans *le Mariage forcé*, dans maint autre chef-d'œuvre, a soutenu et prouvé, avec un cœur inépuisable en indulgence (quoique souvent blessé hélas!), avec une verve toujours flo-

rissante, qu'elles ne sont point faites pour une gêne excessive; que la défiance les irrite, et qu'un peu de confiance les gagne; qu'une sotte jalousie les offense, et que cette jalousie fière qu'on pourrait appeler la pudeur de l'amour les flatte et les attire; que les sermons, les verroux et les grilles sont impuissants contre leurs fantaisies; que si la force est du côté de la barbe, la grâce et l'esprit sont du côté de la cornette; qu'elles sont à la fois, et dans le même quart d'heure, des créatures archangéliques et de charmants démons; la consolation, la conscience, le remords, l'amour et le tourment des hommes. « Voulez-vous, dit Beaumarchais, donner de la « malice à la plus ingénue? enfermez-la. » Molière avait, depuis plus de cent ans, incarné cette maxime dans sa ravissante Agnès, cousine germaine de Rosine. Il n'a pas, comme certains adeptes de nos jours, enlevé les femmes au gouvernement du logis, aux soins pieux du foyer pour les affubler du haut-de-chausses et du portefeuille politiques; il n'est pas allé, jusques dans les harems du grand turc, chercher la femme libre. Il a mieux fait, et avec un bon sens admirable : il a proclamé la liberté des

femmes comme condition et sauvegarde de leur sagesse. A ses yeux, la femme est la compagne de l'homme ; à la fois libre et enchaînée; libre par la spontanéité de son choix, enchaînée par la douce chaîne du devoir; reine et maîtresse au sein de sa captivité volontaire, elle est la sœur de l'homme et son égale, supérieure souvent par la finesse, la ruse innocente, le tact, la tendresse. Tout ce qu'elle a de bon, lui appartient; ses qualités sont ses propres, diraient les juristes; ses défauts viennent de nous; les Arnolphe font les Agnès, les Dandin font les Sottenville; la femme sera pure et sincère et chaste lorsque l'homme sera simple et grand. Vous exigez qu'elles soient des déesses ! que n'êtes-vous du moins des demi-dieux?

A quelles sources Molière a-t-il puisé? A deux principales qui coulent, abondantes, depuis le commencement, et ne s'épuiseront jamais. Chez les anciens, par l'érudition. Chez ses contemporains et en lui-même par l'observation.

A la fois savant et créateur, il emprunte à Plaute, à Térence, à Aristophane, *reprenant son bien où il le trouve*, et plus d'une fois rendant des

perles pour des pierres. — « Molière n'emprunte « que ce qui appartient à la nature; il le fait « sien en le rapprochant de l'éternel modèle. » (M. Nisard.) — Sa connaissance exacte, rigoureuse, passionnée et profonde du cœur humain, l'immense variété de ses aperçus, la fermeté de ses portaits, la sûreté de son coup d'œil, il les doit à sa vie même, agitée, aventureuse comme *le Roman Comique* de Scarron, entrecoupée de luxe et de misère, où le bohème coudoie le grand seigneur; qui, du cabaret, où il buvait avec Chapelle entre de plain-pied à l'hôtel du prince de Conti et chez le roi; où la farce se mêle à la comédie et lui donne la réplique; vie de Shakespeare, moins les orgies; de Michel Cervantès, moins la politique, la prison et les coups d'épée.

« Avant d'arriver à cette puissance souveraine « du talent, Molière avait passé par un long « noviciat d'épreuves morales et d'observations. « L'étude de son propre cœur troublé par la pas- « sion lui avait donné des lumières pour mieux « voir les secrets ressorts des actions humaines. « Doué d'une force prodigieuse de recueillement « et de méditation, au milieu des agitations

« d'une vie nomade, et de la direction d'une « troupe d'acteurs plus difficile à régir qu'un « empire, il sut unir l'activité à la contempla- « tion; il fit plus encore; il s'oublia lui-même, il « se désintéressa de ce qu'il voyait si nettement, « de ce qu'il comprenait si bien; son âme sin- « cère et compréhensive reçut fidèlement l'em- « preinte de l'humanité, et son puissant génie « exprima ce que contenait son âme. C'est ainsi « qu'il put peindre avec tant de relief et de vérité « toutes les variétés de la physionomie humaine. « Le vrai génie comique que Molière seul peut- « être a possédé dans sa perfection, c'est à dire « le don de réaliser dans des types individuels « les traits généraux de la nature humaine, est « essentiellement impersonnel : il se détache de « ce *moi* tyrannique, si difficile à soumettre, pour « vivre de la vie d'autrui et pour la reproduire. « L'éternel attrait des pièces de Molière, c'est « que l'auteur ne s'y montre pas, c'est que nous « ne voyons que ses personnages, et dans ses « personnages l'humanité tout entière. » (M. Géruzez).

N'êtes-vous pas, messieurs, avant que je déroule devant vous, les types de sa famille idéale,

curieux de savoir quelque chose sur sa famille réelle?

Le 15 janvier 1620, dans une maison sise à Paris rue Saint-Honoré, au coin de la rue des Vieilles Étuves, et qu'on voyait encore, du temps de Voltaire, sous les piliers des halles, madame Poquelin donna un fils à son mari, valet de chambre et tapissier du roi Louis XIII. L'enfant destiné à succéder à son père dans son commerce de tapisserie et dans sa charge à la cour, fut mis de bonne heure en apprentissage dans l'héréditaire boutique où il apprenait, tant bien que mal, tout ce qu'un honnête tapissier devait savoir : à quatorze ans il savait lire, écrire et compter. Par malheur pour l'ambition paternelle, le grand-père, sorte de bourgeois légèrement trempé de lettres, menait aucunes fois son petit-fils à l'hôtel de Bourgogne où jouaient dans la comédie, la tragédie et la farce, MM. Bellerose, Gautier-Garguille et Turlupin (1).

(1) S'il faut en croire Voltaire, très au courant de la chronique et des anecdotes de théâtre, Bellerose ne s'appellerait pas Bellerose, mais Belleville; même ce dernier nom ne serait que le pseudonyme de Legrand qui dans la farce prenait le sobriquet de Turlupin. De même Gautier Garguille cachait un certain Hugues Guéret qui dans les pièces sérieuses s'appelait Fléchelles. — Je flaire, dans ces noms empruntés, odeur d'excommunication.

M. de Sainte-Beuve, à qui j'emprunte ces détails, ajoute qu'après chaque représentation le jeune Poquelin revenait au logis plus triste et plus distrait du travail de la boutique, plus dégoûté de la perspective un peu grise de sa profession. Il s'en ouvrit enfin à son père, et appuyé de son grand-père qui le *gâtait*, il obtint de faire des études. Le père l'envoya externe aux jésuites du collége de Clermont, « avec la répu-« gnance, dit Voltaire, d'un bourgeois qui « croyait la fortune de son fils perdue s'il étu-« diait. »

Encore un qui échappera aux mains des révérends pères ! encore un ingrat ! voilà où conduit le monopole de l'enseignement : à nourrir, à élever, à réchauffer sous la robe longue ou courte d'*affreux petits rhéteurs* (1) : tels que Pascal, Molière, Voltaire et Montesquieu,

« Il y avait alors dans ce collége deux enfants « qui eurent depuis beaucoup de réputation dans « le monde. C'étaient Chapelle et Bernier : celui-« ci connu par ses voyages aux Indes, et l'autre « célèbre par quelques vers naturels et aisés,

(1) Expression de M. de Montalembert.

« qui lui ont fait d'autant plus de réputation « qu'il ne chercha pas celle d'auteur. » (Voltaire.)

Célèbre aussi par des courses nombreuses dans les domaines de Bacchus et de Cythérée et par la piquante relation de son *Voyage à Montpellier*.

« L'Huillier, ajoute Voltaire, homme de for- « tune, prenait un soin singulier de l'éducation « du jeune Chapelle, son fils naturel ; et pour « lui donner de l'émulation, il faisait étudier « avec lui le jeune Bernier, dont les parents « étaient mal à leur aise. Au lieu même de « donner à son fils naturel un précepteur ordi- « naire et pris au hasard, comme tant de pères « en usent avec un fils légitime qui doit porter « leur nom, il engagea le célèbre Gassendi à se « charger de l'instruire — Gassendi ayant dé- « mêlé de bonne heure le génie de Poquelin, « l'associa aux études de Chapelle et de Bernier. « Jamais plus illustre maître n'eut de plus dignes « disciples. Il leur enseigna la philosophie d'Épi- « cure, qui, quoiqu'aussi fausse que les autres, « avait au moins plus de méthode et plus de vrai- « semblance que celle de l'école, et n'en avait

« pas la barbarie. Poquelin continua de s'in-
« struire sous Gassendi. Au sortir du collége, il
« reçut de ce philosophe les principes d'une mo-
« rale plus utile que sa physique, et il s'écarta
« rarement de ses principes dans le cours de sa
« vie. »

Disciple, et non pourceau d'Épicure, Molière pratiquait allégrement cette facile et plaisante morale, de concert avec son ami Chapelle déjà fameux par sa viverie. C'est Chapelle qui, plus tard, après boire, proposera à Racine, à La Fontaine, à tous les convives de Boileau, et à Boileau lui-même de s'aller noyer dans la Seine, et qui en effet s'y jetait gaîment de compagnie avec tous ces illustres, sans Molière qui les en empêcha, étant, je pense, un peu moins gris que le tendre père de Bérénice.

Avec Chapelle, Poquelin fréquentait les théâtres, les acteurs, les actrices, sentant éclore son génie dramatique, et, — pourquoi ne le dirais-je pas? — écoutant battre son cœur pour les Chimène et les Marton.

Un beau jour il s'associa « avec quelques
« jeunes gens qui avaient du talent pour la dé-
« clamation ; ils jouaient au faubourg Saint-

Germain et au quartier Saint-Paul. » Les deux frères Béjart, leur sœur Madeleine, mademoiselle de Brie qui consolait notre poète des infidélités de sa femme Armande Béjart, et Duparc surnommé Gros-René, composaient cette troupe qui éclipsa bientôt toutes les autres et prit le nom de l'*Illustre théâtre*. A la tête de ses artistes, Molière, renonçant au nom de Poquelin afin de ne pas déshonorer la tapisserie par la comédie, parcourut les provinces.

Après avoir successivement grandi depuis les farces italiennes, telles que *le Docteur amoureux*, *le Médecin volant*, *la Jalousie du Barbouillé*, *les Trois docteurs rivaux*, *le Maître d'école*, jusqu'à *l'Étourdi*, sa première pièce régulière, qu'il fit jouer à Lyon en 1653, Molière se fixa à Paris en 1650. Sa troupe prit le nom de *troupe de Monsieur*. Lui mort, réunie à la *troupe du roi* et à celle de l'*hôtel de Bourgogne*, elle forma le *Théâtre français*.

Fécond, varié, toujours prêt à créer des chefs-d'œuvre, même *par ordre* et pour divertir le roi Louis XIV assez difficile à amuser, cherchant et trouvant la véritable comédie dans les

loisirs que lui laissait le rôle d'amuseur de la cour, Molière produisait coup sur coup et d'un jet inépuisable : *le Dépit amoureux, les Fâcheux, les Précieuses, don Garcie de Navarre, le Mariage forcé, l'École des maris, l'École des femmes, l'Amour médecin.* « Toutes les fois, écrit M. Gé-« ruzez, qu'il n'est pas obligé de divertir la cour « par ordre, ou le peuple par nécessité, il mora-« lise pour le siècle, il donne des leçons, il « tient école. »

École admirable, messieurs, école de sincérité, de prud'homie et comme nul philosophe n'en ouvrit jamais. Ici, en effet, nul système étroit, nul parti-pris dogmatique, nulle métaphysique obscure, nulle transcendance; la morale dans sa simplicité et dans sa beauté, attrayante, vêtue tour à tour de poésie et de prose, se pliant à tous les tons, s'adressant à tous les états ; tantôt aristocratique, tantôt bourgeoise et plébéienne. Despréaux, qui ne comprenait rien à la souplesse de ce génie et pour qui chaque genre est comme un pays mûré et calfeutré où l'importation et l'exportation sont défendues, Despréaux, l'inventeur des paniers de l'épopée et des vertugadins de la tragédie,

s'écria dans le troisième chant de *l'Art poétique :*

Étudiez la cour et connaissez la ville ;
L'une et l'autre est toujours en modèles fertile
C'est par là que Molière illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent *grimacer* ses figures;
Quitté, pour le *bouffon*, l'agréable et le fin,
Et sans honte à *Térence allié Tabarin.*
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du *Misanthrope.*
Le comique, ennemi des soupirs et des pleurs
N'admet point en ses vers de tragiques douleurs;
Mais son emploi n'est pas d'aller, dans une place,
De mots sales et bas charmer la populace,
Il faut que ses acteurs *badinent noblement.*

La Bruyère écrit dans le premier chapitre de ses *Caractères :* « Il n'a manqué à Térence « que d'être moins froid. Quelle pureté! quelle « exactitude! quelle politesse! quelle élégance! « quels caractères! Il n'a manqué à Molière que « d'éviter le jargon et le barbarisme, et d'écrire « purement. Quel feu! quelle naïveté! quelle « source de la bonne plaisanterie! quelle imita- « tion des mœurs! quelles images et quel fléau

« du ridicule! Mais quel homme on aurait pu « faire de ces deux comiques! »

Ces reproches, non plus que ces réserves ne me paraissent fondés. Jamais Molière n'a, comme le prétend Boileau, allié Tabarin à Térence; l'eût-il fait, que je lui pardonnerais de tout mon cœur, car sa verve est autrement plantureuse que celle de Tabarin, en sorte que celui-ci transformé n'eût plus été Tabarin, mais Molière, c'est à dire le génie comique dans toute sa splendeur. Jamais, sauf la nécessité de la vraisemblance, Molière n'a mêlé à ses hautes comédies le langage de la plèbe et de la populace. Il est vrai que toujours *ami du peuple, en ces doctes peintures*, il ne prête ni à Mascarille, ni à Marinette, ni à Gros-René, ni à Martine la langue élégante, diserte et fleurie, le ton exquis, les manières et la grâce de Lélie, d'Éraste, de Lucile, d'Henriette et de Clitandre. En cela, disciple judicieux et fidèle imitateur du théâtre des anciens où chaque personnage parle, pense, agit suivant ses instincts, son éducation, son rang, sa fortune. Quelle est cette étrange manie d'imposer aux personnages les plus divers et souvent les plus contraires, une

règle commune et une pesante uniformité? *Quiconque est loup, agisse en loup;* et je m'assure que Scapin, Nicole, Sganarelle, Toinette et M. Fleurant, *badinant noblement* feraient un médiocre régal.

Que dirai-je du *jargon* et du *barbarisme* de Molière? Sa langue est la plus vraie, la plus franche, la plus unie, la plus toute à tous, la plus prompte, la plus déliée, la plus délurée, la plus naturellement éloquente, la plus variée, la plus logique, la plus souple, la plus gracieuse, la plus primesautière qui soit; partant la plus française et la plus rare. Nulle déclamation, nulle emphase, nul lyrisme hors de propos; l'esprit lui-même y adoucit ses étincelles; l'imagination y reluit rarement; c'est l'idiome et la langue courante du bon sens et de la raison. — Quant à l'admiration de Boileau et de La Bruyère pour Térence, je ne la partage point. Plaute, à la bonne heure! Voilà le vrai poète comique de l'antiquité : quelle verve! quelle sagacité! quelle puissance dans la fantaisie! quelle sagesse dans l'observation! quelle idéalité et quelle réalité! quelle gaîté abondante (rare chez un latin)! quel dédain de la foule et

quel respect du peuple! quel sens du juste! quel amour de l'honnête, même dans ses licences! quelle vive allure dans le dialogue! quelle flamme dans les reparties! mais combien Molière est supérieur à Plaute!

Il donna de sa supériorité une preuve sans réplique dans LE MISANTHROPE, publié en 1666, et pour lequel, dit un critique, « il avait rassemblé ses forces. »

Qu'est-ce que LE MISANTHROPE, et comment l'analyser? L'intrigue est nulle. Un honnête homme aspire à la main d'une coquette qui tour à tour l'attire, le flatte, le désespère, et en fin de compte le plante là. Ni incidents, ni complications, ni péripéties; sinon un procès dont on ne parle guère; rien, en un mot, de ce fatras d'événements et de ce galimatias d'aventures par où les auteurs de nos jours réveillent leur public.

L'intérêt tout entier résulte du développement des caractères. Tableau à perspectives ménagées, peinture savante et magistrale que les amis des violences du pinceau trouveront un peu terne, sans doute, mais dont il est impossible de ne pas admirer le dessin correct, ferme, la solide et vigoureuse composition.

Molière s'y est proposé de représenter la haute société du dix-septième siècle, bien différente, comme chacun sait, de celle du dix-neuvième. En effet quels sont les personnages du Misanthrope?

Alceste, le héros de la comédie, esprit hautain, cœur chagrin, âme blessée, non pas égoïste, et « ramenant tout à soi, » comme l'affirme M. Géruzez, mais se défiant au contraire de lui-même, autant et plus que d'autrui; soupçonneux, sans cesse heurtant et sans cesse heurté, disant beaucoup de mal des femmes et cependant amoureux; d'une franchise brusque, d'une politesse brève, d'une raideur intraitable, d'une sauvagerie orgueilleuse et mélancolique comme celle de Jean-Jacques Rousseau, concentré, discret, farouche et tendre, timide et jaloux, d'ordinaire silencieux et songeur, et tout à coup éclatant comme une bombe au milieu des gens stupéfaits, homme de sentiment aux prises avec la galanterie, homme de goût égaré chez les beaux esprits, pauvre homme de bien fourvoyé parmi les hommes de cour.

Deux marquis, Acaste et Clitandre, fats, impertinents, cerveaux et flamberge à l'évent

et au vent; perruques frisées; prodigues en rubans, aiguillettes, canons; épris d'eux-mêmes, aimés des femmes, admirés des bourgeois, l'élégance suprême dans la sottise, et le suprême bon ton dans la nullité; la fleur des pois de Versailles.

Un bel esprit, Oronte, faiseur de petits vers, entêté de poésie, coupable d'un sonnet, quêteur de louanges, habitué de l'hôtel d'Arthénice, renchérissant de précieux sur Voiture; un Trissotin de haute race, moins le grec.

Un brave homme, Philinte, esprit modéré, cœur modéré, habit modéré, langage modéré; fréquentant la ville et quelque peu la cour, aux jours de réception solennelle; ami de César et de Pompée, de M. de Turenne et de M. le Prince, ami de tout le monde, et qui sait le fort et le faible des gens; applaudissant toujours, le sourire aux lèvres, l'échine souple, la tabatière ouverte; un ancêtre du docteur Pangloss et de M. Prudhomme.

Trois femmes, Arsinoë, Célimène, Éliante : une prude, une coquette, la troisième bonne et simple. Une sur trois, c'était la proportion du temps. La coquette regorge d'amoureux; la

prude en cherche attentivement; Élianthe est digne d'être aimée et ne s'en doute qu'au dernier acte. — Dans la comédie s'entend, car au au fond de son cœur...

Dès la première scène les types d'Alceste et de Philinte sont nettement accusés; leur caractère jaillit d'un dialogue rapide :

PHILINTE.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous?

ALCESTE, *assis.*

Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE.

Mais encor, dites-moi quelle bizarrerie...

ALCESTE

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE.

Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.

ALCESTE.

Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre,
Et, quoique amis enfin, je suis tout des premiers...

ALCESTE, *se levant brusquement*

Moi, votre ami? Rayez cela de vos papiers.
J'ai fait jusques ici profession de l'être;
Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paraître,
Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE.

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte?

ALCESTE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte;
Une telle action ne saurait s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les plus vives tendresses;
De protestations, d'offres et de serments,
Vous chargez la fureur de vos embrassements;

Et, quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme;
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent,
Morbleu ! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
De s'abaisser ainsi, jusqu'à trahir son âme ;
Et si, par un malheur, j'en avais fait autant,
Je m'irais, de regret, pendre tout à l'instant.

PHILINTE.

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable,
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable
Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE.

... Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeans diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant?

Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située,
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée,
Et la plus glorieuse a des régals peu chers,
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers :
Sur quelque préférence une estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
Morbleu ! vous n'êtes pas pour être de mes gens ;
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence ;
Je veux qu'on me distingue, et, pour le trancher net.
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE.

... Vous voulez un grand mal à la nature humaine.

ALCESTE.

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion?
Encore en est-il bien, dans le siècle où nous sommes .

ALCESTE.

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes :

Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants,
Et les autres, pour être aux méchants complaisants,
Et n'avoir pas pour eux les haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.
... Têtebleu ! ce me sont de mortelles blessures,
De voir qu'avec le vice on garde des mesures ;
Et parfois il me prend des mouvements soudains
De fuir dans un désert l'approches des humains.

Mais ce qu'il ne fuit pas, ce qu'il n'a pas le courage de fuir, c'est l'amour que lui inspire Célimène; tant il est vrai, qu'en secret, les plus implacables se laissent amollir au doux plaisir d'aimer. — Là dessus et quoi que dise Philinte des défauts de la coquette, Alceste avec la naïve et sublime inconséquence des amoureux, Alceste à son tour capitule, cherche des biais, et donne à sa rude doctrine un démenti. Quelle école! heureux, cent fois heureux ceux qui la peuvent faire!... Esprit intraitable, cœur avide de tendresse, c'est tout Alceste. Non qu'il ignore les imperfections de Célimène:

Non. L'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve ;
Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,
Le premier à les voir, comme à les condamner.

Mais, avec tout cela, quoi que je puisse faire,
Je confesse mon faible ; elle a l'art de me plaire :
J'ai beau voir ses défauts, et j'ai beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer;
Sa grâce est la plus forte.

Aveu charmant! Et comme si Alceste regrettait de l'avoir laissé échapper, il s'en venge... sur Oronte. Pourquoi pas? Il a dit : « Je haïs tous les hommes. » Il ne s'est pas expliqué sur les femmes. Ne peut-on être faible en amour, aveugle, ensorcelé? en amitié raide, formaliste?

Souffrez qu'à cœur ouvert, monsieur, je vous embrasse,

lui crie Oronte à brûle-pourpoint :

Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez là, s'il vous plaît. Vous me la promettez,
Votre amitié?

ALCESTE.

Monsieur !...

ORONTE.

Quoi! vous y résistez?

ALCESTE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire;
Mais l'amitié demande un peu plus de mystère,
Et c'est assurément en profaner le nom
Que de vouloir le mettre à toute occasion.
Avec lumière et choix cette union veut naître;
Avant que nous lier, il faut nous mieux connaître;
Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

ORONTE.

Parbleu! c'est là-dessus parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage.
Souffrons donc que le temps forme des nœuds si doux;
Mais, cependant, je m'offre entièrement à vous.
S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture,
On sait qu'auprès du roi je fais quelque figure;
Il m'écoute; et, dans tout, il en use, ma foi,
Le plus honnêtement du monde avec que moi.
Enfin, je suis à vous de toutes les manières;
Et, comme votre esprit a de grandes lumières,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

ALCESTE.

Monsieur, je suis peu propre à décider la chose.

Veuillez m'en dispenser

ORONTE.

Pourquoi ?

ALCESTE.

J'ai le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.

ORONTE.

C'est ce que je demande, et j'aurais lieu de plainte,
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir, et me déguiser rien.

ALCESTE.

Puisqu'il vous plaît ainsi, monsieur, je le veux bien.

ORONTE.

Sonnet. C'est un sonnet... *L'espoir*... C'est une dame,
Qui de quelque espérance avait flatté ma flamme.
L'espoir... Ce ne sont point de ees grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux.

ALCESTE.

Nous verrons bien.

ORONTE.

L'espoir... Je ne sais si le style
Pourra vous en paraître assez net et facile,

Et si du choix des mots vous vous contenterez,

ALCESTE.

... Nous allons voir, monsieur.

ORONTE.

Au reste, vous saurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire.

ALCESTE.

Voyons, monsieur; le temps ne fait rien à l'affaire

ORONTE *lit.*

L'espoir, il est vrai, nous soulage,
Et nous berce un temps notre ennui;
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui!

PHILINTE.

Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCESTE, *bas à Philinte.*

Quoi? vous avez le front de trouver cela beau?

ORONTE.

Vous eûtes de la complaisance;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense,
Pour ne me donner que l'espoir.

PHILINTE.

Ah! qu'en termes galants ces choses là sont mises!

ALCESTE, *bas, à Philinte.*

Morbleu! vil complaisant, vous louez des sottises!

ORONTE.

S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours.
Vos soins ne m'en peuvent distraire;
Belle Philis, on désespère,
Alors qu'on espère toujours.

PHILINTE.

La chute en est jolie, amoureuse, admirable

ALCESTE *bas, à part.*

La peste de ta chute, empoisonneur au diable!

En eusses-tu fait une à te casser le nez !
... Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
Et vos expressions ne sont point naturelles.

Qu'est-ce que : *Nous berce un tems notre ennui?*
Et que, *Rien ne marche après lui?*
Que, *Ne vous pas mettre en dépense,*
Pour ne me donner que l'espoir?
Et que, *Philis, on désespère,*
Alors qu'on espère toujours?

Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité ;
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.
Le méchant goût du siècle en cela me fait peur ;
Nos pères, tout grossiers, l'avaient beaucoup meilleur ;
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,
Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire.

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie!
Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris;
J'aime mieux ma mie, ô gué
J'aime mieux ma mie.

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux ;
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux

Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure?
Si le roi m'avait donné, etc.
Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.

Quelle fermeté! quel relief! que ces vers sont d'une franche allure! que le tour en est vif et preste! Cette chanson du roi Henri comme elle peint à merveille l'entêtement du temps passé familier aux esprits chagrins! *Laudator temporis acti*, dit Horace, et la misanthropie n'est-elle pas une vieillesse anticipée? — Cette scène du sonnet, Molière l'avait déjà esquissée dans *les Précieuses;* il la reprendra dans *les Femmes savantes*. Mascarille, Oronte et Trissotin ont plus fait pour les saines doctrines littéraires que l'*Art poétique* de Boileau. Le théâtre de Molière est non seulement une bonne école pour le cœur, mais pour le bien parler. Il châtie dans *Tartufe* la fausse dévotion; dans *le Malade imaginaire*, la fausse science; dans *les Précieuses*, le faux bel esprit; dans *le Bourgeois gentilhomme*, le faux orgueil; dans *le Cocu imaginaire*, la fausse jalousie. Ah! messieurs, je comprends la haine qu'il inspire aux artisans de mensonge, à ces

hommes qui vivent de l'ignorance, de la simplesse et de la crédulité d'autrui!

Mais ce moraliste à la fois si franc et si délicat, ce sauvage de si bonne compagnie, ce Timon sorti d'Athènes et qui sait le chemin de Versailles, Alceste, l'homme aux rubans verts comme on l'appelle, sera-t-il désarmé par les grâces félines de Célimène qui tient bureau d'esprit et de médisance? Osera-t-il reprocher leur malice à ces lèvres pourprées sur lesquelles frétille le sarcasme au milieu des roses de la jeunesse? Non certes; et lorsque l'adorable veuve a tour à tour daubé sur Cléonte dont elle dit :

> Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort;
> Partout il porte un air qui saute aux yeux d'abord,
> Et, lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,
> On le retrouve encor plus plein d'extravagance;

sur Damon qu'elle peint en quatre vers :

> C'est un parleur étrange, et qui trouve toujours
> L'art de ne vous rien dire avec de grands discours :
> Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte,
> Et ce n'est que du bruit, que tout ce qu'on écoute;

sur Timante qu'elle *pourtraict :*

C'est de la tête aux pieds, un homme tout mystère,
Qui vous jette en passant un coup d'œil égaré,
Et, sans aucune affaire, est toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde;
A force de façons, il assomme le monde;
Sans cesse il a, tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien;
De la moindre vétille, il fait une merveille,
Et, jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille;

sur Bélise qu'elle drape :

Le pauvre esprit de femme, et le sec entretien!
Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre,
Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire,
Et la stérilité de son expression
Fait mourir à tous coups la conversation.
En vain, pour attaquer son stupide silence,
De tous les lieux communs vous prenez l'assistance;
Le beau temps et la pluie, et le froid et le chaud,
Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.
Cependant sa visite assez insupportable,
Traîne en une longueur encore épouvantable;
Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,
Qu'elle grouille aussi peu qu'une pièce de bois;

sur Adraste, Cléon, Damis, qu'elle perce des

flèches barbelées de sa satire et qu'elle mord de ses trente-deux dents blanches et aigües, Alceste enfin éclate.... vaillamment rompt en visière.... avec la compagnie :

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour !

Dit le bonhomme Chrysale :

Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour;
Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre,
Qu'on ne vous voie, en hâte, aller à sa rencontre,
Lui présenter la main, et, d'un baiser flatteur,
Appuyer les sermens d'être son serviteur.

CLITANDRE.

Pourquoi s'en prendre à nous ? Si ce qu'on dit vous blesse,
Il faut que le reproche à madame s'adresse.

ALCESTE.

Non, morbleu ! c'est à vous et vos ris complaisans
Tirent de son esprit tous ces traits médisans.
Son humeur satirique est sans cesse nourrie
Par le coupable encens de votre flatterie ;
Et son cœur à railler trouverait moins d'appas,
S'il avait observé qu'on ne l'applaudît pas.
C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit partout se prendre
Des vices où l'on voit les humains se répandre.

Cependant, les yeux baissés, la démarche oblique, la voix pateline, le geste rare et doucereux, éteignant sous un voile en point d'Alençon la flamme de son regard; dissimulant sa vanité sous les modes de l'an passé; polie, discrète, fleurant l'encens, l'eau bénite et l'essence de benjoin, voici que la prude Arsinoë charitablement avertit Célimène des malins propos du monde scandalisé par son genre de vie. Alors, messieurs, Célimène se venge. Avec quel entrain! quelle verve! son discours pétille, sa phrase étincelle; chaque mot porte, chaque geste blesse, chaque repartie déchire dans cet immortel entretien où, par les mains de la plus spirituelle des femmes, du bout de ses doigts effilés et gantés, du bout acéré de sa langue et de ses ongles roses, Molière châtie la pruderie, cette piperie de la pudeur :

CÉLIMÈNE.

Madame, j'ai beaucoup de grâces à vous rendre,
Un tel avis m'oblige; et, loin de le mal prendre,
J'en prétends reconnaître à l'instant la faveur,
Par un avis aussi qui touche à votre honneur;
Et, comme je vous vois vous montrer mon amie,
En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie,

Je veux suivre, à mon tour, un exemple si doux,
En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.
En un lieu, l'autre jour, où je faisais visite,
Je trouvai quelques gens d'un très rare mérite,
Qui, parlant des vrais soins d'une âme qui vit bien,
Firent tomber sur vous, madame, l'entretien.
Là, votre pruderie et vos éclats de zèle
Ne furent pas cités comme un fort bon modèle;
Cette affectation d'un grave extérieur,
Vos discours éternels de sagesse et d'honneur,
Vos mines et vos cris aux ombres d'indécence
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,
Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,
Vos fréquentes leçons et vos aigres censures
Sur des choses qui sont innocentes et pures;
Tout cela, si je puis vous parlez franchement,
Madame, fut blâmé d'un commun sentiment.
A quoi bon, disaient-ils, cette mine modeste,
Et ce sage dehors que dément tout le reste?
Elle est à bien prier exacte au dernier point;
Mais elle bat ses gens et ne les paie point.
Dans tous les lieux dévots elle étale un grand zèle;
Mais elle met du blanc et veut paraître belle.
Elle fait des tableaux couvrir les nudités;
Mais elle a de l'amour pour les réalités.
Pour moi, contre chacun, je pris votre défense,
Et leur assurai fort que c'était médisance;

Mais tous les sentimens combattirent le mien,
Et leur conclusion fut, que vous feriez bien
De prendre moins de soin des actions des autres,
Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres ;
Qu'on doit se regarder soi-même un fort long temps
Avant que de songer à condamner les gens ;
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire ;
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin,
A ceux à qui le ciel en a commis le soin.
Madame, je vous crois aussi trop raisonnable,
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvemens secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts,
... Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zèle
Nous ne continuïons cet office fidèle,
Et ne prenions grand soin de nous dire, entre nous,
Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de vous.

ARSINOE.

Ah ! madame, de vous je ne puis rien entendre ;
C'est en moi que l'on peut trouver fort à reprendre.

CÉLIMÈNE.

Madame, on peut, je crois, louer et blâmer tout ;
Et chacun a raison suivant l'âge ou le goût.

Il est une saison pour la galanterie :
Il en est une aussi propre à la pruderie.
On peut, par politique, en prendre le parti,
Quand de nos jeunes ans l'éclat est amorti ;
Cela sert à couvrir de fâcheuses disgrâces ;
Je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces :
L'âge amènera tout ; et ce n'est pas le temps,
Madame, comme on sait, d'être prude à vingt ans.

Mais si elle n'est pas prude à vingt ans, Célimène, en revanche, est plus coquette qu'on ne l'est d'ordinaire à cet âge. (Il est vrai qu'elle est veuve.) Elle reçoit les hommages d'Alceste, d'Oronte, d'Acaste, de Clitandre, et se moque de tous les quatre. Les trois derniers n'en font que rire, d'un rire un peu forcé, et se vengent en gens de cour. Mais Alceste, lorsqu'il la soupçonne de le trahir, gronde et pleure auprès d'Éliante.

Ah ! faites-moi raison, madame, d'une offense
Qui vient de triompher de toute ma constance.

ÉLIANTE.

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous qui vous puisse émouvoir ?

ALCESTE.

J'ai ce que, sans mourir, je ne puis concevoir ;

Et le déchaînement de toute la nature
Ne m'accablerait pas comme cette aventure.
C'en est fait... Mon amour... Je ne saurais parler.

ÉLIANTE.

Que votre esprit un peu tâche à se rappeler.

ALCESTE.

O juste ciel! Faut-il qu'on joigne à tant de grâces
Les vices odieux des âmes les plus basses?

ÉLIANTE.

Mais encor, qui vous peut...

ALCESTE.

Ah! tout est ruiné;
Je suis, je suis trahi, je suis assassiné.
Célimène... Eut-on pu croire cette nouvelle?
Célimène me trompe, et n'est qu'une infidèle.

Ainsi il se plaint, navré, il sanglote comme Othello :

Bonjour noble dame. (O supplice! moi dissimuler! moi!) Votre main, s'il vous plaît; vous avez là madame, une loyale main?

Puis la douleur fait place à la colère, il ru-

git; la harangue d'Hermione à Pyrrhus n'est ni plus fiévreuse ni plus emportée :

Ah ! ne plaisantez point, il n'est pas tems de rire.
Rougissez bien plutôt, vous en avez raison;
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.
Voilà ce que marquaient les troubles de mon âme;
Ce n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme;
Par ces fréquents soupçons qu'on trouvait odieux,
Je cherchais le malheur qu'ont rencontré mes yeux;
Et, malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,
Mon astre me disait ce que j'avais à craindre.
Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
Je souffre le dépit de me voir outragé.
Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance,
Que l'amour veut partout naître sans dépendance,
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute âme est libre à nommer son vainqueur.
Aussi ne trouverais-je aucun sujet de plainte,
Si pour moi votre bouche avait parlé sans feinte;
Et, rejetant mes vœux dès le premier abord,
Mon cœur n'aurait eu droit de s'en prendre qu'au sort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,
C'est une trahison, c'est une perfidie
Qui ne saurait trouver de trop grands châtimens;
Et je puis tout permettre à mes ressentimens.
Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage;
Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage.

Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés;
Je cède aux mouvemens d'une juste colère,
Et je ne réponds pas de ce que je puis faire.

Mais quoi! à cette terrible fureur, à ces menaces de demi-Dieu outragé et jaloux, succèdent bientôt la prière et les larmes. Résigné, touchant enfin le fond du désespoir où vous diriez qu'il se repose, après que la trahison a manifestement éclaté, le malheureux Alceste offre en tremblant à Célimène l'inaltérable abri de son amour :

Oui, je veux bien, perfide, oublier vos forfaits;
J'en saurai, dans mon âme, excuser tous les traits.
Et ne les couvrirai que du nom de faiblesse
Où le vice du tems porte votre jeunesse;
Pourvu que votre cœur veuille donner les mains
Au dessein que j'ai fait de fuir tous les humains,
Et que dans mon désert, où j'ai fait vœu de vivre,
Vous soyez, sans tarder, résolue à me suivre;
C'est par là seulement que, dans tous les esprits,
Vous pouvez réparer le mal de vos écrits,
Et qu'après cet éclat qu'un noble cœur abhorre,
Il peut m'être permis de vous aimer encore.

CÉLIMÈNE.

Moi, renoncer au monde avant que de vieillir,
Et dans votre désert aller m'ensevelir !

Et la voilà qui fuit cette séquestration de l'amour au fond des bois ; elle fuit cette bucolique perpétuelle dont elle serait l'Amaryllis ; elle fuit à tire d'ailes, et si loin que, depuis deux siècles, ni Regnard, ni Destouches, ni Marivaux, ni Beaumarchais, ni M. Scribe, ni M. Alfred de Musset, ni personne, n'a pu la rattraper. Création du génie de Molière, elle est morte avec lui. Combien d'autres demeurent, comme autant de statues sculptées sur le marbre de sa tombe!

Quant à Alceste, par cette fantaisie d'accaparement et de solitude commune à tous les amoureux, toujours Turcs sur ce point, il rentre dans le ton et le cadre de la comédie qu'il dépassait tout à l'heure de toute la hauteur du drame.

LE MISANTHROPE, messieurs, c'est Molière lui-même. Sa tristesse, sa mélancolie, sa brusquerie, en savez-vous la cause? Elle gît tout entière dans le contraste de l'idéal et du réel. Alceste est un poète, et un poète qui aime, c'est à dire

un martyr. Il tombe de l'Éden des rêves, du paradis des chimères. Sa haine du genre humain, c'est de l'amour aigri. N'entendez-vous pas, aux derniers actes, n'entendez-vous pas distinctement les sanglots et les soupirs d'un être vivant? Le caprice du poète ne suffit pas à engendrer de pareilles douleurs. Molière a été à lui-même son sujet : c'est ton cœur brisé, déchiré, ulcéré que tu ouvres devant nous, ô poète héroïque, à la fois victime et sacrificateur! Ces cris désespérés, cette rage muette, ces formidables hoquets de la passion trahie, il les puisa dans les infidélités de sa femme (1).

« Tout homme qui sait lire est un lecteur de « plus pour Molière, » disait un critique. J'ajoute : Tout homme de cœur est un ami de plus. Il a aimé, il a souffert. Tandis que la plupart des hommes s'enferment dans leur chagrin stérile, son âme s'est ouverte et par ses blessures elle a répandu sur le monde moral un sang fécond et généreux. C'est de lui qu'on peut dire qu'il s'est donné en pâture à ses contemporains et à la postérité. Quelle part distribue-t-il ainsi ce ma-

(1) Voir le dialogue avec Chapelle. Après l'avoir lu, je n'ai plus le cœur à rire de Sganarelle ou d'Alceste; Georges Dandin me semble funèbre.

gnifique? La meilleure. Jamais il n'a fait rire aux dépens de l'honnête, du juste, ni du vrai. C'est pourquoi lui, l'héritier du rire à plein ventre de Gargantua et de Pantagruel, et du rire éclatant des Dieux, en face d'Alceste, hésite, pénétré d'une sorte de respect pour cette hautaine et grave physionomie. Il s'est moqué des avares, des femmes, des marquis, des bourgeois, des médecins, des philosophes; il y a une chose dont il ne rit pas : c'est la sincérité. Il avait assez d'esprit pour railler, assez de cœur pour aimer, assez d'âme pour admirer; et même, si je l'ose dire, la satire jaillissait en lui des mêmes sources que l'enthousiasme. Celui-là, messieurs, comme disait Jules César du républicain Cassius, celui-là était un homme. Voilà pourquoi il m'est si cher.

Un dernier trait achève de le peindre : « Quand « il lisait ses pièces aux comédiens, il voulait « qu'ils y amenassent leurs enfants pour tirer des « conjectures de leurs mouvements naturels. » Non content de confier ses chefs-d'œuvre à sa servante Laforest, il consulte la franchise innocente et la candeur des enfants. Il se fait petit pour être grand, car à ses yeux d'ar-

tiste, la grandeur n'est pas autre chose que la vérité.

Un tel homme devait être bon. Il l'était, en effet, et malheureux. La bonté et le génie, il n'est rien de plus haut dans le monde! et pour leur consécration éternelle, la bonté et le génie de Molière ont eu, après sa mort, ce je ne sais quoi d'achevé que la persécution ajoute à la vie des hommes.

Le soir du 21 février 1673, un cadavre accompagné de deux ecclésiastiques fut porté au cimetière de Saint-Joseph, rue Montmartre, à Paris. Deux cents personnes environ suivaient tenant chacune un flambeau. Il ne se chanta aucun chant funèbre. Il avait été décidé qu'on accorderait un peu de terre, mais que le corps s'en irait directement et sans être présenté à l'Église.

Qui enterre-t-on ainsi? L'honneur de la littérature française; c'est lui que l'on couche sous quelques pouces d'une terre clandestine; à l'homme qui lui avait donné, prodigué les merveilles de son génie complaisant, le roi Louis XIV ne fit pas même accorder une prière des morts.

« La postérité, écrivit Bossuet, saura peut-« être la fin de cet illustre comédien, qui, en

« jouant son *Malade imaginaire* ou son *Médecin* « *par force*, reçut la dernière atteinte de la ma- « ladie dont il mourut peu d'heures après, et « passa des plaisanteries du théâtre, parmi « lesquelles il rendit le dernier soupir, au tribu- « nal de celui qui dit : Malheur à vous qui riez « car vous pleurerez! »

La postérité, messieurs, c'est nous. Voici ce qu'elle répond à l'ingratitude du monarque, à la haine de l'évêque de Meaux :

Les caveaux de Saint-Denis n'ont pu sauver les os des rois; mais nous, fils d'un siècle de tolérance, dans le fond de nos âmes ainsi qu'en des urnes pieuses, nous préserverons de l'injure, de la profanation et de l'oubli les cendres du grand Molière!

Novembre 1860.

MOLIÈRE. — TARTUFE

MESSIEURS,

« Je fuirais volontiers au delà des Sarmates « et de l'Océan glacé, lorsque j'entends censurer « nos mœurs par ceux qui affichent l'austérité « des Curius, et vivent en bacchantes. Que le « front de l'homme est trompeur ! On ne ren- « contre ici que d'austères cyniques. » — *Fronti nulla fidès.*

Ainsi Juvénal protestait contre le vice le plus odieux qui puisse déshonorer l'âme humaine ; ainsi, armé du fouet d'Archiloque et de Lucile, il flagellait l'hypocrisie. Ce cri du satirique latin a traversé les âges ; toujours sonore, vibrant,

puissant, écho de la conscience indignée contre le crime qui prend le masque de l'innocence; revendication de la vérité sur le mensonge; consolation et vengeance de ceux qui prisent la franchise de l'esprit et la probité du cœur avant les caresses de la fortune. — Ce n'est pas aujourd'hui seulement que, pour faire son chemin dans le monde, il convient de s'affubler de vertu. Il y a longtemps que la société est la proie des violents ou des habiles. Parfois elle résiste aux premiers; mais les seconds doucement s'en emparent; et si vous unissez à la force la ruse, vous êtes assuré de la domination. Comment arrêterons-nous l'esprit de l'homme sur cette pente où glissent et s'abîment de plus en plus tout respect de soi-même et toute dignité? En bas, au fond, je vois clairement le néant de la grandeur morale, et lorsque je songe que nous y roulons avec la vitesse accumulée des âges, je suis saisi de vertige, troublé jusqu'aux racines de mon être, ébranlé dans ma certitude, alarmé dans ma foi, désespéré dans mon amour pour l'humanité. Oui, lorsque je considère combien il est aisé de nous leurrer par les apparences; avec quelle folle ardeur nous courons après les

chimères; de quelle faible étreinte nous embrassons la réalité; quelle humilité, quel respect la plupart d'entre nous pratiquent envers les empiriques de la philosophie, de la religion, de la politique ou de la science, je me demande si la bravoure et le bon sens sont pour jamais exilés de la terre. — En effet, messieurs, ce vice qui fera le sujet de notre entretien, les philosophes, les moralistes, les orateurs et les poètes l'ont signalé, dévoilé, poursuivi, accablé, et il est toujours vivant! — Platon, dans sa *république*, le courbe en vain sous le regard du vrai; Juvénal, en vain le fustige sur les reins souples et cyniques de Varullus et de Créticus; en vain l'antiquité tout entière, par la main de ses penseurs, s'efforce d'extirper de sa face l'ulcère qui la ronge; la plaie, sans cesse reparaît, insatiable; et l'on peut dire que la décadence romaine et le bas-empire ne sont autre chose que le triomphe de l'hypocrisie. — Bercé par les mots de liberté, de grandeur, de gloire, le monde ancien s'est endormi du sommeil de l'esclave. Les fils de la louve, les descendants des Régulus et des Coriolan ont passé sous les fourches des Constantin, des Arcadius et des Théo-

dose; eux qui, jadis épouvantaient la cité du bruit de leurs révoltes, en courant domptaient l'univers, s'agenouillèrent devant ces grands hypocrites dont la politique s'abritait sous le manteau vénéré du catholicisme, et de la croix du Christ faisait un gibet pour la liberté de conscience!

Durant le moyen âge, le vice, un instant stupéfait devant la brutalité des barbares, reparaît avec une intensité égale et des caractères nouveaux. La cour de Rome l'engendre, les couvents l'accueillent, les moines l'entretiennent, les religieux le répandent. Touchante émulation, admirable rivalité pour lesquelles nos pères n'ont eu ni assez de sifflets, ni assez de verges. Ingrats qui regimbaient contre tant d'hommes pieux, pieusement occupés à s'enrichir, au nom du ciel, des dépouilles d'autrui! Car l'hypocrisie alors est le sac profond, l'outre énorme, l'insondable besace, où les clercs engloutissent le bien du prochain sanctifié. Tout y vient, tout y passe, tout y entre, tout y disparaît; l'argent, la terre, le bœuf, l'âne, la femme et la servante. Aussi quelques-uns se plaignirent, réclamèrent : les poètes surtout, ces incorrigibles railleurs. Ils

avaient stigmatisé les tyrans; ils bafouèrent la cafardise et l'avidité des enfroqués de toute taille, de toute confrérie, et sans regarder à la couleur de la corde dont était serrée leur robe de mendiants, ils s'en servirent pour étrangler leur avarice.

Relisez ces poèmes où brillent à chaque page l'étincelle du bon sens gaulois, la flamme naissante de la pensée moderne; poèmes qui ont amusé nos ancêtres; livres longtemps couverts d'un injuste oubli, et qui cependant contiennent en germe la littérature française. Qu'est-ce que le roman du *Renard* autrefois si populaire, dont les scènes fournissaient des sujets aux peintres? Eh! messieurs, c'est l'histoire du trompeur et de sa dupe, l'histoire même du temps, l'histoire de tous les temps. Avez-vous oublié le *roman de la Rose,* dont M. Nisard a si bien dit « qu'il fut plus qu'un poème, qu'il fut l'esprit même de deux siècles? » Ce roman commencé par le délicat et timide Guillaume de Lorris, continué par le savant Jean de Meung, libre penseur, libre diseur, aïeul de Rabelais, de Montaigne et de Molière? Faut-il vous rappeler le profil de l'hypocrite esquissé par Guillaume dans le person-

nage de Papelardie, l'une des figures peintes sur les murailles du château de Déduyt :

En sa main un psautier tenait,
Et sachiez que moult se peinait
De faire à Dieu prières saintes
Et d'appeler et saints et saintes.

Mais ce Papelardie, diseur de patenôtres, familier des élus et qui leur parle en son langage, ce Papelardie n'est qu'une ébauche. Voici le fougueux Jean de Meung! d'un pinceau hardi, d'un burin ineffaçable, il peint, il trace, il creuse et fouille le portrait en pied de Faux-Semblant. A mesure que la civilisation avance, cette figure sombre et risible prend des proportions plus vastes :

« Il faut, dit M. Nisard, laisser Faux-Semblant « se peindre lui-même. Le dieu d'amour, surpris « de trouver cet inconnu dans son armée en « compagnie de Contrainte-Abstinence, escortés « tous les deux de Simplicité et de Franchise, « veut tout d'abord les en chasser; mais les « barons intercèdent pour eux, et le dieu con- « sent à recevoir les services de Faux-Semblant. « Quoi de plus piquant déjà, que de donner à

« Faux-Semblant, pour intercesseurs, Simplesse « et Franchise? Ne sont-ce pas les plus honnêtes « gens qui font les affaires des faux dévots? » (On dirait de nos jours : ne sont-ce pas les honnêtes actionnaires qui font la fortune des spéculateurs?) « Faux-Semblant est fait roi des « Ribauds — (singulière royauté pour un aussi « saint homme.)—Comme il est d'honnêteté dou- « teuse, le dieu d'amour, qui veut savoir sur qui « compter, l'interroge d'abord sur sa demeure. « J'ai maisons diverses, dit Faux-Semblant; « mais je n'ose m'ouvrir, à cause des moines mes « confrères. » Le dieu insiste : « Eh bien! dit « Faux-Semblant, j'habite le monde et le cloître; « mais plus le cloître que le monde, parce que « j'y suis mieux caché :

Religieux sont moult couverts;
Les séculiers sont plus ouverts.

« Faux-Semblant vit avec les orgueilleux, les « fourbes, les gens d'intrigue, les parasites,

Qui mondaines honneurs convoitent
Et les grands besognes exploitent,
Et vont cherchant les grands pitances;
Et pourchassent les accointances

Des puissans hommes, et les suivent,
Et se font povres, et si se vivent
Des bons morceaux délicieux
Et boivent les vins précieux ;
Et la povreté vont preschant
Et les grands richesses peschant.

« Malheur à qui voudrait faire obstacle à « Faux-Semblant ! Il sait trahir et frapper à « mort, sans qu'on voie la main d'où partent les « coups. Comment la verrait-on,

... tant est fort la decevance
Que trop est difficile l'aparcevance ?

« L'attrait des âmes simples pour le faux dévot, « c'est l'attrait des moutons vers le loup habillé « en pasteur. S'il fuyait, ils courraient après lui. « — Faux-Semblant a le pouvoir de lier et de « délier ; il confesse et absout qui bon lui semble, « en dépit du clergé régulier, qui le redoute. Que « si quelque pénitent était réclamé par le prêtre « de sa paroisse, il lui suffirait de s'en plaindre

A son confesseur nouvel,
Qui n'a pas nom Frère Louvel
Mais Frère Loup qui tout dévore.

« Du reste, ajoute Faux-Semblant, ce ne sont « pas les pénitents pauvres que je dispute aux « prélats. A moi les brebis grasses, à eux les « brebis maigres! » — « Comment, dit l'Amour, scandalisé :

Tu sembles être un saint hermite?

FAUX-SEMBLANT.

C'est vrai, mais je suis hypocrite.

AMOUR.

Tu vas preschant abstenance.

FAUX-SEMBLANT.

Vrai, vrai, mais j'emplis ma pance.

AMOUR.

Tu vas preschant la povreté,

FAUX-SEMBLANT.

J'aimerais mieux l'accointance
Cent mille fois roy de France,
Que d'un povre, par Notre Dame!
Quand je vois tout nuds ces truands
Trembler sur les fumiers puants,

De froid, de faim, crier et braire,
Ne m'entremetz de leur affaire,
S'ils sont à l'Hôtel-Dieu portés.

« Pas ne m'en soucie. Ne demanderaient-ils « qu'une aumône, ils n'auraient pas un liard! « Que me donnera celui qui lèche son couteau?» — « Enfin, comme dernier trait, Faux-Semblant « que le représentant de l'université de Paris, « Guillaume de Saint-Amour, veut faire tra- « vailler :

J'aime mieux devant les gens prêcher
Et affubler ma renardie
Du manteau de Papelardie. »

Ainsi, messieurs, avare, ambitieux, impitoyable et fainéant, tel est le portrait du faux dévot au XIIIe siècle. Pendant que Jean de Meung cloue l'hypocrite au pilori de son roman, Dante le plonge dans le huitième cercle de son Enfer :

Lagiu trovammo una gente dipinta :

« Là bas, nous trouvâmes une troupe d'âmes « brillantes, qui marchaient à pas très lents, et « qui pleuraient et semblaient remplies de dou- « leurs et de fatigue;

« Elles portaient des chapes garnies de capu-
« chons bas qui tombaient devant les yeux, et
« taillées à la façon de celles que portent les
« moines de Cologne;

« A l'extérieur ces chapes sont dorées, de
« sorte qu'elles éblouissent; mais à l'intérieur
« elles sont toutes de plomb, et si lourdes, que
« celle de Frédéric semblerait de paille;

« O manteau fatigant pour l'éternité!... —
« *O in eterno faticoso manto!* — Écrasés sous le
« fardeau, ces malheureux marchent lentement,
« regardent d'un œil louche, *con l'occhio bieco*, et
« sans parler; et l'un d'eux à Dante qui lui
« adresse la parole : « Ces chapes jaunes sont si
« lourdes, d'un plomb si lourd, qu'elles nous
« font craquer comme le poids fait craquer les
« balances. »

Son di piombo si grosse che li pesi
Fan così cigolar le lor bilance.

Machiavel, à son tour, flétrit l'hypocrite dans la comédie aristophanesque de *la Mandragore*. Un moine, fra Timothéo, à l'œil faux, au maintien humble, aux paroles doucereuses, comme on lui propose, moyennant salaire, de com-

mettre un crime dont le nom profanerait cette enceinte :

Ainsi soit-il, au nom de Dieu! que votre volonté soit faite; mais c'est pour l'amour de Dieu seul, et par charité pour le prochain que j'y consens... Donnez-moi cet argent afin que je puisse commencer à faire quelques aumônes.

D'un côté des Alpes à l'autre on entend le même cri de réprobation; la pudeur italienne se soulève contre ces échappés de Rome, de *la maison des larves*, suivant l'énergique expression de Pétrarque. Tout à coup sur la vieille terre des Gaules éclate un rire aigu, plein, strident, le rire de Rabelais. Il ne cessera plus; il passera de Rabelais à la satire Ménippée, à Regnier, à La Fontaine, à Pascal, à Boileau, à Molière, à Voltaire, à Paul-Louis Courier; cynique sur les lèvres de Regnier, incisif et délicat sur celles de La Fontaine, indigné avec Pascal, grave avec Despréaux, pénétré de terreur et de larmes avec Molière, triomphant, vainqueur, dominateur sur la bouche moqueuse de Voltaire. Ironie! ironie! arme française; hélas! au lieu de les haïr, ils rient de ceux qui les ont fait pleurer! Comment ne pas admirer la franche allure, la

verdeur, l'âpreté, l'éloquence, l'invective de ces vers de Mathurin Regnier? C'est Macette, la vieille Macette, une étrange convertie, Macette qui, après une vie agitée,

A changé de courage, et, confite en détresse,
Imite avec ses pleurs la sainte pécheresse.
Donnant des saintes loix à son affection
Elle a mis son amour à la dévotion.
Sans art, elle s'habille, et simple en contenance,
Son teint mortifié presche la continence.
Clergesse, elle fait jà la leçon aux prescheurs :
Elle lit saint Bernard, le guide des pécheurs,
Les méditations de la mère Thérèse,
Sait que c'est qu'Hypostase avecque Synderese ;
Jour et nuit, elle va, de couvent en couvent,
Visite les lieux saints, se confesse souvent ;
A des cas réservés grandes intelligences ;
Sait du nom de Jésus toutes les indulgences ;
Que valent chapelets, grains bénits enfilés,
Et l'ordre du cordon des pères Récollets.
Loin du monde elle fait sa demeure et son giste,
Son œil tout pénitent ne pleure qu'eau bénite.
Enfin, c'est un exemple, en ce siècle tortu,
D'amour, de charité, d'honneur et de vertu.
Pour béate partout le peuple la renomme ;
Et la gazette même a déjà dit à Rome,

La voyant aimer Dieu et sa chair maîtriser
Qu'on attend que sa mort pour la canoniser.

Je ne perdrai ni mon temps ni le vôtre à faire remarquer la vigueur, le relief de ces détails. Mathurin Regnier, tu n'as pas dessiné une abstraction; ta Macette est vivante; elle est digne d'unir sa dévotion de marchande à la toilette à l'orgueilleux fanatisme de celui dont Boileau disait :

Un bigot orgueilleux, qui, dans sa vanité,
Croit duper jusqu'à Dieu par son zèle affecté,
Couvrant tous ses défauts d'une sainte apparence,
Damne tous les humains de sa pleine puissance.

Tous les deux sont les ancêtres de ces folliculaires orthodoxes dans la haine, de ces libellistes dévots à la persécution, signalés par M. Hugo.

Vous conquîtes la Seine et le Rhin et le Tage.
L'esprit humain rogné subit votre compas.
Sur les publicains juifs vous avez l'avantage,
Maudits! Judas est mort, Tartufe ne meurt pas.

Iago n'est qu'un fat près de votre Basile.
La Bible en vos greniers pourrit mangée aux vers.
Le jour ou le mensonge aurait besoin d'asile,
Vos cœurs sont là, tout grands ouverts.

Vous insultez le juste abreuvé d'amertumes.
Tous les vices, quittant veste, cape et manteau,
Vont se masquer chez vous et trouvent des costumes
On entre Lacenaire, on sort Contrafatto.

Les âmes sont pour vous des bourses et des banques.
Quiconque vous accueille a d'affreux repentirs.
Vous vous faites chasser, et par vos saltimbanques
Vous parodiez les martyrs.

L'église du bon Dieu n'est que votre buvette.
Vous offrez l'alliance à tous les inhumains.
On trouvera du sang au fond de la cuvette
Si jamais, par hasard, vous vous lavez les mains.

Vous seriez des bourreaux si vous n'étiez des cuistr
Pour vous le glaive est saint et le supplice est beau;
O monstres! vous chantez dans vos hymnes sinistres
Le bûcher, votre seul flambeau!

Depuis dix-huit cents ans Jésus, le doux pontife,
Veut sortir du tombeau qui lentement se rompt,
Mais vous faites effort, ô valets de Caïphe,
Pour faire retomber la pierre sur son front!

O cafards! votre échine appelle l'étrivière.
Le sort juste et railleur fait chasser Loyola
De France par le fouet d'un pape, et de Bavière
Par la cravache de Lola.

Allez, continuez, tournez la manivelle
De votre impur journal, vils grimauds dépravés;
Avec vos ongles noirs grattez votre cervelle;
Calomniez, hurlez, mordez, mentez, vivez!

Dieu prédestine aux dents des chevreaux les brins d'herbes,
La mer aux coups de vent, les donjons aux boulets,
Aux rayons du soleil les parthénons superbes,
Vos faces aux larges soufflets.

Sus donc! cherchez les trous, les recoins, les cavernes!
Cachez-vous, plats vendeurs d'un fade orviétan,
Pitres dévots, marchands d'infâmes balivernes,
Vierges comme l'eunuque, anges comme satan?

O saints du ciel, est-il, sous l'œil de Dieu qui règne,
Charlatans plus hideux et d'un plus lâche esprit,
Que ceux qui, sans frémir, accrochent leur enseigne
Aux clous saignants de Jésus-Christ!

Pareille à la calomnie qui, suivant le Basile de Beaumarchais, « d'abord rase le sol comme l'hirondelle avant l'orage, murmure et file, et sème en courant le trait empoisonné ; puis germe, rampe, chemine, se dresse, siffle, grandit, s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne, et devient un chorus universel de haine et de proscription ; » semblable à cette meurtrière des

réputations, à cette empoisonneuse de l'honneur, l'hypocrisie s'avance, grandit, ouvre ses ailes à travers les âges, corrompt la source du vrai, extirpe la naïveté de l'âme, enveloppe la conscience, dresse des embûches à la probité, s'empare du gouvernement des hommes et, pour régner en paix, souffle sur la flamme de la raison.

Politique et morale dans l'antiquité, mendiante, fainéante, débauchée et cruelle pendant le moyen âge; sous le règne de Louis XIII et de Louis XIV elle s'assied sur le trône et dans les conseils du roi; elle se vêt de l'hermine des juges ou de la pourpre des cardinaux; elle a son code, ses ministres, ses docteurs, ses orateurs, ses soldats et ses prêtres; elle devient puissance; elle est redoutable et redoutée, elle fait rouler sur les échafauds les têtes les plus hautes, elle aspire à tromper Dieu lui-même. Ce n'est plus Renardie, Papelardie, Faux-Semblant, Timothée, ce n'est plus frère Jean des Entommeures à la fringale homérique, c'est Tartufe! c'est Tartufe aux allures changeantes, au fond immuable, qui s'affuble d'habits plus variés que celui d'Arlequin, défend, caresse et trahit toutes les causes.

heurte discrètement à toutes les maisons, se chauffe à tous les foyers, convoite la femme, l'enfant, l'héritage; insolent ou humble selon les circonstances; rompu aux intrigues; vivant sur le commun, l'oreille et la main tendues, l'escarcelle ouverte; glissant, se coulant, silencieux, sur les ruines morales amassées par ses mains de fossoyeur, sur les cœurs pervertis, sur les volontés mortes, rampant vers son but invariable: la domination de sa compagnie au milieu des libertés en poussière!

Alors, messieurs, Molière paraît. En 1667, il avait quarante-cinq ans. De combien de types divers, pris sur le vif de la nature humaine, et par conséquent immortels, ce prodigieux génie avait enrichi la scène française! Quels éclats de rire, depuis vingt années, retentissaient dans la salle de l'hôtel de Bourgogne, ou dans celle des Comédiens du Roi! Les voyez-vous passer devant vous ces innombrables créations de la fantaisie la plus variée et la plus féconde qui fut jamais? *L'Étourdi*, *le Dépit amoureux*, *les Précieuses ridicules*, *Sganarelle*, *l'École des Maris*, *l'École des Femmes*, *le Mariage forcé*, *Don Juan*, *le Misanthrope*, *le Médecin malgré lui*, parcourent toute

l'échelle comique, depuis la farce la plus burlesque, la plus rabelaisienne, la plus étourdissante, jusqu'à la comédie la plus haute et la plus morale. Ils marchent librement et franchement dans leur caractère, dans leurs amours, dans leurs intrigues. Les uns vont d'un pas lourd : ce sont les pédants, les philosophes, les médecins, les maris. Les autres, d'un pied leste, traversent la scène : ce sont les valets, les servantes, c'est Mascarille et c'est Marinette. Ceux-ci, d'un œil hardi et d'une perruque frisée, écrivent des billets doux, en reçoivent, en déchirent, regardent des portraits en soupirant, se brouillent, se raccommodent, font mille folies : ce sont les amoureux, Ergaste, Valère, Clitandre, les beaux jeunes gens qui savent aimer, qui savent le dire et qui le prouvent. Celles-là, timides et fines, discrètes et habiles, les yeux baissés et le cœur prompt : je reconnais Lucile, Hippolyte, Célie, Isabelle. Là, deux provinciales se guindent au beau jargon : c'est Cathos et Madelon, sa cousine. Ici, une beauté naissante trouble le sommeil de son tuteur : c'est Agnès. Là, une beauté accomplie et qui connaît sa force, amuse, attire, trahit, marquis et beaux esprits,

donne sur les doigts à la prude Arsinoë, et désespère Alceste : c'est Célimène. Plus loin, derrière les fagots de son mari, j'aperçois la femme de Sganarelle qui se plaît à être battue. Callicratidès et Pancrace s'habillent de la robe des docteurs en Sorbonne, pendant que Don Juan essaie à s'affubler de la livrée de Tartufe.

Molière peint tous les travers, tous les ridicules, tous les vices. Il prend ses personnages autour de lui, dans la boutique, dans le cabinet, dans l'échoppe, à la cour, à la ville ; il les façonne à son gré, il les pétrit à sa guise, il les anime de son souffle, il les jette sur la scène, et il dit : les voilà! savants, médecins, bourgeois, marquis, il se moque de tout le monde, et même un peu des femmes, à ce que je crois. Tout le monde rit, nul ne se fâche ; c'est mon voisin, disent-ils, en se voyant eux-mêmes joués. Le père Malebranche ne se reconnaît pas en Métaphraste. Purgon et Diafoirus désopilent la rate de M. Fagon, médecin du roi. M. de Lauzun se raille des canons et des rubans d'Acaste. Ni Mme de Rambouillet, ni Mlle Paulet n'ont garde de se piquer à Cathos et à Madelon. Les maris, sujets aux accidents, montrent du doigt Arnolphe

et George Dandin. Quant à Célimène elle donnerait l'envie de devenir coquette à la femme la plus réservée.

Ainsi la vie de l'artiste s'écoule et passe de triomphe en triomphe. Il a l'amitié de Boileau, de La Fontaine, de Racine. Estimé des grands, le roi lui indique des caractères, danse à ses ballets, se déride à ses comédies et lui donne à souper. Le temps n'est plus où, suivant la remarque de Despréaux :

L'ignorance et l'erreur, à ses naissantes pièces,
En habits de marquis, en robes de comtesses,
Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.

Non, sa gloire rayonne, paisible, acceptée ou subie. Alors, comme il sentait que l'écrivain a charge d'âmes; comme il voulait creuser son sillon au plus profond des mœurs humaines et de sa main en arracher toutes les herbes impures; comme il considérait son métier à l'égal d'un sacerdoce de vérité et de justice, il fit TARTUFE.—Aussitôt, clameurs, discours, harangues, sermons d'éclater. On le calomnie, on l'injurie, on le traîne sur la claie de la diffamation;

Bourdaloue le condamne au bûcher; les plus modérés à la prison ou à l'exil; on se signe d'effroi; on recule d'horreur; l'abomination de la désolation sévit en Babylone; les faux dévots font rage; Molière avait marché sur le tas de vipères. Effrayé, Louis XIV interdit la représentation du chef-d'œuvre.

Molière écrit une préface où je lis ces admirables paroles :

« Voici une comédie dont on a fait beaucoup « de bruit, qui a été longtemps persécutée; et « les gens qu'elle joue ont bien fait voir qu'ils « étaient plus puissants en France que tous ceux « que j'ai joués jusqu'ici.

« Les marquis, les précieuses, les cocus et les « médecins, ont souffert doucement qu'on les ait « représentés, et ils ont fait semblant de se diver- « tir, avec tout le monde, des peintures que l'on « a faites d'eux; mais les hypocrites n'ont point « entendu raillerie; ils se sont effarouchés « d'abord, et ont trouvé étrange que j'eusse la « hardiesse de jouer leurs grimaces, et de vou- « loir décrier un métier dont tant d'honnêtes « gens se mêlent. C'est un crime qu'ils ne sau- « raient me pardonner; et ils se sont tous armés

contre ma comédie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le côté qui les a blessés : ils sont trop politiques pour cela, et savent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur âme. Suivant leur louable coutume, ils ont couvert leurs intérêts de la cause de Dieu ; et LE TARTUFE, dans leur bouche, est une pièce qui offense la piété. Elle est, d'un bout à l'autre, pleine d'abominations, et l'on n'y trouve rien qui ne mérite le feu. Toutes les syllabes en sont impies ; les gestes même y sont criminels ; et le moindre coup d'œil, le moindre branlement de tête, le moindre pas à droite ou à gauche, y cache des mystères qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon désavantage.

...... « C'est aux vrais dévots que je veux partout me justifier sur la conduite de ma comédie ; et je les conjure, de tout mon cœur, de ne point condamner les choses avant que de les voir, de se défaire de toute prévention, et de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les déshonorent.

« Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma comédie, on verra, sans doute, que mes

« intentions y sont partout innocentes, et qu'elle « ne tend nullement à jouer les choses que l'on « doit révérer ; que je l'ai traitée avec toutes les « précautions que demandait la délicatesse de la « matière; et que j'ai mis tout l'art et tous les « soins qu'il m'a été possible, pour bien distinguer « le personnage de l'hypocrite d'avec celui du « vrai dévot. J'ai employé pour cela deux actes « entiers à préparer la venue de mon scélérat. « Il ne tient pas un seul moment l'auditeur en « balance ; on le connaît d'abord aux marques « que je lui donne ; et, d'un bout à l'autre, il ne « dit pas un mot, il ne fait pas une action, qui « ne peigne aux spectateurs le caractère d'un « méchant homme, et ne fasse éclater celui du « véritable homme de bien que je lui oppose.

...... « Si l'emploi de la comédie est de corriger « les vices des hommes, je ne vois pas par quelle « raison il y en aura de privilégiés. Celui-ci est, « dans l'État, d'une conséquence bien plus dan- « gereuse que tous les autres; et nous avons vu « que le théâtre a une grande vertu pour la cor- « rection. Les plus beaux traits d'une sérieuse « morale sont moins puissants, le plus souvent, « que ceux de la satire; et rien ne reprend

« mieux la plupart des hommes, que la pein-
« ture de leurs défauts. C'est une grande
« atteinte aux vices, que de les exposer à la
« risée de tout le monde. »

Il écrit trois placets au roi :

le premier avant la représentation publique;

le second sur la défense qui fut faite le 7 août 1667, de représenter TARTUFE jusqu'à nouvel ordre;

le troisième, le 5 février 1669, pour remercier le roi d'avoir ressuscité TARTUFE, et solliciter au nom d'un médecin fort honnête, dont il a l'honneur d'être le malade, quoi? le canonicat de la chapelle royale de Vincennes. Molière, demandant un bénéfice de chanoine, le manuscrit de TARTUFE à la main, quelle ironie digne de Rabelais!

Huit jours après que la pièce eut été défendue, on représenta devant la cour une farce intitulée: *Scaramouche Ermite;* et le roi en sortant dit au prince de Conti : « Je voudrais bien savoir pour-
« quoi les gens qui se scandalisent si fort de
« la comédie de Molière, ne disent mot de
« celle de Scaramouche. » — A quoi le prince répondit : « La raison de cela, c'est que la comé-
« die de Scaramouche joue le ciel et la religion,

« dont ces messieurs-là ne se soucient point ;
« mais celle de Molière les joue eux-mêmes ;
« c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. »

Par ce mot aussi spirituel que sensé, Molière est jugé et justifié. Il ne tient point école d'impiété, mais de morale. Ceux qui, après deux siècles, lui prodiguent encore l'injure, et font de la boue avec la terre obtenue par prière qui recouvre les os, montrent assez qu'ils sont les fils de Tartufe. O parenté plus dévorante que la robe de Nessus! La mémoire de leur aïeul est sur eux; lorsqu'ils croient la venger, c'est elle qui les signale au mépris des honnêtes gens. On n'appartient pas impunément à certaines familles. — L'effroi, l'horreur que Molière ressent pour son héros, il nous les inspire. Jamais comédie ne fut plus passionnée ; jamais l'auteur du *Misanthrope* ne fut plus partial, de cette partialité vigoureuse que les belles âmes ont pour la vertu. « C'est, dit très bien M. Nisard, la « pièce où il a mis le plus de feu. Il y a d'autres « vilaines gens dans son théâtre, et il ne les a « pas ménagés ; mais la preuve qu'il ne leur en « veut guère, c'est qu'il se contente de les rendre « ridicules. Pour le faux dévot, on n'en rit pas

« un moment; Molière en a peur. C'est la révolte « de sa noble nature contre ce vice, le plus « odieux de tous, parce qu'il sert de couverture « à tous. Le faux dévot a toute la perversité des « autres hommes, plus la sienne. » — Aussi, depuis qu'il est entré dans le logis d'Orgon, tout y est troublé; amusements innocents, honnête liberté des discours, plaisirs, projets de famille, tout est espionné, épilogué, critiqué. Les enfants, la mère et le fiancé d'un côté, avec Dorine la soubrette; de l'autre, le père avec l'aïeule, Mme Pernelle. La guerre éclate au sein de ce paisible foyer. La grand'mère est devenue l'ennemie de ses petits-enfants; le père se fait le tyran de sa famille. Hélas! la douce confiance est bannie; adieu les beaux rêves d'avenir! adieu les longues espérances! adieu les entretiens où s'épanche le cœur de la jeune fille, où parle l'âme paternelle! « Tout le monde est ému, « presque hors de soi; vous diriez l'agitation « d'une maison où s'est introduite une bête dan- « gereuse. »

Aux deux premiers actes Tartufe ne paraît pas, mais c'est lui qui les remplit de son image, c'est lui que je vois sans cesse, lui que je devine,

c'est de lui que chacun parle, sur lui que chacun glose. Mme Pernelle dit :

> C'est un homme de bien, qu'il faut que l'on écoute.

Dorine dit :

> Certes, c'est une chose aussi qui scandalise,
> De voir qu'un inconnu céans s'impatronise ;
> Qu'un gueux, qui, quand il vint, n'avait pas de souliers
> Et dont l'habit entier valait bien six deniers,
> En vienne jusque-là que de se méconnaître,
> De contrarier tout, et de faire le maître.

Le bonhomme Orgon, de retour au logis, s'informe de la santé des gens .

> Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte?
> Qu'est-ce qu'on fait céans? Comme est-ce qu'on s'y porte?

DORINE.

> Madame eut avant hier la fièvre jusqu'au soir,
> Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

> Et Tartufe?

DORINE.

> Tartufe? Il se porte à merveille,
> Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

Le soir, elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au souper, toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête était encor cruelle !

ORGON.

Et Tartufe?

DORINE.

Il soupa, lui tout seul, devant elle ;
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière ;
Des chaleurs l'empêchaient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartufe ?

DORINE

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table ;
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme !

Quel est-il donc, ce personnage si tendrement aimé ?

ORGON.

Mon frère, vous seriez charmé de le connaître,
Et vos ravissemens ne prendraient point de fin.
C'est un homme... qui... ah!... un homme... un homme, enfin,
Qui suit bien ses leçons goûte une paix profonde,
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien ;
Il m'enseigne à n'avoir d'affection pour rien ;
De toutes amitiés il détache mon âme ;
Et je verrais mourir frère, enfants, mère, et femme,
Que je m'en soucierais autant que de cela.

Je commence à le connaître; je vois se dessiner son profil mystérieux; j'entends sa voix pateline conseiller le renoncement, l'anéantissement, la mort de l'âme; je vois sa main jeter de la cendre sur les sentiments légitimes; je le vois marcher, triomphant, sur le cœur de l'homme.

Il s'impute à péché la moindre bagatelle;
Un rien presque suffit pour le scandaliser.

Il a perdu l'innocence; elle est fanée en lui, et pour jamais, cette fleur plus embaumée que les violettes du mois de mai. O punition! ô châtiment! Ne plus croire à la bonté des autres! Être un homme d'embûche et se prendre soi-même dans ses propres piéges; voir sa laideur morale sur la face d'autrui! — Alors, Cléante, l'honnête Cléante, éloquent, ému, indigné; Cléante, la parole du bon sens, l'avocat du vrai, l'homme de bien, le galant homme :

Il est de faux dévots ainsi que de faux braves :...
Et comme je ne vois nul genre de héros
Qui soient plus à priser que les parfaits dévots,
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle;

Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place.
De qui la sacrilége et trompeuse grimace
Abuse impunément, et se joue, à leur gré.
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré;
Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
A prix de faux clins d'yeux et d'élans affectés;
Ces gens, dis-je, qu'on voit, d'une ardeur non commune,
Par le chemin du ciel courir à leur fortune;
Qui, brûlans et prians, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.

C'est l'accent même d'Alceste, ou plutôt, messieurs, c'est celui de Molière. Quelle solidité! quelle naturelle grandeur! quelle simplicité fière! Voilà cet admirable style dont il a emporté le secret; voilà cette langue incomparable du

siècle de Louis XIV. Mais quoi! si tous les personnages parlaient comme Cléante, avec cette hauteur et cette gravité, où serait la comédie?... L'entendez-vous qui rit, agitant ses grelots, et frétille sur les lèvres de Dorine? Orgon, naïvement, saintement, destine sa fille à l'ami particulier de Dieu; Mariane voudrait résister; elle n'ose. Comment faire?...

MARIANE.

Contre un père absolu que veux-tu que je fasse?

DORINE.

Ce qu'il faut pour parer une telle menace.

MARIANE.

Quoi?

DORINE.

Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui;
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui;
Qu'étant celle pour qui se fait toute l'affaire,
C'est à vous, non à lui, que ce mari doit plaire;
Et que si son Tartufe est pour lui si charmant,
Il le peut épouser sans nul empêchement.

MARIANE.

Un père, je l'avoue, a sur nous tant d'empire,
Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DORINE.

Mais raisonnons. Valère a fait pour vous des pas.
L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas?

MARIANE.

Ah! qu'envers mon amour ton injustice est grande,
Dorine! Me dois-tu faire cette demande?
T'ai-je pas là dessus ouvert cent fois mon cœur?
Et sais-tu pas pour lui jusqu'où va mon ardeur?

DORINE.

Que sais-je si le cœur a parlé par la bouche,
Et si c'est tout de bon que cet amant vous touche?

MARIANE.

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter,
Et mes vrais sentimens ont su trop éclater.

DORINE.

Enfin, vous l'aimez donc?

MARIANE.

Oui, d'une ardeur extrême.

DORINE.

Et selon l'apparence il vous aime de même?

MARIANE.

Je le crois.

DORINE.

Et tous deux brûlez également
De vous voir mariés ensemble?

MARIANE.

Assurément.

DORINE.

Sur cette autre union quelle est donc votre attente?

MARIANE.

De me donner la mort, si l'on me violente.

DORINE.

Fort bien. C'est un recours où je ne songeais pas.
Vous n'avez qu'à mourir pour sortir d'embarras.
Le remède sans doute est merveilleux. J'enrage
Lorsque j'entends tenir ces sortes de langage.

MARIANE.

Mais que veux-tu? si j'ai de la timidité.

DORINE.

Mais l'amour dans un cœur veut de la fermeté,

MARIANE.

Mais n'en gardé-je pas pour les feux de Valère?
Et n'est-ce pas à lui de m'obtenir d'un père?

DORINE.

Mais quoi! si votre père est un bourru fieffé,
Qui s'est de son Tartufe entièrement coiffé
Et manque à l'union qu'il avait arrêtée,
La faute à votre amant doit-elle être imputée?

MARIANE.

Mais, par un haut refus et d'éelatans mépris,
Ferai-je, dans mon choix, voir un cœur trop épris?

Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du sexe et du devoir de fille?
Et veux-tu que mes feux par le monde étalés?...

DORINE.

Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Être à monsieur Tartufe; et j'aurais, quand j'y pense,
Tort de vous détourner d'une telle alliance.
Quelle raison aurais-je à combattte vos vœux?
Le parti de soi-même est fort avantageux.
Monsieur Tartufe! oh! oh! n'est-ce rien qu'on propose?
Certes, monsieur Tartufe, à bien prendre la chose,
N'est pas un homme, non, qui se mouche du pied;
Et ce n'est pas peu d'heur que d'être sa moitié.
Tout le monde déjà de gloire le couronne;
Il est noble chez lui, bien fait de sa personne;
Il a l'oreille rouge et le teint bien fleuri :
Vous vivrez-trop contente avec un tel mari.

MARIANE.

Mon Dieu!...

DORINE.

Quelle allégresse aurez-vous dans votre âme,
Quand d'un époux si beau vous vous verrez la femme!

MARIANE.

Ah! cesse, je te prie, un semblable discours;
Et contre cet hymen ouvre-moi du secours.
C'en est fait, je me rends, et suis prête à tout faire.

DORINE.

Non, il faut qu'une fille obéisse à son père,
Voulût-il lui donner un singe pour époux.
Votre sort est fort beau : de quoi vous plaignez-vous?
Vous irez par le coche en sa petite ville,
Qu'en oncles et cousins vous trouverez fertile,
Et vous vous plairez fort à les entretenir.
D'abord chez le beau monde on vous fera venir.
Vous irez visiter, pour votre bienvenue,
Madame la baillive et madame l'élue,
Qui d'un siége pliant vous feront honorer.
Là, dans le carnaval, vous pourrez espérer
Le bal et la grand'bande, à savoir, deux musettes,
Et parfois Fagotin et les marionnettes;
Si pourtant votre époux...

MARIANE.

Ah! tu me fais mourir.
De tes conseils plutôt songe à me secourir.

DORINE.

Je suis votre servante.

MARIANE.

Hé ! Dorine, de grâce...

DORINE.

Il faut, pour vous punir, que cette affaire passe.

MARIANE.

Ma pauvre fille,

DORINE.

Non,

MARIANE.

Si mes vœux déclarés...

DORINE.

Point ! Tartufe est votre homme, et vous en tâterez.

MARIANE.

Tu sais qu'à toi toujours je me suis confiée :
Fais-moi...

DORINE.

Non, vous serez, ma foi! tartufiée.

Faut-il que je vous initie à la scène suivante, renouvelée de cette charmante comédie du *Dépit amoureux?* Faut-il que je laisse parler Mariane et Valère comme parlaient, il y a un an, Ergaste et Lucile? Recommencerons-nous le *donec gratus eram tibi?* Avez-vous oublié tant de grâce et de finesse? Se peut-il que vous n'ayez plus souvenance de ce tableau sur lequel Molière a répandu de si suaves couleurs? Non, les jeunes, au besoin, le referaient; les vieux?... Les vieux n'ont-ils pas été jeunes? Ils savourent le ramentevoir; *remember*.

D'ailleurs, voici Tartufe! Il entre, on a froid; il s'avance, on a peur; il parle, je ne sais quelle odeur de sacristie se répand dans la salle.

Laurent, serrez ma haire avec ma discipline,
Et priez que toujours le ciel vous illumine.

Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

« Donnez-moi cet argent, dit Timothée, dans « *la Mandragore*, afin que je fasse quelques « aumônes. »

Cependant, la femme d'Orgon, Elmire, par un sacrifice héroïque, s'est décidée à démasquer l'imposteur. Au repos du foyer, à l'avenir des enfants de son mari, elle immole, pour un moment, sa dignité d'épouse. Je me trompe, elle ne fut jamais plus digne, car ce stratagème auquel répugnait sa bonne foi, si elle l'adopte, c'est pour sauver la famille menacée. — J'ai entendu un homme d'État qui n'est plus, je l'ai entendu s'écrier : « Je sacrifierais tout à la république et « à la patrie, tout, même l'honneur (1)! » La famille, messieurs, c'est la patrie de la femme. — Elmire a fait demander à Tartufe un moment d'entretien. Il accourt, plein d'une secrète et honteuse espérance. Alors commence ce dialogue immortel où d'une coquetterie innocente, et d'autant plus perfide, Elmire irrite la convoitise de l'hypocrite; où celui-ci, dans un jargon

(1) Mot du général Cavaignac.

mystique, enveloppe des intentions charnelles; dialogue incomparable; situation difficile que le génie de Molière pouvait seul imaginer et dominer. Vous admiriez tout à l'heure l'éloquence de Cléante? Vous en aimiez la verdeur? Que dirai-je de l'éloquence de Tartufe? Souple, mielleuse, tortueuse, elle marche, elle rampe, elle se glisse, elle se coule; c'est d'abord comme un cantique, un souffle de séraphin :

TARTUFE.

Que le ciel, à jamais, dans sa toute bonté,
Et de l'âme et du corps vous donne la santé,
Et bénisse vos jours autant que le désire
Le plus humble de ceux que son amour inspire!

ELMIRE.

Je suis fort obligée à ce souhait pieux.
Mais prenons une chaise, afin d'être un peu mieux.

TARTUFE, *assis.*

Comment de votre mal vous sentez-vous remise?

ELMIRE, *assise.*

Fort bien; et cette fièvre a bientôt quitté prise.

TARTUFE.

Mes prières n'ont pas le mérite qu'il faut
Pour avoir attiré cette grâce d'en haut;
Mais je n'ai fait au ciel nulle dévote instance
Qui n'ait eu pour objet votre convalescence.

ELMIRE.

Votre zèle pour moi s'est trop inquiété,

TARTUFE.

On ne peut trop chérir votre chère santé;
Et, pour la rétablir, j'aurais donné la mienne.

ELMIRE.

C'est pousser un peu loin la charité chrétienne,
Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontés.

TARTUFE.

Je fais bien moins pour vous que vous ne méritez.

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler en secret d'une affaire,
Et suis bien aise, ici, qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFE.

J'en suis ravi de même ; et, sans doute, il m'est doux,
Madame, de me voir seul à seul avec vous.
C'est une occasion qu'au ciel j'ai demandée,
Sans que, jusqu'à cette heure, il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moi, ce que je veux, c'est un mot d'entretien,
Où tout votre cœur s'ouvre, et ne me cache rien.

TARTUFE.

Et je ne veux aussi, pour grâce singulière,
Que montrer à vos yeux mon âme tout entière,
Et vous faire serment que les bruits que j'ai faits
Des visites qu'ici reçoivent vos attraits
Ne ne sont pas envers vous l'effet d'aucune haine,
Mais plutôt d'un transport de zèle qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement...

ELMIRE.

Je le prends bien ainsi,
Et crois que mon salut vous donne ce souci.

TARTUFE, *prenant la main d'Elmire, et lui serrant les doigts.*

Oui, madame, sans doute; et ma ferveur est telle...

ELMIRE.

Ouf! vous me serrez trop.

TARTUFE.

C'est par excès de zèle.
De vous faire aucun mal je n'eus jamais dessein,
Et j'aurais bien plutôt...
(Il met la main sur les genoux d'Elmire.)

ELMIRE.

Que fait là votre main?

TARTUFE.

Je tâte votre habit : l'étoffe en est moelleuse

ELMIRE.

Ah! de grâce, laissez, je suis fort chatouilleuse.
(Elmire recule son fauteuil, et Tartufe se rapproche d'elle.)

TARTUFE, *maniant le fichu d'Elmire.*

Mon Dieu! que de ce point l'ouvrage est merveilleux!
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux;

Jamais, en toute chose, on n'a vu si bien faire.

ELMIRE.

Il est vrai. Mais parlons un peu de notre affaire.
On tient que mon mari veut dégager sa foi,
Et vous donne sa fille. Est-il vrai? dites-moi.

TARTUFE.

Il m'en a dit deux mots; mais, madame, à vrai dire,
Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire;
Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la félicité qui fait tous mes souhaits.

ELMIRE.

C'est que vous n'aimez rien des choses de la terre.

TARTUFE.

Mon sein n'enferme pas un cœur qui soit de pierre.

ELMIRE.

Pour moi, je crois qu'au ciel tendent tous vos soupirs,
Et que rien ici bas n'arrête vos désirs.

TARTUFE.

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles;
Nos sens facilement peuvent être charmés
Des ouvrages parfaits que le ciel a formés.

Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles ;
Mais il étale en vous ses plus rares merveilles ;
Il a sur votre face épanché des beautés
Dont les yeux sont surpris, et les cœurs transportés ;
Et je n'ai pu vous voir, parfaite créature,
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,
Et d'une ardente amour sentir mon cœur atteint,
Au plus beau des portraits où lui-même il s'est peint.
D'abord j'appréhendai que cette ardeur secrète
Ne fût du noir esprit une surprise adroite ;
Et même à fuir vos yeux mon cœur se résolut,
Vous croyant un obstacle à faire mon salut.
Mais enfin je connus, ô beauté tout aimable,
Que cette passion peut n'être point coupable,
Que je puis l'ajuster avecque la pudeur ;
Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.
Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande
Que d'oser de ce cœur vous adresser l'offrande ;
Mais j'attends en mes vœux tout de votre bonté,
Et rien des vains efforts de mon infirmité.
En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude ;
De vous dépend ma peine ou ma béatitude ;
Et je vais être enfin, par votre seul arrêt,
Heureux, si vous voulez ; malheureux, s'il vous plaît.

ELMIRE.

La déclaration est tout à fait galante ;
Mais elle est, à vrai dire, un peu bien surprenante.

Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein,
Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
Un dévot comme vous, et que partout on nomme...

TARTUFE.

Ah! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme.

Comme s'il voulait reprendre cet aveu, ressaisir cette vive parole, Tartufe enlace Elmire des caresses de son discours :

De mon intérieur vous fûtes souveraine;
De vos regards divins l'inneffable douceur
Força la résistance où s'obstinait mon cœur;
Elle surmonta tout, jeûnes, prières, larmes,
Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.

Puis, l'ange, tenté, fait place au casuiste :

Votre honneur avec moi ne court point de hasard,
Et n'a nulle disgrâce à craindre de ma part.
Tous ces galants de cour dont les femmes sont folles,
Sont bruyants dans leurs faits et vains dans leurs paroles;
De leurs progrès sans cesse on les voit se targuer;
Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer;
Et leur langue indiscrète, en qui l'on se confie,
Déshonore l'autel où leur cœur sacrifie.
Mais les gens comme nous brûlent d'un feu discret,
Avec qui, pour toujours, on est sûr du secret.

Le soin que nous prenons de notre renommée
Répond de toute chose à la personne aimée ;
Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,
De l'amour sans scandale, et du plaisir sans peur.

Enfin, l'instinct l'entraîne, la bête l'emporte :

Vous considérerez, en regardant votre air,
Que l'on n'est pas aveugle, et qu'un homme est de chair.

Tout à l'heure, messieurs, Tartufe, enhardi, brûlé par une de ces flammes impures qui ne s'allument qu'en de certaines âmes; Tartufe, traître à l'amitié, traître à l'hospitalité; dirai-je traître à l'amour? non, je ne donnerai pas ce nom sacré à sa fringale; Tartufe demandera des preuves; impatient, et cependant habile, il s'efforcera de corrompre, de ternir la pureté d'Elmire :

Madame, je sais l'art de lever les scrupules.
Le ciel défend, de vrai, certains contentemens ;
Mais on trouve avec lui des accommodemens.
Selon divers besoins, il est une science
D'étendre les liens de notre conscience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention.

Le scandale du monde est ce qui fait l'offense,
Et ce n'est pas pécher, que pécher en silence.

Je me demandais : Quel est cet homme? Eh! messieurs, il sème la division, le soupçon et la haine; il sait l'art d'endormir les consciences, d'énerver les volontés; il est avide, âpre au gain, facile aux séductions; je le connais : *les Provinciales* l'ont peint. Son nom est sur toutes vos lèvres. — Le fils est exilé de la maison paternelle; il persiste. La fille est sacrifiée; il persiste. Même lorsqu'il est démasqué, il persiste. Orgon le chasse de sa maison; il s'y installe :

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître :
La maison m'appartient, je le ferai connaître,
Et vous montrerai bien qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours;
Qu'on n'est pas où l'on pense en me faisant injure;
Que j'ai de quoi confondre et punir l'imposture,
Venger le ciel qu'on blesse, et faire repentir
Ceux qui parlent ici de me faire sortir.

En effet, lui-même, au dernier acte, vient arrêter Orgon, lui, Tartufe!

TARTUFE.

Tout beau, monsieur, tout beau, ne courez point si vite :
Vous n'irez pas plus loin pour trouver votre gîte ;
Et, de la part du prince, on vous fait prisonnier.

ORGON.

Traître ! tu me gardais ce trait pour le dernier :
C'est le coup, scélérat, par où tu m'expédies ;
Et voilà couronner toutes tes perfidies.

TARTUFE.

Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir ;
Et je suis, pour le ciel, appris à tout souffrir.

Ainsi la comédie finit comme elle a commencé. Les allures de Tartufe sont changeantes, mobiles, déliées. Sa volonté est immuable. L'intérêt du ciel, la gloire de Dieu, le service du prince, masques divers dont il couvre son irrévocable ambition. Dorine l'a peint d'un seul trait : il veut être maître. Je sens frémir en cette âme hypocrite toute la haine que les faux dévots portent aux obstacles de leur fortune. Marchons, disent-ils, marchons à la richesse,

aux honneurs, unis, serrés, disciplinés, implacables; marchons *perfas et nefas*, à travers le juste ou l'injuste, *ad majorem Dei gloriam;* et, s'il le faut, les pieds dans le sang ou dans la fange! Mesurez, si vous le pouvez, mesurez une ambition qui s'appuie sur l'infini. Dites-moi, messieurs, où s'arrêtera l'intérêt humain qui se réclame insolemment de l'intérêt de Dieu? Quelle sera sa limite, sa loi, sa règle, son frein? Il est plus profond, plus sombre et plus avare que l'Océan.

Que Molière soit donc béni pour nous l'avoir montré dans toute sa hideur! Tartufe n'est pas seulement une arme, c'est une sauvegarde. Il nous venge et il nous avertit. Désormais, si nous sommes trompés, que la peine retombe sur nous seuls, car le poète nous a signalé les embûches.

Guillaume de Lorris et Jean de Meung avaient donné à l'hypocrisie un coup de patte, Machiavel un coup de dent, Rabelais un coup de griffe, Molière lui donne un coup de couteau. Renardie, Papelardie, Timothée sont raillés, bafoués, conspués; Tartufe est crucifié.

Qu'est-ce donc que ce vice, cette lèpre sans

cesse renaissante? Certes, messieurs, à la juger par son ancienneté, par sa persistance, par son âcreté, il semble qu'elle soit je ne sais quel mal chronique de l'âme. Mais j'affirme qu'elle est fatalement engendrée par l'intolérance religieuse et par le despotisme politique. Pourquoi? Parce qu'ils produisent la timidité de la pensée, l'incertitude et la peur de la raison; parce qu'ils nous enchaînent au dogme et nous rivent à l'arbitraire. L'hypocrisie, c'est le vice de la domesticité de l'esprit. Comment proclamer la vérité devant une Église qui brûle, pend, égorge, excommunie, exile les dissidents? Comment affirmer le droit en face d'un pouvoir qui s'adore lui-même, et transforme ses fantaisies en idéal d'équité et d'honneur? Comment affirmer sa foi devant l'infaillibilité du pape, ou l'omnipotence du prince? — Les volontés hésitent, s'amollissent. On assiste à de navrants spectacles, et l'histoire raconte l'universel abaissement. Alors, Cicéron flatte César; alors, Galilée abjure la science; alors, Cuvier la prosterne aux pieds de *la Genèse;* alors, les conventionnels s'ensevelissent sous la pourpre impériale, moins belle pourtant que les haillons de la

liberté. — Seuls, quelques indomptables restent debout : Savonarole brave les bûchers, le grand Luther se rit des foudres romaines, le vicomte d'Orthez écrit à Charles IX qu'il n'a pas trouvé d'assassins; Guillaume le Taciturne embrasse Marnix dans la foi à la réforme et à la patrie; Caton se lève de son tombeau et tend la main à Condorcet.

J'associais l'autre jour Cornélie à Caton, la fidèle et l'inflexible. Il convient d'associer Molière à ces grands hommes, et de mêler la main de ce comédien excommunié à leur droite héroïque. Il a été sincère, courageux, non seulement pour son temps, mais pour le nôtre. En effet, Tartufe est de toutes les époques; il a vécu au sein de l'antiquité; il a souillé le règne de Louis XIV; il vit, il renaît, il ressuscite, il se propage, il se multiplie; Tartufe est mort! Vive Tartufe!... Qui sait? il m'écoute peut-être...

Combien de masques il a pris, déposé, repris; combien de langues il a parlé!

Qu'était-ce que ce Pisistrate, tyran d'Athènes, qui recueillit les chants d'Homère? Tartufe de la gloire poétique. — Que dirai-je de Jules Cé-

sar, brisant les lois à son retour de l'Espagne et des Gaules? Que dirai-je de Bonaparte, effaçant au 18 brumaire les derniers vestiges de la république, disciplinant à la besogne ténébreuse des coups d'État les soldats épiques des campagnes d'Égypte et d'Italie? Tartufes de la gloire militaire. Que penser de César Octave qui pardonne à Cinna, après avoir rempli Rome et Pérouse de sang et de funérailles? Tartufe de clémence. — Et de ce tribun, fameux pour avoir provoqué l'exil de Marcus Tullius, de ce Clodius, de race patricienne, épouvantant le forum et la ville par le meurtre et l'incendie, embrigadant des assommeurs, afin d'assurer la sincérité des votes et l'honnête liberté des citoyens? Tartufe du suffrage universel.

De nos jours, combien de caractères nouveaux, taillés sur ce type éternel! Que de petits-fils de Tartufe, légitimes ou non! Depuis le Tartufe de l'industrie qui s'enrichit aux dépens de la sottise publique, jusqu'au Tartufe de philosophie qui, prenant la souplesse pour la hardiesse, affirme que la foi mystique et la raison sont sœurs, issues toutes les deux de l'entende-

ment humain, et feint de ne pas voir que la première est parricide.

Et je n'ai rien dit du Tartufe de patriotisme et de socialisme, de cet étrange ami des peuples, qui se dit héritier de la révolution et sort, en effet, des corps de garde du moyen âge et de ses hôpitaux; apostat du droit, indifférent à la monarchie, à la république ou à l'empire, excitant dans la plèbe les instincts voraces et batailleurs, proscrivant l'idéal, divinisant le ventre, satisfait de servir, pourvu qu'il dégaine et qu'il mange, ajournant la liberté après la conquête, et sous le capuchon de l'égalité ou le manteau de la gloire dissimulant la convoitise d'un moine et la brutalité d'un reître.

Ah! si Molière vivait!... Mais les auteurs contemporains sont les amis, les familiers, les commensaux des vices qu'ils châtient. Ils déjeunent des dividendes, dînent des miettes de l'autel et soupent à la gamelle des casernes. Nulle haine, nulle généreuse colère; une molle indulgence; non pas celle du juste, mais celle du complice. Le grand ton de la comédie disparaît, parce que le cœur s'en va, et que l'esprit seul ne suffit pas aux vastes œuvres. On dit : C'est

politesse, urbanité, douceur de la civilisation et des mœurs?... Honte à cette politesse qui baise les mains à l'infamie! — Figurez-vous Molière, élève des jésuites, ami des jésuites, jésuite lui-même, faisant jouer TARTUFE devant un parterre de jésuites. Voilà où nous en sommes. C'est l'abdication de la morale.

Messieurs, il faut réagir contre cette universelle indifférence; il faut protester, par la force de la volonté, par la dignité de l'attitude, par la sincérité de la parole. Ayons enfin le courage de dire aux hypocrites : Vous n'êtes ni de notre race, ni de notre loi! Pour être forts, soyons sincères. Jeune homme, sois sincère dans ton ambition, dans ton travail, dans tes amitiés, dans tes amours! Femmes, soyez sincères dans votre dévouement, dans votre vertu! Homme, sois sincère dans tes convictions et dans les combats que tu livres pour elles! La sincérité, c'est le bouclier formidable, l'arme vengeresse, l'étincelant idiome de la vérité.

Hypocrisies, capitulations de la parole, langes étouffants de la pensée, balbutiements des timides, terreur du vrai, effroi du juste, disparaissez, ruines! à votre ombre, l'esprit perclus

frissonne et se meurt. Place aux audacieux, aux véridiques, aux sincères! ils portent en eux le verbe de l'avenir!

3 janvier 1861.

MOLIÈRE. — LE DÉPIT AMOUREUX. — LES PRÉCIEUSES

Messieurs,

Il est, parmi les auteurs, de rares et puissants esprits dont il semble qu'on n'épuisera jamais l'étude. Plus on revient à eux, plus on considère de nouveau et de près leur œuvre multiple, plus elle nous paraît vivante; nous y découvrons des trésors ignorés et des richesses inconnues. Comme ils ont travaillé en pleine nature humaine, leurs types sont éternels et nous les reconnaissons toujours. Ils nous attirent par une ressemblance immortelle. Non seulement les lettrés, les doctes, mais les ignorants et les simples, au premier coup d'œil, reconnaissent ces portraits. Parler des peintres

qui les ont légués à la postérité, n'est donc pas un régal de pédagogues, de clercs et d'écoliers; c'est une récréation morale à laquelle tout le monde est convié. — J'avoue ma faiblesse pour ces amis de la multitude, pour ces instituteurs des peuples. Certes, je ne veux pas médire des sources claires et discrètes, d'où s'épanchent, à flots mesurés, la science et l'art sur le front de quelques élus. Mais combien j'aime mieux ces larges fleuves auxquels s'abreuvent les générations! Corneille, Racine, Boileau; nul plus que moi ne respecte ces modèles de la littérature française. Je me suis efforcé de vous initier à leurs beautés tantôt douces, tantôt sévères. Vous avez dû, néanmoins, vous apercevoir de mon penchant pour La Fontaine, de mon goût pour Voltaire. « Pour être professeur, on n'en est pas moins homme. » Homme, c'est à dire esclave de ses amours et de ses préférences. Eh bien, ce que j'éprouve pour Voltaire et pour La Fontaine, vous le savez, messieurs, je le ressens pour Molière. Celui-là aussi est le véritable ami du peuple. Oui, son ami : il l'aime, il le conseille, il ne le flatte pas. Il est son moraliste et non son courtisan. Pendant que certains

le méprisent, pendant que d'autres l'oublient, pendant que de plus coupables s'en emparent comme d'une proie désignée à leur ambition, le trompent, le bercent et l'enivrent de caresses mensongères, d'impossibles chimères, pour le mieux asservir; Molière le redresse et l'éclaire. Comment? Par le bon sens et par la vérité. Tout son théâtre repose sur ces deux principes; je suis tenté de dire : sur ces deux vertus.

Est-ce donc que la comédie est une école de morale, pure comme l'Évangile, austère comme le stoïcisme? Sommes-nous, au théâtre, pareils aux pêcheurs galiléens sur les bords du lac de Tibériade, ou bien aux disciples de Zénon sous les colonnades du Portique? Non, messieurs, tant d'austérité effarouche la comédie. Ceux qui lui reprochent l'aimable liberté de ses allures, le laisser-aller de son dialogue, la légèreté de son intrigue, la gaîté de ses reparties, son humeur vagabonde, son tempérament frondeur, sa parole leste et ses regards parfois effrontés, me rappellent les comédiens du Théâtre-Français dont je vous parlais après Champfort : Ceux-ci ont fait peindre Molière sous l'habit d'Auguste; ceux-là voudraient l'affubler d'un froc de ser-

monnaire. — En l'étudiant aujourd'hui pour la troisième fois, mon seul vœu, mon unique désir sont de vous persuader que la morale n'est pas, à toute force, rechignée et triste comme les petits du hibou; qu'on peut en faire, et de très bonne, en riant; que Démocrite vaut Héraclite; en un mot, malgré le dépit de quelques gens chagrins, qu'une comédie est autre chose qu'une homélie.

C'est l'opinion de MM. Saint-Marc Girardin et Géruzez. Le premier a dit, presque dans les mêmes termes :

Ne demandons pas au théâtre la pureté de la morale chrétienne; ne lui demandons pas non plus la morale sévère et guindée du Portique. Tant d'austérité l'épouvante.

Le second a écrit :

Molière n'est ni édifiant, ni scandaleux, il fait réfléchir et il fait rire; or la réflexion est salutaire et le rire est hygiénique. Il ne faut pas demander à la comédie ce qui n'est point de son ressort et suivre dans leurs scrupules exagérés ces rigoureux censeurs qui, appliquant au théâtre, des principes d'un autre ordre, s'alarment des peintures hardies de la scène et de quelques saillies d'humeur gauloise qui sont les priviléges du genre. Ceux à qui Molière « fait venir de coupables pensées, » peuvent

toujours se tenir à l'écart; chacun de nous doit savoir s'il apporte ou non dans cette épreuve les dispositions convenables. « Fais-je mal d'aller au théâtre? » disait une femme d'honneur à un sage prélat de nos jours : celui-ci répondit : « Je vous le demande à vous-même. » Il n'y a pas d'autre solution à ce problème moral que cette réponse du bon sens et de la religion indulgente. La vérité est que Molière, moraliste profond, est loin d'être un poète immoral, et que Thompson a pu dire sans flatterie : « La comédie de Molière châtiée et soumise aux règles, pleine d'esprit et de sens, exempte de folle extravagance, avec toute la grâce d'une gaieté qui coule de source, était la vie elle-même. »

Moliere's scene
Chastis'd and regular, with well judg'd wit,
Not scatter'd wild, and native humour grac'd,
Was life itself.

Tartufe et *le Misanthrope*, les deux types puissants par lesquels la comédie de Molière touche au drame, m'ont fourni le sujet de deux études sur lesquelles je ne reviendrai pas. Qu'il me suffise de vous rappeler que rien, chez les anciens, ni chez les modernes, n'égale la vigueur, la solidité de ces deux caractères observés, fouillés par l'artiste que Despréaux appelait *le Contemplateur*. Jamais l'âme humaine ne fut mieux sondée, et comme surprise d'une lumière

plus intense; remuée dans de plus intimes profondeurs; jamais le rire n'éclata d'un son plus franc, plus cordial, plus tragique; jamais l'ironie, cette muse des Aristophane, des Plaute et des Machiavel, ne secoua plus de grelots et d'étincelles sur les spectateurs d'Athènes, de Rome ou de Florence. Autour de ces magistrales figures de l'hypocrisie et de la sincérité, se développe harmonieusement l'œuvre comique de Molière. L'ombre de la première, la clarté de la seconde, vous diriez qu'elles accompagnent tous ses personnages, qu'ils en sont accablés ou illuminés. Nulle monotonie cependant, nulle méthode pédantesque, nul parti pris. Au contraire, la variété la plus éblouissante, une fécondité que rien n'arrête, une verve intarissable, un entrain, une rondeur qui rappellent la manière de certains maîtres flamands. Les batailles de Wouvermans, les fêtes populaires de Téniers ou de Gérard Dow, n'ont pas plus de rondeur, d'entrain, de fougue, de malice, que ces mêlées rieuses d'hommes, de femmes, de jeunes filles, de servantes et de valets, ces kermesses françaises qu'on appelle les comédies de Molière. Ah! c'est en effet une fête perpé-

tuelle pour l'esprit et pour le cœur! Que de longues heures, rapidement envolées, j'ai passées avec cet enchanteur! — Quelle tristesse tiendrait contre sa jovialité? Quelle blessure de l'orgueil ne serait pas adoucie par ce moqueur de toutes les vanités? Quel désespoir ne serait pas calmé par ce poète de la verte espérance? Qui pourra, qui pourra résister à ce Mentor charmant qui nous apprend comment on aime? — Messieurs, Jean-Jacques Rousseau disait de lui-même, avec un orgueil naïf : « Si quelqu'un « s'avisait de se croire plus vertueux que moi, « après avoir lu les *Confessions*, qu'il ne vienne « pas me le dire! Je sens que de ma vie, je ne « pourrais aimer cet homme-là! » Si quelqu'un, après avoir lu Molière, s'avisait de ne pas l'aimer, qu'il ne vienne pas me le dire, je serais capable de le prendre, non pour un homme, mais pour un échappé du journal *l'Univers!*

Comment l'auteur du *Misanthrope* a-t-il amassé tant de richesses? Vous le savez : Je vous ai montré Molière étudiant les anciens, initié de bonne heure aux essais du théâtre italien et de la scène espagnole, prenant son bien partout où il le trouve, plagiaire à la façon de son ami

La Fontaine; marquant ses trouvailles d'une empreinte ineffaçable et personnelle. Lorsqu'il sentit son génie grandir, et qu'il toucha à ce moment de la vie où la jeunesse un peu emprunteuse, un peu copiste sans le savoir, se change en une virilité originale; heure grave où nous pensons enfin, où je ne sais quelle voix parle en nous et nous enlève à la direction de nos maîtres, à l'influence de nos souvenirs, pour nous appeler au gouvernement de nous-mêmes; heure qui sonne, tôt ou tard, selon la force interne de l'esprit, et qui ne sonnera jamais, hélas! pour ces pauvres créatures que la frayeur enlace et que l'ignorance enchaîne; lorsque vint ce jour marqué chez Corneille par *le Cid*, chez Racine par *Andromaque*, chez le jeune avocat par la première cause, chez le médecin par le premier malade, chez l'artiste par le premier applaudissement, chez l'ouvrier par le premier salaire; jour où nous nous sentons devenir des hommes, des hommes responsables, des hommes laborieux, capables de gagner notre pain, Molière s'écria : « Je n'ai plus que faire » d'étudier *Plaute* et *Térence* et d'éplucher les « fragments de Ménandre; je n'ai qu'à étudier

« le monde. » — On venait de jouer pour la première fois *les Précieuses ridicules*. Un vieillard du parterre, apostrophant l'auteur qui jouait le rôle de Mascarille : « Courage! Mo-« lière, s'était-il écrié, courage : voilà la bonne « comédie! »

A ce cri, suivant l'expression de Segrais, « Molière sentit s'enfler son courage. » Il comprit le rôle considérable, l'importance sociale de la comédie moderne. Renonçant aux imitations de l'antique, il chercha ses inspirations et ses modèles autour de lui. Par là, supérieur à la plupart de ses contemporains pour lesquels l'antiquité fut en même temps un berceau et une tombe, il agrandit la scène comique du vaste champ des caractères nouveaux. Plaute et Térence, Aristophane et Ménandre avaient peint les hommes de leur temps, ondoyants et divers, sur la toile immobile de la nature humaine. Molière ajouta d'innombrables broderies à ce canevas éternel. Semblable à Corneille, il transforma le théâtre. Avant lui, quelle pauvreté! Non pas d'invention, car les intrigues étaient des imbroglios ; mais de méthode, de développement, de style. La comédie française, aux mains de

Hardy, de Rotrou, de de Villiers, était une école aussi cynique, moins spirituelle et moins gracieuse que la comédie athénienne. Avec une audace que ne tempérait aucun bon goût, que ne réglait aucune discipline, et qui débordait toute bienséance, les poètes étalaient des aventures dignes de *la Mandragore* de Machiavel, parlaient un langage quelquefois révoltant et que n'aiguisait pas l'incisive plaisanterie de Boccace ou de l'Arioste. Le comique naissait, au hasard, d'un tissu d'événements romanesques, invraisemblables, surchargés d'incidents. Simplicité? A quoi bon? Clarté? Quelle pitié! Enseignement moral? Ah bien, oui! Parlez-moi d'une bonne intrigue, bien obscure, dont l'auteur tient le fil en sa main, qu'il embrouille à loisir, dans laquelle il se perd, et qu'il explique à grand'peine au dernier acte! — Ainsi parlaient les auteurs du temps.

Les comiques de ce tems-là
Valaient bien au moins ceux du nôtre.

Molière renversa ce système, et « tirant le comique du fond des caractères, » suivant la remarque de Chamfort, « il mit sur la scène la

morale en action, et devint le plus aimable précepteur de l'humanité, qu'on eût vu depuis Socrate. » — Ne vous étonnez pas de ce rapprochement : Il est non seulement dans la manière du dix-huitième siècle qui rapportait tout à la philosophie ; mais il est encore dans la fidélité de l'histoire. Socrate condamné à mort, que faisait-il, en effet, dans cette prison à jamais illustrée par ses entretiens philosophiques? Après avoir légué à Platon sa sagesse, après avoir fait resplendir ce cachot de l'intolérance antique des rayons les plus purs de sa doctrine sur l'immortalité de l'âme, après avoir donné à la Grèce sa mère ce dernier baiser que les dialogues platoniciens ont recueilli sur ses lèvres mourantes, baiser de paix, de science et de pardon, Socrate mettait en vers les fables d'Esope, s'efforçant une dernière fois d'orner des grâces de la poésie et des charmes délicats du langage, une morale humaine et familière. Chamfort avait raison : la philosophie circule et respire au sein de la fable et de la comédie ; Molière, Socrate, La Fontaine ont mérité le titre de précepteurs de l'humanité.

« La comédie, sans doute, n'est pas à elle

« seule toute l'histoire d'un peuple, écrivait « M. Villemain. Mais elle explique, elle supplée « cette histoire. Elle ne dit rien des événements « politiques, depuis Aristophane ; mais elle est « un témoin de l'esprit et des mœurs publiques, « qui souvent ont donné naissance à ces événe- « ments. Sans nommer personne, elle écrit les « mémoires de tout le monde. Connaîtriez-vous « parfaitement le siècle de Louis XIV sans Mo- « lière ? Sauriez-vous aussi bien ce qu'étaient la « cour, la ville et Tartufe surtout ? Il n'est aucune « pièce de Molière jusqu'au drame fabuleux de « *Don Juan,* qui ne vous montre quelque côté « curieux de l'esprit humain dans le dix-sep- « tième siècle, qui ne vous fasse sentir le mouve- « ment des mœurs, et deviner le travail même « des opinions, sous le calme apparent de cette « grande et majestueuse époque. »

Savez-vous, messieurs, pourquoi Molière est un témoin, pourquoi il semble qu'il ait écrit les mémoires de tout le monde ? Comme La Fontaine, comme La Bruyère, il était observateur. Le premier passait tout un jour à regarder les nuées, à écouter les oiseaux dans la volière, à compter vaguement les brins d'herbe ou les feuilles des

arbres : amant de la nature, interlocuteur des insectes, courtisan du jasmin et des marjolaines; le second, en un coin des salons du prince de Condé, épiait les allures des aristocrates, et sous leur grandeur empruntée, devinait leurs faiblesses. — Observation, coup d'œil paisible et sûr, contemplation muette, méditation tranquille ; armé de ces qualités fondamentales, Bacon régénérait la méthode et créait le *novum organum* ; avec elles, le seizième siècle détrônait l'alchimie et confondait les astrologues ; grâce à elles, Pascal dévoilait les mystères et les scandales d'une compagnie fameuse ; plus tard, appuyés sur elles, Voltaire et Diderot, discernant les véridiques clartés de la raison des fausses lueurs d'une foi imbécile, constituaient les principes de la société moderne. L'observation signale la fin du règne des charlatans de l'art et des Fontanarose de la science : elle a été, elle demeure la garantie et la déesse protectrice du progrès et des découvertes. La terre se meut, les astres roulent, le firmament s'étend et se prolonge, l'Océan se lamente, l'histoire déplie ses annales, l'humanité s'avance à travers les âges, le monde marche ; l'homme observe, et par

là, chaque jour soulève un coin du voile, s'unit à la vérité, dérobe à la nature ses secrets, et s'empare de l'univers, son paternel domaine.

Avec quelle ténacité Molière observait la cour, la ville et la province! Moins artiste peut-être que La Fontaine, mais plus philosophe; moins raffiné que La Bruyère, mais plus passionné et plus profond, il étudiait le monde, ne trouvant rien au dessous de son étude, sachant bien qu'il n'est détail si humble que la science ne relève, et, qu'aux yeux d'un savant, la mousse est sœur des chênes.

On montre encore à Pézenas, dans le midi de la France, un fauteuil où il s'asseyait, dit-on, tous les samedis, chez un barbier fort achalandé, pour y étudier la physionomie des clients de ce Figaro provençal. A Paris, à Versailles, dans les salons, au théâtre, au cabaret avec Chapelle, à Auteuil avec Boileau, à son foyer, partout, il se montrait silencieux, préoccupé, mélancolique. Un pâle sourire rarement épanouissait ses lèvres. D'un œil caché sous d'épais sourcils, puissants et mobiles, d'un œil grand, fier, triste et doux, il pénétrait au fond des âmes : peu expansif, d'ailleurs, et peu brillant.

Vous connaissez l'homme, dit Élise dans *la Critique de l'École des femmes*, et sa naturelle paresse à soutenir la conversation. Célimène l'avait invité à souper comme bel esprit, et jamais il ne parut si sot', parmi une demi douzaine de gens à qui elle avait fait fête de lui. Il les trompa fort par son silence.

Dans la comédie de *Zélinde*, de de Villiers, ennemi de Molière, un marchand de dentelles de la rue Saint-Denis, le sieur Argimont, entretient dans la chambre haute de son magasin une dame de qualité, Oriane. On vient dire qu'Elomire (c'est l'anagramme de Molière) est dans la chambre d'en bas. Oriane, curieuse, comme beaucoup de dames de qualité, et même sans qualité, désirerait qu'il montât, afin de le voir à son aise. Le marchand s'empresse, descend, comptant bien l'amener : il revient seul! « Madame, je suis au « désespoir de n'avoir pu vous satisfaire. Depuis « que je suis descendu, Elomire n'a pas dit une « seule parole. Je l'ai trouvé appuyé sur ma « boutique dans la posture d'un homme qui rêve. « Il avait les yeux collés sur deux ou trois per- « sonnes de qualité qui marchandaient des den- « telles ; il paraissait attentif à leurs discours, et « il semblait par le mouvement de ses yeux qu'il

« regardait jusqu'au fond de leurs âmes pour y « voir ce qu'elles ne disaient pas. »

Qu'y voyait-il, en effet? Les mouvements secrets, les instincts cachés, dérobés au public, quelquefois à nous-mêmes. Il y surprenait, toutes frémissantes, les fibres de l'amour, de la jalousie, de la vanité, de l'avarice, de la coquetterie, de l'égoïsme, de la peur. Aucune note du clavier humain n'échappait à cet artiste : depuis les plus éclatantes en gaîté jusqu'aux plus plaintives, il les faisait résonner sous sa main souveraine. Quels accords! Quelle harmonie large, simple, émouvante, il a su tirer de ce divin instrument qu'on appelle le cœur de l'homme! — Certes, messieurs, je n'ai ni la prétention, ni le loisir, de vous faire parcourir avec moi toute l'œuvre de Molière. L'œuvre de Molière, c'est la vie elle-même! Comment l'analyser en un seul entretien? Comment en marquer les points principaux, essentiels? Par une rare sagesse de composition, par une merveilleuse entente de l'humeur des personnages, par la distribution savamment calculée des rôles, les plus petits attirent et commandent l'attention comme les plus grands. Sublime privilége des génies créa-

teurs! On dirait qu'ils ont imprimé à leurs travaux cette égalité proportionnelle de la nature au sein de laquelle se meuvent et s'ordonnent les règnes. Rien n'est inutile chez eux, rien ne dépare ni ne déroge. — Dans les drames de Shakespeare, qu'aimez-vous mieux? Richard III ou Falslaff? Pour moi, tous les deux me sont sujets d'étude; devant tous les deux, je m'arrête et je médite. Entre les sorcières de Macbeth et la fée Mab, entre Ophelia et Portia, entre Cléopâtre et Titania, j'hésite: les premières me troublent, la seconde m'enchante, la troisième me touche; Portia? je la vénère. Cléopâtre? elle me séduit. Titania? elle me charme. De même lorsque je frappe à la porte hospitalière de la comédie, lorsque Molière m'accueille à son foyer, tous ces types créés par sa fantaisie, tous ces enfants de sa famille, robustes, sains, allègres, bien portants, l'étincelle aux yeux, le rire aux dents, la flamme au cœur, je les vois qui passent, qui vont et viennent, qui chantent, raillent, discutent, pleurent; les uns aimés pour rien : ce sont les jeunes. — (Pour rien? qu'ai-je dit là? Pour la jeunesse.) — Les autres, amoureux malgré tout et quand même : ce sont les vieux. Ceux-ci hâ-

bleurs, voleurs, menteurs : les valets. Celles-là fines, doucettes, discrètes, volontaires, rusées, accomplies : les jeunes filles. Elmire, fidèle au pauvre Orgon; Célimène infidèle à tout le monde. Que vous dirai-je? Chacun est à sa place; chacune est en son lieu. Que cette société est bien ordonnée! On y célèbre tous les bonheurs, on y vénère toutes les sincérités, la feintise en est bannie; les avares y sont moqués; les jaloux bafoués; les faux dévots hués; les précieuses restent filles; on y châtie les parvenus; tout marche, tout concourt au but moral, tout respire, tout se meut; la passion du poète anime toutes ces passions; son souffle agite et transfigure ce microcosme, *mens agitat molem;* son originalité persiste sous ces portraits; son tempérament s'unit à tous ces caractères; il est partout et nulle part; je le sens, je le devine, je l'admire; il ne paraît pas; proportions, perspectives sont ménagées et observées; Sganarelle vaut Tartufe, Flipote vaut Bélise, Mascarille vaut Alceste; ou plutôt une seule chose est vaillante : c'est la grande âme de Molière.

Étudions, si vous le voulez, relisons ensemble quelques passages des comédies de sa jeunesse.

Jamais écrivain ne commença de façon plus plantureuse; jamais gaîté plus alerte, burlesque mieux choisi et de meilleur aloi n'éclatèrent chez un disciple de Rabelais. Je ne parle pas ici du *Médecin volant*, de *la Jalousie du Barbouillé*, de ces essais d'un génie qui s'interroge, essais que le temps n'a pas épargnés. Ces premières perles, peut-être un peu grossières, il les semait à pleines mains, sans compter, à Pézenas, à Avignon, à Montpellier. Protégé par le prince de Conti, il parcourut longtemps les vieilles villes de la Provence et du Comtat, les égayant de mille saillies, préludant à la comédie par la farce, et se promenant par les bourgs et les bourgades comme un héros du *Roman comique* de Scarron. — Je parle de *l'Étourdi*, joué à Lyon, en 1653, repris plus tard à Paris. C'est là que Molière invente enfin, et qu'il se révèle comme un maître de la langue théâtrale. Ni l'observation savante, ni les doctes peintures de ces grands drames n'apparaissent dans cette pièce d'intrigue, menée lestement comme la plupart des comédies italiennes. Mais quelle rapidité! quel choc de bons mots! quelles reparties! Le dialogue court, vole, fait jaillir en passant mille étincelles.

Le bonhomme Anselme tout rêveur est accosté par Mascarille.

ANSELME.

Par mon chef, c'est un siècle étrange que le nôtre !
J'en suis confus. Jamais tant d'amour pour le bien,
Et jamais tant de peine à retirer le sien !
Les dettes aujourd'hui, quelque soin qu'on emploie,
Sont comme les enfants, que l'on conçoit en joie,
Et dont avecque peine on fait l'accouchement.
L'argent dans une bourse entre agréablement :
Mais le terme venu que nous devons le rendre,
C'est lors que les douleurs commencent à nous prendre
Baste ! ce n'est pas peu que deux mille francs, dus
Depuis deux ans entiers, me soient enfin rendus ;
Encore est-ce un bonheur.

MASCARILLE, *à part les quatre premiers vers.*

O Dieu ! la belle proie
A tirer en volant ! Chut, il faut que je voie
Si je pourrais un peu de près le caresser.
Je sais bien les discours dont il faut le bercer...
Je viens de voir, Anselme...

ANSELME.

Et qui ?

MASCARILLE.

Votre Nérine.

ANSELME.

Que dit-elle de moi, cette gente assassine?

MASCARILLE.

Pour vous elle est de flamme.

ANSELME.

Elle?

MASCARILLE.

Et vous aime tant,
Que c'est grande pitié.

ANSELME.

Que tu me rends content!

MASCARILLE.

Peu s'en faut que d'amour la pauvrette ne meure.
« Anselme, mon mignon, crie-t-elle à toute heure,
Quand est-ce que l'hymen unira nos deux cœurs,
Et que tu daigneras éteindre mes ardeurs? »

ANSELME.

Mais pourquoi jusqu'ici me les avoir célées?
Les filles, par ma foi, sont bien dissimulées!

Mascarille, en effet, qu'en dis-tu? quoique vieux,
J'ai de la mine encore assez pour plaire aux yeux.

MASCARILLE.

Oui, vraiment, ce visage est encor fort mettable;
S'il n'est pas des plus beaux, il est des agréable.

ANSELME.

Si bien donc?...

MASCARILLE *veut prendre la bourse.*

Si bien donc qu'elle est sotte de vous,
Ne vous regarde plus...

ANSELME.

Quoi?

MASCARILLE.

Que comme un époux;
Et vous veut...

ANSELME.

Et me veut?...

MASCARILLE.

Et vous veut quoi qu'il tienne,

Prendre la bourse...

ANSELME.

La?

MASCARILLE *prend la bourse et la laisse tomber.*

La bouche avec la sienne.

Ce n'est point encore la bonne comédie; mais déjà le génie de Molière prélude à cette série de personnages en quoi consiste un des plus grands charmes de son théâtre. Anselme, l'amoureux barbon, est le même type que Sganarelle du *Cocu imaginaire,* que M. Arnolphe de la Souche de *l'École des femmes*, qu'Harpagon de *l'Avare.* (Un rare esprit de nos jours, M. de Balzac, créait aussi comme Molière, des types qu'il aimait à reproduire en ses romans).

Déjà nous voyons se profiler narquoisement la figure du fourbe Mascarille, du valet le plus savant, le plus lettré, le plus habile, le plus fécond en stratagèmes, le plus fripon, le plus cauteleux, le plus à pendre qui fut jamais; de

Mascarille, petit-fils du poète Villon, et grand-père de Figaro.

Ne nous commettons point à faire de l'éclat,
Et tirons les marrons de la patte du chat.
Allons donc nous masquer avec quelques bons frères ;
Pour prévenir nos gens, il ne faut tarder guères.
Je sais où gît le lièvre et ne puis, sans travail,
Fournir en un moment d'hommes et d'attirail.
Croyez que je mets bien mon adresse en usage :
Si j'ai reçu du ciel les fourbes en partage.
Je ne suis point au rang de ces esprits mal nés
Qui cachent les talents que Dieu leur a donnés,
... On m'a dit qu'en justice, il m'avait recherché ;
J'ai peur, si le logis du roi fait ma demeure,
De m'y trouver si bien dès le premier quart d'heure
Que j'aye peine aussi d'en sortir par après,
Contre moi dès long-tems, on a force décrets ;
Car enfin la vertu n'est jamais sans envie,
Et dans ce maudit siècle est toujours poursuivie.
... Après ce rare exploit, je veux que l'on s'apprête
A me peindre en héros, un laurier sur la tête,
Et qu'au bas du portrait on mette en lettres d'or :
Vivat Mascarillus, fourbûm imperator!

Après *l'Étourdi*, Molière donna en 1654 LE DÉPIT AMOUREUX. —A travers l'invraisemblance

et le convenu banal des déguisements et des reconnaissances, LE DÉPIT AMOUREUX, suivant l'excellente remarque de M. de Sainte-Beuve, offre dans la scène de Lucile et d'Éraste une situation de cœur éternellement jeune depuis le dialogue d'Horace et de Lydie :

Donec gratus eram tibi

Tant que j'ai su te plaire, que nul rival préféré n'a entouré de ses bras ton beau col... » Molière la reprendra lui-même dans *Tartufe* et dans *le Bourgeois gentilhomme*, avec plus d'habileté peut-être, avec une connaissance plus sérieuse du cœur humain; mais ici, la grâce verdoyante de la jeunesse, le souffle du printemps, l'inspiration d'un cœur qui aime et que la trahison n'a pas encore refroidi. Plus tard viendra le doute mêlé à l'espérance. Aujourd'hui, c'est une aube matinale. Quand on est jeune, on est si pur! Ah! gardez-la cette belle candeur, amis qui m'écoutez! restez jeunes longtemps, bien longtemps, et que votre vieillesse conserve sous ses rides la sérénité des premiers jours! — Qu'est-ce que Lucile et Éraste? Deux amoureux, deux promis qui se brouillent. Elle

a juré de ne plus l'aimer ; il a fait serment de ne la plus revoir. Ils se revoient pourtant. On se revoit toujours... par hasard :

MARINETTE.

Je l'aperçois encor ; mais ne vous rendez point.

LUCILE.

Ne me soupçonne pas d'être faible à ce point.

MARINETTE.

Il vient à nous

ÉRASTE.

Non, non, ne croyez pas, madame,
Que je revienne encor vous parler de ma flamme.
C'en est fait ; je me veux guérir, et connais bien
Ce que de votre cœur a possédé le mien.
Un courroux si constant pour l'ombre d'une offense
M'a trop bien éclairé de votre indifférence,
Et je dois vous montrer que les traits du mépris
Sont sensibles surtout aux généreux esprits.
Je l'avoûrai, mes yeux observaient dans les vôtres
Des charmes qu'ils n'ont point trouvés dans tous les autres.
Et le ravissement où j'étais de mes fers,
Les aurait préférés à des sceptres offerts.
Oui, mon amour pour vous, sans doute, était extrême ;
Je vivais tout en vous ; et je l'avoûrai même,

Peut-être qu'après tout j'aurai, quoique outragé,
Assez de peine encore à me voir dégagé :
Possible que malgré la cure qu'elle essaie,
Mon âme saignera longtems de cette plaie,
Et qu'affranchi d'un joug qui fesait tout mon bien,
Il faudra se résoudre à n'aimer jamais rien.
Mais enfin, il n'importe; et puisque votre haine
Chasse un cœur tant de fois que l'amour vous ramène,
C'est la dernière ici des importunités
Que vous aurez jamais de mes vœux rebutés.

LUCILE.

Vous pouvez faire aux miens la grâce tout entière,
Monsieur, et m'épargner encor cette dernière,

ÉRASTE.

Hé! bien! madame, hé bien! ils seront satisfaits.
Je romps avecque vous, et j'y romps pour jamais,
Puisque vous le voulez. Que je perde la vie
Lorsque de vous parler je reprendrai l'envie!

LUCILE.

Tant mieux; c'est m'obliger.

ÉRASTE.

Non, non, n'ayez pas peur
Que je fausse parole; eussé-je un faible cœur

Jusques à n'en pouvoir effacer votre image,
Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage,
De me voir revenir.

LUCILE.

Ce serait bien en vain,

ÉRASTE.

Moi-même de cent coups je percerais mon sein,
Si j'avais jamais fait cette bassesse insigne
De vous revoir après ce traitement indigne.

LUCILE.

Soit ; n'en parlons donc plus.

ERASTE.

Oui, oui, n'en parlons plus ;
Et, pour trancher ici tous propos superflus,
Et vous donner, ingrate, une preuve certaine
Que je veux, sans retour, sortir de votre chaîne,
Je ne veux rien garder qui puisse retracer
Ce que de mon esprit il me faut effacer.
Voici votre portrait ; il présente à la vue
Cent charmes merveilleux dont vous êtes pourvue ;
Mais il cache sous eux cent défauts aussi grands,
Et c'est un imposteur enfin que je vous rends.

GROS-RENÉ.

Bon !

LUCILE.

Et moi, pour vous suivre au dessein de tout rendre,
Voilà le diamant que vous m'avez fait prendre.

MARINETTE.

Fort bien.

ÉRASTE.

Il est à vous encor ce bracelet.

LUCILE.

Et cette agate à vous, qu'on fit mettre en cachet.

ÉRASTE *lit.*

« Vous m'aimez d'une amour extrême,
« Éraste, et de mon cœur voulez être éclairci ;
« Si je n'aime Éraste de même,
« Au moins aimé-je fort qu'Eraste m'aime ainsi.
« LUCILE. »

Vous m'assuriez par là d'agréer mon service ;
C'est une fausseté digne de ce supplice.
(Il déchire la lettre.)

LUCILE *lit.*

« J'ignore le destin de mon amour ardente,
« Et jusqu'à quand je souffrirai;
« Mais je sais, ô beauté charmante!
« Que toujours je vous aimerai.
« ÉRASTE. »

Voilà qui m'assurait à jamais de vos feux;
Et la main et la lettre ont menti toutes deux.
(Elle déchire la lettre.)

GROS-RENÉ.

Poussez.

ÉRASTE.

Elle est de vous : suffit; même fortune,

MARINETTE, *à Lucile.*

Ferme.

LUCILE.

J'aurais regret d'en épargner aucune.

GROS-RENÉ, *à Éraste.*

N'ayez pas le dernier.

MARINETTE, *à Lucile.*

Tenez bon jusqu'au bout

LUCILE.

Enfin voilà le reste.

ÉRASTE.

Et, grâce au ciel, c'est tout.
Que sois-je exterminé, si je ne tiens parole !

LUCILE.

Me confonde le ciel, si la mienne est frivole !

ÉRASTE.

Adieu donc.

LUCILE.

Adieu donc.

MARINETTE, *à Lucile.*

Voilà qui va des mieux.

GROS-RENÉ, *à Éraste.*

Vous triomphez.

MARINETTE, *à Lucile.*

Allons, ôtez-vous de ses yeux.

GROS-RENÉ, *à Éraste.*

Retirez-vous après cet effort de courage.

MARINETTE, *à Lucile.*

Qu'attendez-vous encor?

GROS-RENÉ, *à Éraste.*

Que faut-il davantage?

ÉRASTE.

Ah! Lucile, Lucile, un cœur comme le mien
Se fera regretter, et je le sais fort bien.

LUCILE.

Éraste, Éraste, un cœur fait comme est fait le vôtre
Se peut facilement réparer par un autre.

ÉRASTE.

Non, non, cherchez partout, vous n'en aurez jamais
De si passionné pour vous, je vous promets.
Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie;
J'aurais tort d'en former encore quelque envie.
Mes plus ardents respects n'ont pu vous obliger;
Vous avez voulu rompre; il n'y faut plus songer:

Mais personne, après moi, quoi qu'on vous fasse entendre,
N'aura jamais pour vous de passion si tendre.

LUCILE.

Quand on aime les gens, on les traite autrement;
On fait de leur personne un meilleur jugement.

ÉRASTE.

Quand on aime les gens, on peut, de jalousie,
Sur beaucoup d'apparence, avoir l'âme saisie;
Mais alors qu'on les aime, on ne peut en effet
Se résoudre à les perdre; et vous, vous l'avez fait.

LUCILE.

La pure jalousie est plus respectueuse.

ÉRASTE.

On voit d'un œil plus doux une offense amoureuse.

LUCILE.

Non, votre cœur, Éraste, était mal enflammé.

ÉRASTE.

Non, Lucile, jamais vous ne m'avez aimé.

LUCILE.

Hé ! je crois que cela faiblement vous soucie.
Peut-être en serait-il beaucoup mieux pour ma vie,
Si je... Mais laissons-là ces discours superflus :
Je ne dis point quels sont mes pensers là-dessus.

ÉRASTE.

Pourquoi ?

LUCILE.

Par la raison que nous rompons ensemble,
Et que cela n'est plus de saison, ce me semble.

ÉRASTE.

Nous rompons ?

LUCILE.

Oui vraiment ; quoi ! n'en est-ce pas fait ?

ÉRASTE.

Et vous voyez cela d'un esprit satisfait ?

LUCILE.

Comme vous.

ÉRASTE.

Comme moi?

LUCILE.

Sans doute. C'est faiblesse
De faire voir aux gens que leur perte nous blesse.

ÉRASTE.

Mais, cruelle! c'est vous qui l'avez bien voulu.

LUCILE.

Moi? point du tout. C'est vous qui l'avez résolu.

ÉRASTE.

Moi? Je vous ai cru là faire un plaisir extrême.

LUCILE.

Point; vous avez voulu vous contenter vous-même.

ÉRASTE.

Mais si mon cœur encor revoulait sa prison ;
Si, tout fâché qu'il est, il demandait pardon ?

LUCILE.

Non, non, n'en faites rien ; ma faiblesse est trop grande,
J'aurais peur d'accorder trop tôt votre demande.

ÉRASTE.

Ah ! vous ne pouvez pas trop tôt me l'accorder,
Ni moi sur cette peur trop tôt le demander :
Consentez-y, madame; une flamme si belle
Doit, pour votre intérêt, demeurer immortelle.
Je le demande enfin, me l'accorderez-vous
Ce pardon obligeant ?

LUCILE.

Remenez-moi chez nous.

N'est-ce pas, messieurs, que Mignard, l'ami de Molière ne désavouerait pas cette adorable Lucile? N'est-ce pas que Greuze, l'ami de Diderot aurait signé cette toile?—C'est ce pastel que je veux dire. — Tournez la page : le poète vous

montre un autre tableau. Comme pendant de la politesse de ce beau diseur de fleurettes, comme envers de la coquetterie de cette Galathée parisienne, voici Marinette et Gros-René, amoureux aussi, mais autrement, faibles aussi, mais d'une autre faiblesse. Je me trompe : de la même, de la séduisante faiblesse du cœur. Molière ne peint pas des héros ; adieu Rodrigue ! adieu Chimène ! Phèdre est remplacée par Marinette ; Pyrrhus cède le pas à Gros-René :

MARINETTE.

O la lâche personne !

GROS-RENÉ.

Ah ! le faible courage !

MARINETTE.

J'en rougis de dépit.

GROS-RENÉ.

J'en suis gonflé de rage.

Ne t'imagine pas que je me rende ainsi.

MARINETTE.

Et ne pense pas, toi, trouver ta dupe aussi.

GROS-RENÉ.

Viens, viens frotter ton nez auprès de ma colère.

MARINETTE.

Tu nous prends pour une autre, et tu n'as pas affaire
A ma sotte maîtresse. Ardez le beau museau,
Pour nous donnez envie encore de sa peau!
Moi, j'aurais de l'amour pour ta chienne de face?
Moi, je te chercherais? Ma foi! l'on t'en fricasse
Des filles comme nous.

GROS-RENÉ.

Oui, tu le prends par là?
Tiens, tiens, sans y chercher tant de façon, voilà
Ton beau galant de neige, avec ta nonpareille;
Il n'aura plus l'honneur d'être sur mon oreille.

MARINETTE.

Et toi, pour te montrer que tu m'es à mépris,
Voilà ton demi-cent d'épingles de Paris,

Que tu me donnas hier avec tant de fanfare.

GROS-RENÉ.

Tiens encor ton couteau. La pièce est riche et rare;
Il te coûta six blancs lorsque tu m'en fis don.

MARINETTE.

Tiens tes ciseaux avec ta chaîne de laiton.

GROS-RENÉ.

J'oubliais d'avant-hier ton morceau de fromage,
Tiens. Je voudrais pouvoir rejeter le potage
Que tu me fis manger, pour n'avoir rien à toi.

MARINETTE.

Je n'ai point maintenant de tes lettres sur moi;
Mais j'en ferai du feu jusques à la dernière.

GROS-RENÉ.

Et des tiennes tu sais ce que j'en saurai faire.

MARINETTE.

Prends garde à ne venir jamais me reprier.

GROS-RENÉ.

Pour couper tout chemin à nous rapatrier,

Il faut rompre la paille. Une paille rompue
Rend, entre gens d'honneur, une affaire conclue.
Ne fais point les doux yeux ; je veux être fâché.

MARINETTE.

Ne me lorgne point, toi ; j'ai l'esprit trop touché.

GROS-RENÉ.

Romps ; voilà le moyen de ne s'en plus dédire ;
Romps. Tu ris, bonne bête !

MARINETTE.

Oui, car tu me fais rire.

GROS-RENÉ.

La peste soit ton ris ! voilà tout mon courroux
Déjà dulcifié. Qu'en dis-tu ? romprons-nous,
Où ne romprons-nous pas ?

MARINETTE.

Vois.

GROS-RENÉ.

Vois toi.

MARINETTE.

Vois, toi-même.

GROS-RENÉ.

Est-ce que tu consens que jamais je ne t'aime?

MARINETTE.

Moi? Ce que tu voudras.

GROS-RENÉ.

Ce que tu voudras, toi.

Dis.

MARINETTE.

Je ne dirai rien.

GROS-RENÉ.

Ni moi non plus.

MARINETTE.

Ni moi.

GROS-RENÉ.

Ma foi! nous ferons mieux de quitter la grimace.
Touche, je te pardonne.

MARINETTE.

Et moi, je te fais grâce.

GROS-RENÉ.

Mon Dieu! qu'à tes appas je suis acoquiné!

MARINETTE.

Que Marinette est sotte après son Gros-René!

C'est là, messieurs, dans ces contrastes, que gît la force comique, *vis comica*. Regardez de plus près, méditez sur ce sujet en apparence si frivole : ne devinez-vous pas la leçon? De quoi s'agit-il? De moins que rien; de quatre jeunes gens qui se brouillent et se raccommodent. Vous vous trompez : il s'agit de la condition inéluctable de la nature humaine. Éraste et Lucile, Marinette et Gros-René, ces enfants de conditions diverses, les uns maîtres, les autres serviteurs, ils aiment! Voilà le signe glorieux, voilà la marque de l'originelle égalité. Qu'importe la finesse accorte de ceux-ci; la grossière naïveté de ceux-là? Je vous dis que nous avons quitté l'Olympe et les palais des héros fabuleux, et la tente du roi Agamemnon; nous sommes en pleine comédie, en pleine et maternelle nature. Pourquoi le cœur des humbles et des pauvres

ne serait-il pas touché, par la flamme divine? La tragédie décernait aux grands la tendresse comme un privilége. Molière la donne aux petits comme une consolation et comme un droit. — Ainsi, toujours fidèle aux enseignements naturels, interprète de la justice et de la vérité. — C'est d'une de ses comédies que La Fontaine écrivait :

> C'est une pièce de Molière;
> Cet écrivain, par sa manière,
> Charme aujourd'hui toute la cour.
> Nous avons changé de méthode :
> Jodelle n'est plus à la mode,
> Et maintenant il ne faut pas
> Quitter la nature d'un pas.

Toute la poétique de l'auteur des *Femmes savantes* est renfermée en ces deux derniers vers. Semblable à Boileau, la recherche l'irrite, l'affectation du langage l'agace, le pédantisme enrubanné le met en colère.—Il prit part avec Despréaux et avant lui à la croisade du bon goût et du bon sens contre le faux bel esprit. Il l'attaqua dans son fort, dans sa citadelle, je veux dire à l'hôtel Rambouillet.

Tout le monde connaît l'histoire de cet hôtel fameux, situé jadis entre les Tuileries et le Louvre. Là, depuis longues années, s'assemblaient des hommes et des femmes d'esprit, accueillis par l'élégante hospitalité de Catherine de Vivone, marquise de Rambouillet.

C'est de son père que de Thou, l'historien, avait coutume de dire : « Je ne connais pas « d'homme dont la vie fût plus belle à écrire que « celle de cet homme. » Elle-même, très belle, très pure, d'un cœur exquis, d'une intelligence élevée, son hôtel était l'asile de la république des lettres, le seul endroit où l'on pût deviser en liberté, sous l'administration paternelle de Richelieu. Aussi de toutes parts affluaient les auteurs : Malherbe, Racan, Ogier de Gombaud, Voiture, Vaugelas, Cotin, Ménage, Balzac, Chapelain, d'autres moins illustres furent successivement admis. C'était à la fois une tradition, et une sorte de noviciat; je me trompe : de canonicat littéraire. L'hôtel de Rambouillet, par les mains de la noble Arthénice, sa châtelaine, par celles de Mlle d'Angennes, de Mlle de Scudéry, décernait les diplômes d'érudition, d'éloquence et de poésie. Nul n'était fameux, s'il n'avait été

consacré par les précieuses. C'est ainsi qu'on les nommait, avec un grand respect. Corneille passa par l'hôtel de Rambouillet, avant d'arriver par *le Cid* et *Cinna* à la gloire. Non seulement les poètes, mais les hommes d'État, les hommes d'Église reconnaissaient la suprématie et briguaient les suffrages de l'illustre compagnie. L'évêque de Bellay, monseigneur Camus, composait un roman intitulé : *Dorothée et Alexis ;* Mascaron écrivait à Mlle de Scudéry « qu'il la mettait à côté de saint Augustin et de saint Bernard ; » un chanoine de la Sainte-Chapelle soupirait des sonnets et des élégies profanes; le cardinal Du Perron fredonnait des stances à Chloris; Armand Duplessis, cardinal de Richelieu débutait à l'hôtel par une thèse sur l'amour — (non pas l'amour divin ;... l'autre). — De là se répandit sur toute la littérature une teinte rose et fade de sentimentalité. Les évêques eux-mêmes succombaient ! Comment la ville, la cour et la province auraient-elles résisté? Un ton universel de mièvrerie romanesque s'empara de toutes les classes de la société ; on discuta dans les ruelles et dans les boutiques sur les quintessences de la passion ; et dans cet unanime déré-

glement du goût, les demoiselles de la bourgeoisie ne furent pas les dernières à perdre la tête.

C'est elles que Molière redressa. C'est à leurs travers que sont adressées et dédiées LES PRÉCIEUSES RIDICULES. Jouées avec un grand succès, LES PRÉCIEUSES furent imprimées malgré l'auteur qui redoutait sans doute les vengeances de la secte :

« C'est une chose étrange, s'écrie-t-il dans sa « préface, en 1659, qu'on imprime les gens mal- « gré eux. Je ne vois rien de si injuste, et je « pardonnerais toute autre violence plutôt que « celle-là. »

Il la pardonna pourtant. La postérité a fait comme lui. — Les nièces de Gorgibus, Cathos et Madelon, sont, depuis deux cents ans, l'effroi des épouseurs. Que le célibat leur soit léger ! Le marquis Mascarille, par son impertinence, les a sans doute et pour notre repos dégoûtées du mariage.

MASCARILLE.

Mesdames, vous serez surprises, sans doute, de l'audace de ma visite; mais votre réputation vous attire cette méchante affaire,

et le mérite a pour moi des charmes si puissants, que je cours partout après lui.

MADELON.

Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser.

CATHOS.

Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené.

MASCARILLE.

Ah! je m'inscris en faux contre vos paroles. La renommée accuse juste en contant ce que vous valez; et vous allez faire pic, repic et capot tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

MADELON.

Votre complaisance pousse un peu trop avant la libéralité de ses louanges; et nous n'avons garde, ma cousine et moi, de donner de notre sérieux dans le doux de votre flatterie.

CATHOS.

Ma chère, il faudrait faire donner des siéges.

MADELON.

Holà! Almanzor!

ALMANZOR.

Madame?

MADELON.

Vite, voiturez-nous ici les commodités de la conversation.

MASCARILLE.

Mais au moins y a-t-il sûreté ici pour moi?

CATHOS.

Que craignez-vous?

MASCARILLE.

Quelque vol de mon cœur, quelque assassinat de ma franchise. Je vois ici des yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons, de faire insulte aux libertés, et traiter une âme de Turc à More. Comment, diable! D'abord qu'on les approche, ils se mettent sur leur garde meurtrière. Ah! par ma foi, je m'en défie! et je m'en vais gagner au pied, ou je veux caution bourgeoise qu'ils ne me feront point de mal.

MADELON.

Ma chère, c'est le caractère enjoué.

CATHOS.

Je vois bien que c'est un Amilcar.

MADELON.

Ne craignez rien : nos yeux n'ont point de mauvais desseins, et votre cœur peut dormir en assurance sur leur prud'homie.

CATHOS.

Mais de grâce, monsieur, ne soyez pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart d'heure ; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.

MASCARILLE, *après s'être peigné et avoir ajusté ses canons.*

Eh bien ! mesdames, que dites-vous de Paris ?

MADELON.

Hélas ! qu'en pourrions-nous dire ? Il faudrait être l'antipode de la raison, pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit et de la galanterie.

MASCARILLE.

Pour moi, je tiens que hors de Paris, il n'y a point de salut pour les honnêtes gens.

CATHOS.

C'est une vérité incontestable.

MASCARILLE.

Il y fait un peu crotté ; mais nous avons la chaise.

MADELON.

Il est vrai que la chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la boue et du mauvais temps.

MASCARILLE.

Vous recevez beaucoup de visites ? Quel bel esprit est des vôtres ?

MADELON.

Hélas ! nous ne sommes pas encore connues ; mais nous sommes en passe de l'être, et nous avons une amie particulière qui nous a promis d'amener ici tous ces messieurs du *Recueil des pièces choisies.*

CATHOS.

Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.

MASCARILLE.

C'est moi qui ferai votre affaire mieux que personne ; ils me rendent tous visite ; et je puis dire que je ne me lève jamais sans une demi-douzaine de beaux esprits... — Il est honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui se fait ; mais ne vous mettez pas en peine : je veux établir chez vous une académie de beaux esprits, et je vous promets qu'il ne se fera pas un bout de vers dans Paris, que vous ne sachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en escrime un peu quand je veux ; et vous verrez courir de ma façon, dans les belles ruelles de Paris, deux cents chansons, autant de sonnets, quatre cents épigrammes et plus de mille madrigaux, sans compter les énigmes et les portraits.

MADELON.

Je vous avoue que je suis furieusement pour les portraits ; je ne vois rien de si galant que cela.

MASCARILLE.

Les portraits sont difficiles, et demandent un esprit profond : vous en verrez de ma manière qui ne vous déplairont pas.

CATHOS.

Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.

MASCARILLE.

Cela exerce l'esprit, et j'en ai fait quatre encore ce matin, que je vous donnerai à deviner.

MADELON.

Les madrigaux sont agréables, quand ils sont bien tournés.

MASCARILLE.

C'est mon talent particulier; et je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire romaine.

MADELON.

Ah! certes, cela sera du dernier beau; j'en retiens un exemplaire au moins, si vous le faites imprimer.

MASCARILLE.

Je vous en promets à chacune un, et des mieux reliés. Cela est au dessous de ma condition; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux libraires qui me persécutent.

MADELON.

Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimé!

MASCARILLE.

Sans doute. Mais, à propos, il faut que je vous dise un impromptu que je fis hier chez une duchesse de nos amies que je fus visiter; car je suis diablement fort sur les impromptus.

CATHOS.

L'impromptu est justement la pierre de touche de l'esprit.

MASCARILLE.

Écoutez donc.

MADELON.

Nous y sommes de toutes nos oreilles.

MASCARILLE.

Oh! oh! je n'y prenais pas garde :
Tandis que sans songer à mal, je vous regarde,
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur.
Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!

CATHOS.

Ah! mon Dieu! voilà qui est poussé dans le dernier galant.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais a l'air cavalier; cela ne sent point le pédant.

MADELON.

Il en est éloigné de plus de deux mille lieues.

MASCARILLE.

Avez-vous remarqué ce commencement? *oh! oh!* voilà qui est extraordinaire, *oh! oh!* comme un homme qui s'avise tout d'un coup, *oh! oh!* La surprise, *oh! oh!*

MADELON.

Oui, je trouve ce *oh! oh!* admirable.

MASCARILLE.

Il semble que cela ne soit rien.

CATHOS.

Ah! mon Dieu! que dites-vous? Ce sont là de ces sortes de choses qui ne se peuvent payer.

MADELON.

Sans doute ; et j'aimerais mieux avoir fait ce *oh! oh!* qu'un poème épique.

MASCARILLE.

Tudieu! vous avez le goût bon.

MADELON.

Hé ! je ne l'ai pas tout à fait mauvais.

MASCARILLE.

Mais n'admirez-vous pas aussi *je n'y prenais pas garde? Je n'y prenais pas garde*, je ne m'apercevais pas de cela ; façon de parler naturelle, *je n'y prenais pas garde. Tandis que, sans songer à mal*, tandis qu'innocemment, sans malice, comme un pauvre mouton, *je vous regarde*, c'est à dire je m'amuse à vous considérer, je vous observe, je vous contemple ; *votre œil en tapinois*... Que vous semble de ce mot *tapinois?* N'est-il pas bien choisi !

CATHOS.

Tout à fait bien.

MASCARILLE.

Tapinois, en cachette ; il semble que ce soit un chat qui vienne de prendre une souris, *tapinois*.

MADELON.

Il ne se peut rien de mieux.

MASCARILLE.

Me dérobe mon cœur, me l'emporte, me le ravit. *Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!* Ne diriez-vous pas que c'est un homme qui crie et court après un voleur pour le faire arrêter? *Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!*

MADELON.

Il faut avouer que cela a un tour spirituel et galant.

MASCARILLE.

Je veux vous dire l'air que j'ai fait dessus.

CATHOS.

Vous avez appris la musique?

MASCARILLE.

Moi? Point du tout.

CATHOS.

Et comment donc cela se peut-il?

MASCARILLE.

Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris.

MADELON.

Assurément, ma chère.

MASCARILLE.

Écoutez si vous trouverez l'air de votre goût : Hem, hem, la, la, la, la, la. La brutalité de la saison a furieusement outragé la délicatesse de ma voix ; mais il n'importe, c'est à la cavalière (il chante).

Oh ! oh ! je n'y prenais pas garde, etc.

CATHOS.

Ah ! que voilà un air qui est passionné ! Est-ce qu'on n'en meurt point ?

MADELON.

Il y a de la chromatique là dedans.

MASCARILLE.

Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée dans le chant ? *Au voleur ! au voleur !...* Et puis, comme si l'on criait bien fort,

au, au, au, au, au voleur! Et tout d'un coup, comme une personne essoufflée, *au voleur!*

MADELON.

C'est là savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin.

Le vieillard du parterre avait raison : voilà la bonne comédie; Molière avait trouvé sa voie. Depuis ce jour il ne s'arrêta plus. *L'École des Maris, les Fâcheux, l'École des Femmes, le Mariage forcé, le Festin de Pierre* succédèrent aux *Précieuses.*

Inépuisable, original, d'une main inspirée et d'une brosse rapide, il peignit tour à tour des portraits, des pastels, des tableaux de genre, des fresques. Cette dernière et suprême manière de l'art qu'il a enseignée en vers excellents, me paraît sa propre manière :

La fresque, dont la grâce, à l'autre préférée,
Se conserve un éclat d'éternelle durée,
Mais dont la promptitude et les brusques fiertés
Veulent un grand génie à toucher ses beautés,
De l'autre, qu'on connaît, la traitable méthode
Aux faiblesses d'un peintre aisément s'accommode :

La paresse de l'huile, allant avec lenteur,
Du plus tardif génie attend la pesanteur;
Elle sait secourir, par le tems qu'elle donne
Les faux pas que peut faire un pinceau qui tâtonne;
Et sur cette peinture on peut, pour faire mieux,
Revenir, quand on veut, avec de nouveaux yeux.
 Mais la fresque est pressante, et veut, sans complaisance,
Qu'un peintre s'accommode à son impatience,
La traite à sa manière, et, d'un travail soudain,
Saisisse le moment qu'elle donne à sa main.
La sévère rigueur de ce moment qui passe
Aux erreurs d'un pinceau ne fait aucune grâce;
Avec elle il n'est point de retour à tenter,
Et tout, au premier coup, se doit exécuter.

Inspiration, soudaineté, éclair, c'est tout Molière; mais son inspiration est fille de la méditation, sa soudaineté s'engendre de sa volonté sans cesse appliquée à l'art, l'éclair jaillit des profonds orages de son âme.

Sa renommée grandit avec ses chefs-d'œuvre; d'illustres amitiés l'entourèrent; le roi le protégea; « me voilà en train, disait-il un soir, de « faire manger Molière que mes officiers ne « trouvent pas assez bonne compagnie pour « eux. » Une autre fois, il demandait à Des-

préaux quel était le plus rare génie des grands écrivains qui auraient illustré son règne : « Sire, répondit le critique, c'est Molière. » Parole digne de celui qui, devançant la postérité, écrivait, après la mort du comédien, ces vers attendris :

Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
Mille de ses beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
... Mais sitôt que d'un trait de ses fatales mains,
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée ;
L'aimable comédie avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.

Molière est en effet le plus rare des écrivains du dix-septième siècle, et le roi Louis XIV, en homme de goût, souscrivait à l'opinion de Boileau : « Je ne le croyais pas, disait-il avec une « bonhomie à la Henri IV, mais vous vous y « connaissez mieux que moi. »

Oui, le plus rare, parce qu'il est le plus naturel et le plus humain ; le plus rare, parce que

son cœur est la source de son génie; le plus rare, parce que, à la manière des anciens et de Shakespeare, il crée d'un seul coup et du même jet ses chefs-d'œuvre et leurs règles :

« Vous êtes de plaisantes gens avec vos « règles, s'écria Dorante dans la critique de « *l'École des Femmes*, règles dont vous embarras- « sez les ignorants, et nous étourdissez tous les « jours. Il semble, à vous ouïr parler, que ces « règle de l'art soient les plus grands mystères « du monde; et cependant ce ne sont que quel- « ques observations aisées, que le bon sens a « faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on « prend à ces sortes de poèmes; et le même bon « sens qui a fait autrefois ces observations, les « fait aisément tous les jours, sans le secours « d'Horace et d'Aristote... Laissons-nous aller « de bonne foi aux choses qui nous prennent par « les entrailles, et ne cherchons point de rai- « sonnements pour nous empêcher d'avoir du « plaisir. »

Le théâtre de Molière a-t-il été utile? a-t-il été réformateur? Oui, messieurs, et j'ajoute qu'il réforme tous les jours. Si les vices et les ridicules sont éternels, la punition aussi est éter-

nelle; et souvent là où échoue le sermon, où la harangue avorte, la comédie triomphe. — Napoléon qui restaurait nombre de *vieilleries* sociales — le mot n'est pas de moi, grands dieux! il est de M. de Sainte-Beuve, — « Na-« poléon, en rétablissant les princes, ducs, « comtes, barons, désespéra des marquis. » Le vainqueur de Lodi, d'Arcole et des Pyramides, le roi d'Italie, le protecteur de la confédération du Rhin, le César moderne, l'homme de brumaire, Napoléon s'arrêta devant Mascarille.

« Ne dites donc pas avec J. J. Rousseau, « s'écrie M. Saint-Marc Girardin, que la comé-« die de Molière est une école de déprava-« tion. »

« Il ne faudrait pas cependant, ajoute M. Ni-« sard, prêter à Molière plus de préméditation « de renversement qu'à Pascal, Plaute avait-il « une arrière-pensée systématique, quand il se « jouait de l'usure, de la prostitution, de l'escla-« vage, ces vices et ces *ressorts* de l'ancienne « société? »

Qui peut le dire? qui le sait? Avez-vous mesuré la profondeur de l'injure infligée par l'antiquité à l'esclave Plaute? Qui saura la rancueur

de Molière contre le marquis de La Feuillade? C'est au fond de ces abîmes des grandes âmes ulcérées que fermentent les révolutions.

Le théâtre de Molière, comme je le disais en commençant, est renfermé tout entier en deux types : Alceste et Tartufe. Eh bien, messieurs, l'humanité aussi, et l'histoire. Le monde moral, à ses deux pôles, est dominé par ces deux caractères; ils ont commencé avec les premiers univers; je vois Tartufe balbutier sur la première page des annales de la terre : il s'appelle Caïn et répond au Dieu de la Genèse qui l'interroge : « Où est Abel, ton frère? — Je ne sais, « suis-je le gardien de mon frère, moi? » — Franchissez les temps légendaires, laissez l'Orient, l'Égypte, la Grèce, laissez dans l'oubli du tombeau la Rome sacerdotale et patricienne. Que d'exemples me fourniraient ces époques lointaines! Qu'il me serait facile de vous montrer que l'histoire n'est pas autre chose que la lutte du mensonge contre la vérité! Oh! que de pleurs versés! que d'espérances englouties! que d'iniquités consommées au nom des Dieux! Mais non... suivez-moi! rappelez ici vos souvenirs, et prononcez!—Qu'étaient les Jules César, les César

Auguste, les Tibère César? et les Domitiens, et les Caligula, et les Vitellius? Des Tartufes de l'unité romaine. Les Brutus, les Caton, les Cassius? Des Alcestes de la constitution! Boniface VIII, Innocent XI, Alexandre V, qu'êtes-vous? Tartufes de l'orthodoxie! Jean Huss, Jérôme de Prague, Albigeois, Vaudois, Israël des Alpes? Alcestes de la liberté de conscience! Philippe II, Charles IX, qu'êtes-vous? Tartufes de la raison d'État! Marnix, Michel de l'Hospital, Taciturne, je vous bénis, Alcestes de la justice!... Que le dix-huitième siècle tout entier surgisse et rende témoignage! Je vous évoque, ô morts immortels! Levez-vous Voltaire, Diderot, Montesquieu; lève-toi, Jean-Jacques! je vous salue, Alcestes de la tolérance, de la philosophie, du droit et de l'égalité! — Aujourd'hui... je m'arrête. Je vois bien des Tartufes, j'admire quelques Alcestes. Mais où donc est Molière? Son œuvre, l'œuvre des temps modernes, continuée par Beaumarchais, par Paul-Louis Courier, par Béranger, messieurs! échouera-t-elle? Ils sont morts ceux qui l'avaient entreprise, ils sont couchés sous le gazon, et leurs ennemis vivent toujours.

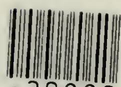
Hommes noirs, d'où sortez-vous?
Nous sortons de dessous terre.

Ressuscite, ô Molière, pour les y faire rentrer à jamais!

5 janvier 1862.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER


a39003

002527447b

